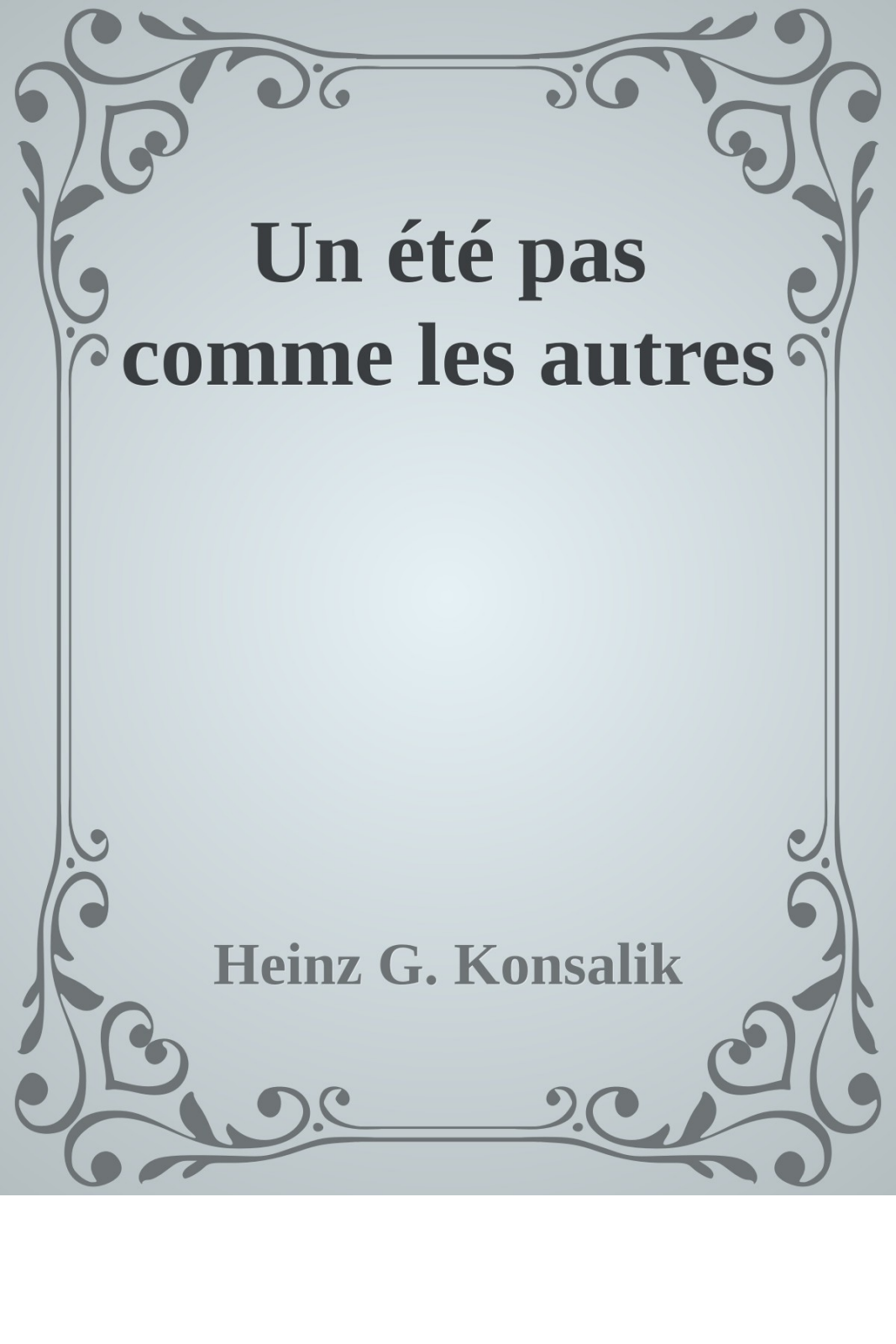


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Un été pas comme les autres

Heinz G. Konsalik

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

KONSALIK

Un été
pas comme
les autres



**UN ÉTÉ
PAS
COMME LES AUTRES**

HEINZ G. KONSALIK

**UN ÉTÉ
PAS
COMME LES AUTRES**

Roman

FRANCE LOISIRS
123, boulevard de Grenelle, Paris

Le titre original de cet ouvrage est :

SONJA UND DAS MILLIONENBILD

Traduit de l'allemand par Corinne Duquénel

Édition du Club France Loisirs, Paris,
avec l'autorisation des Presses de la Cité

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part que les *copies ou reproductions réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Presses de la Cité, 1977 pour la traduction française

ISBN 2-7242-0465-4

CHAPITRE PREMIER

— Venez voir ! on aperçoit Saint-Tropez ! lança Thomas Bruckmann en descendant de voiture.

Ils venaient de s'arrêter sur une petite plate-forme qui surplombait la mer. Derrière eux, le massif des Maures se dressait dans le bleu intense du ciel méditerranéen, à leurs pieds, des petites criques de sable blond parsemaient la côte de taches claires. Des vagues se brisaient sur les rochers en les couronnant d'écume mousseuse et le soleil baignait d'une douce lumière dorée les somptueuses villas blanches nichées dans les pins parasols. Saint-Tropez, autrefois humble village de pêcheurs, aujourd'hui symbole de richesse et d'élégance, pressait ses toits de tuiles rondes sur une petite langue de terre encadrée de deux baies.

Irène Bruckmann et Sonia descendirent à leur tour pour ne pas manquer cette première aperçue de la ville toute rose dans le soleil couchant.

— Tu crois qu'on va les voir ? demanda Sonia en rejetant en arrière son grand chapeau de paille multicolore.

— Qui ça ?

Thomas Bruckmann se tourna vers sa fille. Elle portait un jean bleu clair et un tee-shirt noir. Ses longs cheveux blonds dansaient sur ses épaules. Son pantalon est trop étroit, son tee-shirt trop décolleté, ses cheveux trop longs, pensa Bruckmann. Mais allez donc expliquer ça à une jeune fille de dix-sept ans ! Vous passez aussitôt pour un vieux gâteux. Et voilà qu'Irène, elle aussi, commence à se laisser gagner par la mode du pays. C'est bien la première fois que je la vois porter une jupe à fleurs et un pull aussi moulant. Il est vrai qu'elle peut se le permettre. Elle a l'air encore diablement jeune pour ses quarante-deux ans. Comme ça, l'une à côté de l'autre, la mère et la fille, c'est un vrai régal pour les yeux ! Les femmes s'épanouissent-elles au soleil du midi ? À Hambourg, c'est tout juste s'il avait remarqué combien sa femme était jolie.

Bruckmann se passa en revue. Je commence à avoir une petite brioche, pensa-t-il. Dix minutes de marche au pas de course, et j'ai mal aux pieds et aux mollets. Pas étonnant, je passe le plus clair de mon temps assis à mon bureau ou en voiture, mais comment faire autrement ? La proximité de Saint-Tropez le mettait légèrement mal à l'aise. Il se sentait étranger à ce monde où la beauté allait de soi. À vrai dire, il ne serait jamais venu passer ses vacances ici si on ne lui

avait pas parlé de la vente du mobilier d'un vieux château des environs. D'authentiques meubles anciens, et une merveilleuse collection de vases, lui avait-on dit.

C'était une proposition bien alléchante pour l'antiquaire passionné qu'était Bruckmann. Quand quatre semaines auparavant il avait annoncé à sa famille : « Nous allons en vacances à Saint-Tropez ! », Sonia avait poussé des cris de joie, et Irène s'était prise la tête à deux mains pour soupirer : « Et c'est maintenant que tu nous préviens ! Mais la couturière n'y arrivera jamais ! »

Comme Hambourg semblait loin aujourd'hui !

— Qui ça ? demanda une nouvelle fois Bruckmann.

Sonia haussa les épaules.

— Brigitte Bardot et Curd Jurgens, bien sûr... Ou peut-être Gunther Sachs.

— Ah, bon !

Thomas Bruckmann essuya son front moite de sueur. Il se tourna vers sa femme et resta en admiration devant ses longues jambes fuselées. Irène Bruckmann, les mains en visière au-dessus des yeux pour se protéger du soleil, contemplait la mer.

— Thomas, si on louait un voilier ? demanda-t-elle.

Depuis sa plus tendre enfance, elle rêvait de fendre les flots bleus de la Méditerranée à bord d'un grand voilier blanc.

— Tu sais bien que je ne connais rien à la voile, répondit Bruckmann.

— Mais, papa, on peut louer un bateau avec un skipper ! On pourrait même louer un hors-bord, ça serait encore mieux !

— Tu trouves peut-être que tu ne respirez pas assez de vapeurs d'essence comme ça pendant l'année ?

— En pleine mer, c'est pas pareil !

Sonia et sa mère échangèrent un rapide coup d'œil. Quel grand-père ! Aussi démodé que ses antiquités ! Une profession influence-t-elle à ce point le caractère de celui qui l'exerce ?

— Allez, on repart ! proposa Bruckmann pour mettre fin à toute discussion. — Si cela peut vous rassurer, l'hôtel Miramare possède une plage privée. — Il s'installa au volant et attendit que sa famille soit montée. — Vu d'en haut, tout est merveilleux, mais je ne vous donne pas deux semaines pour en avoir assez et trouver la ville horriblement ennuyeuse. Je vous connais, c'est tous les ans la même chose !

— Mais nous n'avons encore jamais passé nos vacances à Saint-Tropez ! s'indigna Irène.

Et Sonia d'ajouter :

— À Saint-Tropez, il se passe toujours plein de choses, tu vas voir, papa.

Elle ne croyait pas si bien dire. Ils leur arrivèrent plus d'aventures

en un mois qu'il n'en faut pour remplir toute une vie.

Les premiers jours, essentiellement consacrés au lèche-vitrine, ne furent qu'une succession d'émerveillements et d'enthousiasmes. Après une heure de promenade dans les ruelles de la vieille ville, qui tout naturellement les conduisirent aux boutiques dans le vent du port, Thomas Bruckmann, épuisé, s'assit à la terrasse d'un café et commanda un Campari. Irène et Sonia étaient plus en effervescence que jamais. Elles avaient vu des chaussures extraordinaires, des jupes en tissu peint à la main, des bikinis à vous couper le souffle. Dédaignant les grognements désapprobateurs de son père, Sonia s'était acheté un pantalon blanc à taille basse, avait pris soin de le choisir aussi moulant que possible, et avait jeté son dévolu sur un haut style bain-de-soleil tellement court qu'il ne lui cachait pas plus le ventre que le nombril. Elle ne put résister à l'envie d'essayer aussitôt sa nouvelle tenue et elle sortit du magasin avec ses dernières acquisitions sur le dos.

— Il ne te manque plus qu'un faux rubis dans le nombril ! commenta sarcastiquement Bruckmann. Vous vous figurez peut-être que les ventres sont sexy ?

— Ils ne le sont certainement pas quand ils sont aussi gros que le tien ! – Irène passa un bras autour des épaules de sa fille. – Je trouve que cela va très bien à Sonia. En outre, tout le monde est habillé comme cela ici.

— Et si un jour, c'est la mode de se promener avec des plumes de paon au derrière, vous n'hésitez pas une seconde, hein ?

Bruckmann secoua la tête. Il n'arrivait pas à comprendre que l'on puisse rester le nombril à l'air en ville. Et ce soir, Irène allait inaugurer la robe en tissu tahitien rouge vif qu'elle venait de s'acheter. C'est à croire que le soleil du midi leur a tapé sur la tête, pensa-t-il, heureusement qu'il y en a au moins un qui garde les idées claires.

Pris d'une inspiration subite, il disparut pendant un quart d'heure, puis revint au café affublé d'un pantalon clair du dernier cri et d'une chemise bleu pâle qu'il portait largement ouverte sur la poitrine. Il s'assit sans faire aucun commentaire et attendit les hurlements de protestation de sa femme et de sa fille.

Il en fut pour ses frais.

— Ça ne te va pas mal, Thomas, commenta distraitemment Irène. Oui, vraiment.

Sonia ne s'étonna guère plus :

— Papa se modernise ! Il commence à avoir envie d'être comme nous.

Bruckmann était furieux d'avoir manqué son coup. Pourtant, lorsque deux splendides jeunes filles blondes et bronzées lui sourirent sur le chemin du port, il se rengorgea, se sentit rajeuni de vingt ans et inconsciemment commença à adopter la démarche balancée des héros de feuilletons télévisés.

Les premiers jours furent aussi les plus remplis. Outre le shopping et la découverte de Saint-Tropez, ils se rendirent également dans l'arrière-pays pour voir sur place le fameux château que Bruckmann avait décidé de « dévaliser », comme il disait. Cette vieille demeure qui tenait plus du château fort que d'autre chose, regorgeait de meubles tous plus beaux les uns que les autres. Bruckmann ne passa pas moins de quatre jours à répertorier et à évaluer les pièces les plus rares qui meublaient les grandes salles du seul rez-de-chaussée.

Au bout du quatrième jour, Irène commença à se lasser des antiquités :

— Tu sais, Thomas, je n'ai pas du tout l'intention de passer mes vacances à admirer des meubles vermoulus. Je crois que tu n'as vraiment pas besoin de nous pour te promener dans ton Moyen Âge. Sonia et moi, nous allons à la plage !

Le sixième jour, la famille se sépara. Irène était à la plage, au soleil, avec un bon roman qu'elle avait beaucoup de mal à lire depuis que deux jeunes gens s'étaient assis à côté d'elle et essayaient d'engager la conversation.

— Qu'est-ce qui vous prend ? les rabroua Irène en secouant la tête. Vous devez avoir besoin de lunettes, Messieurs. Je pourrais être votre mère ! Vous vous donnez bien du mal pour rien !

Elle put enfin poursuivre sa lecture. L'après-midi, Thomas Bruckmann vint la rejoindre et lui raconta avec force détails ce qu'il avait découvert au château.

— Au fait, où est Sonia ? demanda-t-il soudain, surpris de ne pas la voir sur la plage.

— Elle fait des photos, expliqua Irène. Tu sais bien qu'elle adore ça. Et si jamais elle réussit à prendre Gunther Sachs, ses petites amies en seront vertes de jalousie.

Le septième jour, Sonia rencontra son destin.

Il s'arrêta à côté d'elle sous la forme d'une petite voiture de sport blanche décapotable. Les pneus hurlèrent.

— Bonjour ! lança une voix d'homme. Si votre cœur est aussi doré que vos cheveux, vous devez être un vrai petit trésor !

Sonia s'arrêta, se retourna, et découvrit le souriant visage d'un jeune homme bronzé. Des boucles brunes lui tombaient sur le front, ses dents étaient éclatantes de blancheur. Une vraie réclame pour de la pâte dentifrice. Il s'exprimait dans un allemand parfait, sans aucune pointe d'accent, comme si c'était sa langue maternelle.

— Vous vous trouvez drôle, peut-être ? répondit Sonia avec un petit air pincé.

Le jeune homme acquiesça en hochant vigoureusement la tête.

— Vous êtes bien obligée de reconnaître que j'ai raison. Saint-Tropez rayonne depuis que vous êtes ici.

— Vous êtes complètement idiot ! Et puis d'abord, qu'est-ce que vous voulez ?

— Prendre l'apéritif avec vous. Bien sagement, sans aucune arrière-pensée. Rien de plus. C'est justement l'heure de mon pastis.

Sonia ne put s'empêcher de sourire. Bien sûr, elle avait déjà vu au cinéma ou à la télévision comment des jeunes hommes impertinents abordaient les jeunes filles dans la rue, elle l'avait lu aussi, souvent, mais elle n'y avait jamais cru. Et voilà que cela lui arrivait, et à Saint-Tropez en plus, sur le port ! Une voiture de sport blanche et un homme, jeune, beau et bronzé.

La portière à côté de laquelle se trouvait Sonia s'ouvrit. Le jeune homme se pencha :

— Montez donc, bel ange blond ! Un petit apéritif pris ensemble, personne n'y trouvera à redire !

— Mais je ne vous connais pas !

— C'est vite dit ! Je m'appelle Michael Heideck. Je viens de Hambourg. Mon père est industriel. Je suis fils unique. J'ai mon bac. Un jour, je commencerai des études de droit – quand ? Je ne sais pas encore. Je suis heureux que mon vieux papa ait gagné autant d'argent et je suis encore plus heureux de vivre. Mes amis m'appellent Mischa ! Cela vous suffit-il ? Ah, j'oubliais ! je ne suis ni marié, ni fiancé, mais je suis toujours amoureux. La dernière en date est une jeune fille aux longs cheveux blonds qui... voyons, comment s'appelle-t-elle ?

— Sonia ! répondit sèchement Sonia. Je suis également de Hambourg.

— Pas possible !

— Mais si.

— Et je ne vous ai jamais rencontrée sur le Jungfernstieg !

— Nous ne nous y promenons sans doute pas aux mêmes heures.

— Un zéro pour vous, Sonia ! Vous êtes aussi aimable qu'une tigresse, mais j'adore les tigresses ! J'ai toujours rêvé d'être dompteur. Voulez-vous mettre mes talents à l'épreuve ? – Il tapota le cuir rouge des fauteuils de sa voiture avec le plat de la main. – Allez, hop !... Sautez là-dessus. Allez !

Sonia éclata de rire et monta.

— Vous êtes content de vous, n'est-ce pas ?

— Tout juste ! Le fauve est monté !

— Mais seulement parce que j'ai soif ! Ne vous imaginez surtout pas autre chose, Mischa !

— Merci !

Sonia le regarda sans comprendre.

— Comment ça : « merci » ?

— Vous venez de m'appeler Mischa ! Je suis donc votre ami...

— Ça m'a échappé, c'est tout !

— Bien sûr !

La voiture bondit, s'engagea sur la route qui longe la côte. Ils s'arrêtèrent devant un bar qui ressemblait à un repaire de pirates, et dont la terrasse donnait directement sur la mer. Les vagues se brisaient à leurs pieds.

Les yeux pleins de rêves, perdue dans ses pensées, Sonia dîna sans appétit ce soir-là. Thomas Bruckmann parlait du château.

— Il y a au moins huit millions de bénéfice net là-dedans ! expliqua-t-il. Tu te rends compte, Irène ? Et si jamais j'arrive aussi à avoir les Gobelins, je ferai une sacrée affaire !

Sonia respira profondément, prit son élan.

— Au fait, papa, tu ne connaîtrais pas un certain M. Heideck ? Il habite Hambourg, demanda-t-elle sur un ton faussement détaché.

Bruckmann acquiesça.

— Il dirige une usine de machines, pas loin de Wedel. C'est un de mes clients. Tu as bien dû voir ses factures. Pourquoi ?

— Je viens de faire la connaissance de son fils.

— Quand ça ?

— Aujourd'hui, sur le port.

— Toi alors, tu m'étonneras toujours ! – Bruckmann éclata de rire. – Le monde est vraiment petit. Heideck à Saint-Tropez ! C'est justement pour M. Heideck père que je vais marchander les Gobelins ! Amène-nous donc ta conquête à la plage demain matin. Comme ça, il pourra aussitôt écrire à son père ce que j'ai l'intention de lui acheter.

Sonia et sa mère échangèrent un coup d'œil. Les affaires, toujours les affaires !

— Nous irons nous promener encore un peu sur la plage après le dîner. Tu viens avec nous ? proposa Irène.

— Non, je reste ici. Je finirai la bouteille de vin. Je me suis suffisamment promené comme ça pour aujourd'hui.

Bruckmann s'appuya contre le dossier de sa chaise, bâilla. Il avait une conception toute personnelle des vacances à Saint-Tropez.

Et c'était très bien comme ça. La mère et la fille avaient beaucoup de choses à se raconter.

Cette semaine-là, cinq hommes arrivèrent à Cannes. Des vacanciers discrets, semblables à des milliers d'autres, si ce n'est qu'ils s'enfermèrent dans une petite chambre d'hôtel et s'installèrent autour d'une table ronde.

— Ça recommence ! dit celui d'entre eux qui portait une petite moustache. Cinq kilos d'héroïne ont fait surface à Marseille. Un matelot du *Lyon* s'est fait pincer dans le port de Toulon. Il avait quarante grammes de morphine pure dans les poches ! Naturellement, pas moyen de savoir d'où nous vient cette poisse, qui leur a donné la marchandise, qui est derrière tout ça. Les petits convoyeurs et les dealers se taisent. Souvenez-vous de l'affaire Briquat. Il n'avait pas pu s'empêcher de donner un nom. Résultat : il n'était pas sorti de prison depuis trois heures que son cadavre flottait déjà dans le port de Toulon ! Messieurs, la saison vient de recommencer, les faits le prouvent ! La matière brute doit venir de Chine via Hong Kong et Macao. Elle doit être transformée quelque part en route et réapparaît ensuite sous forme de morphine ou de cocaïne pures. Je veux bien être pendu, chers collègues, si le cerveau de la bande ne se trouve pas quelque part sur les rives du bassin méditerranéen ! C'est ici que la matière brute est transformée, sous nos yeux ! Il n'y a pas de quoi être fier ! C'est pourquoi je vous ai convoqués aujourd'hui, Messieurs. Nos pays doivent collaborer. Nos brigades des stupéfiants doivent accorder leurs violons, c'est le seul moyen de s'en sortir. Nous devons absolument mettre la main sur le chef du réseau si nous ne voulons pas nous laisser envahir par ce fléau.

— Et que nous proposez-vous comme solution ? demanda un des hommes.

Il venait de Grèce.

— Nous laissons courir tous les petits dealers que nous pinçons, dans quelque pays que ce soit. Mais nous ne les perdons pas de vue. Tous leurs faits et gestes seront minutieusement contrôlés. Nous devons remonter la filière jusqu'à la tête, Messieurs. Et surtout, ... nous devons être patients. Il est inutile d'arrêter les chefs de district. Ils ne mouchardent pas plus que les petits. C'est le big boss qu'il nous faut.

Ils parlèrent encore fort avant dans la nuit, discutant la mise au point d'un plan d'action que Napoléon lui-même n'aurait pas renié. Puis, vers trois heures du matin, ils se séparèrent, et chacun regagna son hôtel respectif.

Ces hommes étaient les responsables des services antidrogue de cinq pays européens. Leurs visages étaient sombres et préoccupés.

Quelque part dans un des pays de rêve de la Méditerranée, un homme se cachait. Un homme qui était en train de transformer ce paradis terrestre en enfer.

Trois fois déjà, le commissaire Bouchard avait été à deux doigts de

découvrir qui était son mystérieux ennemi. Et trois fois déjà, les témoins avaient été assassinés. Le dernier, au plus profond du quartier de Haute Surveillance de la prison des Baumettes. Bouchard ne savait toujours pas qui avait mélangé le poison à la nourriture.

De fil en aiguille, Sonia en était arrivée à passer le plus clair de son temps avec Mischa Heideck. Ils se promenaient des journées entières sur les petites routes de l'arrière-pays ou bien partaient à la découverte de la côte. En jeune homme bien élevé, Mischa s'était présenté aux parents de Sonia et leur avait demandé l'autorisation de servir de guide à leur fille.

— Je connais bien votre père, l'accueillit chaleureusement Bruckmann. Si son fils lui ressemble, je n'ai pas de souci à me faire. En d'autres termes : je vous fais confiance, Mischa !

— Je ne l'oublierai pas, Monsieur.

Mischa s'inclina et enleva Sonia dans son Alfa Roméo blanche.

— Un charmant jeune homme, fit Bruckmann, un petit sourire complice au coin des lèvres. Non ? Tu n'es pas de mon avis, Irène ?

— Si, si... — Elle n'avait pas l'air très convaincue. — Je trouve seulement qu'ils sont un peu trop souvent ensemble ces derniers temps. Et puis Sonia devient de plus en plus renfermée. D'habitude, elle me raconte tout.

— Et toi, tu as tout raconté à ta mère quand nous nous sommes rencontrés ?

— Non... avoua Irène à contrecœur. Mais à l'époque...

— Taratata ! N'en demande pas plus à ta fille que tu n'en as fait toi-même. !

Irène regarda son mari avec des yeux ronds de stupéfaction.

— Je ne te savais pas si libéral, Thomas !

— Ce doit être l'air de Saint-Tropez...

Bruckmann tourna le dos à sa femme et contempla rêveusement la mer.

L'intendant du vieux château avait une fille. Elle s'appelait Lisette. Elle avait vingt-trois ans.

— Vous êtes un grand bel homme ! lui avait déclaré Lisette la veille, dans son allemand bancal. Et vous avez des cheveux en argent !

Et elle avait de ces yeux, Lisette, de ces yeux !

Bruckmann poussa un profond soupir. Un sourire malicieux retroussait ses lèvres. Il commençait à aimer Saint-Tropez.

— Tu embrasses comme si tu avais passé dix ans à t'entraîner à l'art du baiser, murmura Mischa en caressant doucement les lèvres entrouvertes de Sonia.

— C'est un don de la nature, répondit Sonia. Et je le découvre en même temps que toi...

Ils s'allongèrent au soleil sur une grosse couverture et se laissèrent bercer par le bruit des vagues.

« Je l'aime, pensa Sonia. Ça m'est déjà arrivé souvent d'être amoureuse de garçons que je rencontrais au court de tennis, en surprise-partie, des frères de mes amies... Ça m'est arrivé aussi d'embrasser, mais jamais comme aujourd'hui. Aujourd'hui, tout est différent. Aujourd'hui, je me sens tellement heureuse ! Et je me dis : Je l'aime... Que c'est agréable ! »

Mischa Heideck faisait distraitement glisser entre ses doigts les petits cailloux blancs qui tapissaient la plage. Lui aussi était amoureux de Sonia, mais pour lui ce n'était pas la même chose. Il pensait à Hambourg, et à Ellen Sandor. Ellen était le seul enfant de Hermann Sandor, le P.-D.G. des « Niederrheinischen Stahlwerke ». Une belle sauvageonne de vingt ans, aux boucles noires, un pilier des soirées mondaines qui lui avait donné la clé du pavillon de chasse de la propriété familiale dès le soir de leur première rencontre.

— Ellen Sandor, lui avait dit son père, c'est parfait, mon fils. Si jamais Heideck et Sandor fusionnent un jour, l'association sera certainement des meilleures. Métallurgie lourde et métallurgie de transformation... Tu as un sacré flair, mon fils !

On les considéra dès lors comme fiancés. Ils pouvaient se voir autant qu'ils voulaient, et ils en profitèrent. Ils s'aimaient... Qui serait resté insensible aux charmes d'Ellen ? Elle inspirait l'amour, personne ne pouvait lui résister. Mischa s'accommodait fort bien de la situation. Il était heureux avec Ellen, mais fallait-il pour autant renoncer aux plaisirs qu'offrait Saint-Tropez ?

Il regarda Sonia en clignant des yeux. La petite Bruckmann était adorable. Un corps de déesse, mais naïve comme une écolière. Et curieuse, tellement curieuse...

— Combien de temps restez-vous à Saint-Tropez ? demanda Mischa pour briser le silence et pour ne pas entendre le classique ; « M'aimes-tu vraiment ? » qui, il le sentait, brûlait les lèvres de Sonia.

Il avait horreur de ce genre de question qui vous obligeait toujours à mentir élégamment.

— Encore huit jours, Mischa. Et toi ?

— Je partirai sans doute au même moment.

— Nous nous reverrons à Hambourg ?

— Pour l'instant, nous sommes encore à Saint-Tropez, et nous ne nous quittons pas d'une semelle.

Mischa se pencha sur Sonia et recommença à l'embrasser. Ses mains effleurèrent sa poitrine, glissèrent le long de ses hanches. Ses caresses se faisaient plus pressantes.

— Non, murmura-t-elle. Non, Mischa... Je t'en prie...

Mischa Heideck se laissa retomber sur la couverture et croisa ses mains derrière la tête.

— Tu m'en veux ? demanda Sonia d'une voix plaintive après quelques secondes de silence.

— Non. Pas du tout.

— Si. Tu m'en veux. Mais... comprends-moi... Après si peu de temps... Nous nous connaissons à peine depuis huit jours. Nous ne savons rien l'un de l'autre. — Elle se sentait misérable comme jamais. Elle se retourna d'un mouvement brusque et s'appuya sur la poitrine de Mischa, le visage défait. — Je t'aime, Mischa. Je t'aime vraiment. Tu le sais. Et je sais que tu m'aimes... Mais... mais, j'ai peur...

— Ce n'est pas grave, Sonia. Ne t'en fais pas pour ça.

Mischa caressa ses longs cheveux blonds, mal à l'aise, le cœur serré. Que lui arrivait-il ? Était-ce de la pitié ? Était-ce... ?

— Tu m'aimes, Mischa. N'est-ce pas ?

La question ! L'inévitable question. La question la plus ennuyeuse du monde. Mischa acquiesça comme il l'avait fait si souvent déjà.

— Mais oui, mon ange, la rassura-t-il. Tu es la fille la plus merveilleuse de la terre. Tu convertirais au mariage le plus endurci des célibataires !...

Elle le remercia d'un petit baiser sur les lèvres et posa sa tête à côté de la sienne. Il la prit dans ses bras, et ils restèrent ainsi, enlacés sous le chaud soleil avec les vagues qui venaient mourir à leurs pieds.

Mischa pensait à Ellen Sandor. Les images qui défilaient dans sa tête correspondaient si peu à la pureté, à la sincérité, à la tendresse qu'il serrait dans ses bras ! Il soupira...

— Viens, dit-il après un long silence. On va se promener un peu le long de la côte. Je connais des petites plages formidables du côté de Saint-Raphaël. Tu as encore envie de te baigner ?

— Oh oui ! Mischa ! fit-elle en sautant sur ses pieds.

Ils roulèrent lentement, s'arrêtant de temps à autre pour admirer les merveilleuses villas accrochées dans les rochers, avec leurs piscines d'eau de mer.

À une dizaine de kilomètres de Sainte-Maxime, Sonia poussa un cri et agrippa brusquement le bras de Mischa.

— Regarde, Mischa ! Regarde ! C'est comme dans un rêve !

Il faut absolument que je photographie ça ! Ça va être la photo du siècle !

Au détour d'un virage, Sonia avait aperçu une petite crique dans l'échancrure de curieux rochers brun foncé. La mer devait être très

profonde à cet endroit car un grand yacht blanc se balançait doucement à quelques mètres du rivage. Deux hommes, en blanc également, discutaient sur la plage.

— C'est extraordinaire, s'exclama Sonia en descendant de voiture. Je n'ai encore jamais trouvé de sujets aussi intéressants !

Mischa la suivit. Ils escaladèrent un rocher qui surplombait la crique.

— Ce ciel bleu foncé, ces reflets argentés sur la mer, le bateau blanc, les rochers, la plage et ces deux hommes... ce sera ma plus belle photo, Mischa !

Mischa la regarda préparer son appareil, régler la distance et l'ouverture du diaphragme, appuyer sur le déclencheur... Mon Dieu, comme elle est jolie, pensa-t-il. Et elle le sait, et elle en joue... Et pourtant elle a peur. Si tout cela n'était pas insensé, je me dirais : aime-la, Mischa. Laisse-toi faire. Aime-la de tout ton cœur. Mais tout cela n'est qu'un jeu, malheureusement...

— Ça y est ? demanda-t-il.

Sonia referma son appareil.

— Oui ! Et si la photo est réussie, je la ferai agrandir en poster, et je l'accrocherai au-dessus de mon lit.

— À côté d'une photo de moi, j'espère, la taquina Mischa.

— Au-dessus de mon lit, je n'accroche que les photos des gens que j'aime bien.

— Et combien y en a-t-il déjà, Sonia ? Honnêtement ?...

Sonia baissa la tête et rougit jusqu'aux oreilles.

— Aucune... dit-elle très bas. Tu seras le premier...

Elle se retourna brusquement et courut vers la voiture, comme si elle avait honte.

Vers sept heures du soir, Mischa déposa Sonia à l'hôtel Miramare. Il l'entraîna dans le jardin et l'embrassa.

— À demain, dit-il.

— À demain. Je t'aime...

— Moi aussi, je t'aime. Dors bien, Sonia...

Mischa déambula encore quelque temps sous les platanes avant de regagner sa voiture. Ce « Moi aussi je t'aime » avait franchi ses lèvres tellement spontanément !

« C'est la vérité, pensa-t-il. Je suis amoureux d'elle. La douce petite chatte m'a joué un bon tour. Je ne pense qu'à elle. Je ne peux plus penser qu'à elle... encore et toujours. »

Il alla dans une boîte de nuit, s'installa au bar, et but whisky sur whisky pour essayer de la chasser de ses pensées. Mais Sonia ne se laissait pas oublier aussi facilement.

L'alcool ne l'aida pas à trouver le sommeil. Il resta longtemps allongé sur son lit, les yeux grands ouverts, Sonia plus vivante que

jamais dans son esprit. Il parlait tout seul, à voix haute, et ne cessait de répéter :

— Pardonne-moi, Sonia. Pardonne-moi...

Sonia Bruckmann envoya sa plus belle photo peu avant la date limite. Le dernier jour.

Saint-Tropez organisait un concours de photos : « La meilleure photo de notre côte, de notre ville, de nos habitants. Premier prix : un petit voilier blanc. Deuxième prix : pour les dames, une robe de chez Gunther Sachs, pour les hommes, une tenue d'équitation à choisir dans l'un des magasins de la ville. Troisième prix : une croisière d'une journée sur le yacht *La Sabrina*. »

— C'est toi qui auras le premier prix, décida Mischa quand il vit la photo de Sonia.

L'image même de la paix et de la liberté. La mer, le ciel, quelques légers nuages blancs, le bateau, la plage de sable blond, les deux hommes... Sonia avait réussi là un coup de maître.

Le jour de la remise des prix n'en finissait plus. Les photos primées furent enfin présentées au public...

Premier prix : Jérôme Ronnard. Sa photo représentait Brigitte Bardot, sur un fond de ciel bleu, debout sur un rocher, un grand drap de bain blanc noué autour de la poitrine. Personne n'aurait pu faire mieux.

Mais le second prix revint à une certaine Mademoiselle S.B. Le troisième prix fut attribué à une photo humoristique : un âne dévorait à belles dents un chapeau de paille sous les yeux impuissants de sa malheureuse propriétaire.

— Le deuxième prix ! Bravo ! Sonia. C'est la robe de chez Gunther Sachs.

La famille Bruckmann vivait en pleine euphorie. Sonia avait gagné un prix et l'amour du jeune Heideck. Irène s'était pourvue en chaussures et vêtements de toutes sortes et de toutes saisons, et les regards admiratifs et les compliments qu'elle suscitait ne lui disaient que trop qu'à quarante-deux ans, une femme a encore toute la vie devant elle. Thomas Bruckmann avait fait de très bonnes affaires. Il avait acquis les Gobelins à un prix raisonnable et avait en outre pu échanger trois baisers avec Lisette, la fille de l'intendant, dans la salle des gardes.

— Vous être un grand vilain, Monsieur... avait murmuré Lisette avant de se dégager et de s'enfuir.

Pour Thomas Bruckmann, cela suffisait amplement. Un grand vilain... Quand on dit cela à un homme de quarante-sept ans, il

devient tout rouge et entend chanter les anges.

Et pourtant une certaine tristesse flottait dans l'air. Ce jour de la remise des prix marquait la fin des vacances à Saint-Tropez. Ils eurent tout juste le temps d'aller choisir une robe chez Gunther Sachs avant que Thomas Bruckmann donne le signal du départ. Il voulait arriver à Avignon en début de soirée et passer la nuit dans la ville des troubadours.

Les adieux d'avec Mischa furent brefs, mais déchirants.

— Nous nous reverrons à Hambourg, confia Mischa à Sonia qu'il avait entraînée derrière une colonne du hall de la réception. Je te téléphone dès mon arrivée.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Ils s'embrassèrent encore une fois, longtemps, passionnément, comme s'ils devaient ne plus se voir pendant des années. Puis Sonia se dégagea de son étreinte et courut vers les ascenseurs... Elle ne voulait pas que Mischa la voie pleurer. Mischa lui-même quitta l'hôtel Miramare complètement bouleversé. Il traversa les jardins comme dans un rêve. Son cœur battait la chamade.

« Il y en a qui vont faire une drôle de tête à Hambourg, pensa-t-il. Je crois que je vais être obligé de dire à mon vieux papa que je ne peux pas épouser Ellen Sandor... »

La photo de Sonia était toujours en vitrine. Des milliers de vacanciers l'admiraient encore alors qu'elle était depuis longtemps sur le chemin du retour, qu'il y avait longtemps qu'ils avaient laissé Avignon derrière eux, et qu'elle pensait toujours à Mischa dont le baiser d'adieu brûlait encore ses lèvres.

Trois jours après la remise des prix, Pierre Dufour décida de s'offrir une petite journée de bon temps à Saint-Tropez. Il pouvait se permettre de jouer les touristes riches. Il possédait une villa dans l'arrière-pays cannois, passait de longues heures à piloter son hors-bord, avait pour amie un jeune mannequin parisien et gagnait sa vie – si l'on en croyait son passeport – en tant qu'importateur de chaussures. Les chaussures italiennes se vendent toujours très bien...

Pierre Dufour avait l'air d'être connu à Saint-Tropez. Les barmen le saluaient respectueusement ; il ne se gênait guère pour laisser traîner ses yeux sur les longues jambes des serveuses mais méprisait royalement les œillades qu'elles pouvaient lui lancer. Pour quelqu'un comme Monsieur Pierre Dufour, seul ce qu'il y avait de mieux était tout juste digne d'intérêt. Et l'armée de petites minettes qui venaient chercher l'aventure à Saint-Tropez était quantité négligeable.

C'est dans cet état d'esprit qu'il descendit vers le port et passa par hasard devant le magasin d'articles photographiques dans la vitrine duquel les photos primées étaient exposées. Il jeta un regard dédaigneux aux appareils et ne manqua pas de trouver stupide cette histoire de concours organisé par la ville. Brigitte Bardot, il la connaissait déjà, aussi trouva-t-il le premier prix tout à fait inintéressant. Le second prix en revanche, la côte dans les environs de Saint-Raphaël, retint beaucoup plus son attention. Il plissa les yeux... Puis soudain devint livide. Il se pencha en avant, écrasa son nez contre la vitrine, examina longuement les deux hommes qui se trouvaient sur la plage et recula brusquement comme s'il s'était brûlé le nez. Un tremblement nerveux agitait sa joue droite.

— Mon Dieu ! bégaya-t-il. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! C'est une catastrophe !

Il pivota sur les talons, courut vers le premier restaurant, bouscula le serveur et s'engouffra dans la cabine téléphonique. Il dut s'y reprendre à trois fois avant de parvenir à glisser les pièces de monnaie dans la fente tant ses doigts tremblaient, puis il composa un numéro de Cannes.

— C'est Pierre ! dit précipitamment Dufour quand son correspondant décrocha. – Il tamponna son front baigné d'une sueur glacée avec un mouchoir de lin brodé à ses initiales. – Il vient de se passer quelque chose de terrible... Chef, une photo de vous est exposée à Saint-Tropez ! Et pis encore, vous n'êtes pas seul, le boss est avec vous ! Et son bateau ! Dans la vitrine d'un magasin d'articles photographiques... La photo a obtenu un prix.

Dufour reposa maladroitement l'écouteur.

Son coup de téléphone venait de déclencher une véritable avalanche.

Quelques minutes plus tard il reprenait la route de Cannes au volant de sa voiture de sport italienne. Il roulait comme un fou.

CHAPITRE II

La grande villa blanche de Roger Corbet était située un peu en dehors de Cannes, sur la côte, à quelques mètres seulement de la propriété de l'Aga Khan.

Corbet passait pour un homme riche. Il avait – disait-on – fait fortune dans l'industrie des huiles. Sa maison était accueillante. Il donnait souvent des garden-parties ou des soirées dansantes. La plupart de ses invités ne s'étaient jamais rencontrés auparavant et ne se rencontreraient sans doute jamais plus. Roger Corbet avait également créé quelques fondations, instauré une coupe de voile et organisait de temps à autre une représentation au casino de Monte-Carlo où – en outre – il perdait régulièrement de grosses sommes d'argent à la grande joie de la direction. Il était membre d'un club privé très fermé, possédait un luxueux yacht aménagé pour les croisières en haute mer et – au dire de ses amis – formait depuis quinze ans, un couple heureux et sans histoire avec sa femme, Paulette Lunière, une star de l'après-guerre. Un monsieur très bien et un charmeur tout à la fois. Un esthète. Et tellement convenable !

Et pourtant...

Depuis deux ans déjà, Roger Corbet intéressait au plus haut point le commissaire Bouchard. Il s'était jusqu'alors bien gardé de dévoiler ses sentiments à qui que ce soit, car soupçonner ouvertement et de surcroît sans preuves tangibles, un homme aussi respectable lui aurait promptement valu une mutation au fin fond de l'Auvergne. Mais que les négociants en huiles de Marseille et de Toulon vivent par exemple beaucoup plus simplement que Roger Corbet, et surtout ne reçoivent pas autant que lui, ne laissait pas de l'intriguer. Il ne se passait en effet pas un seul soir sans que toute une collection de Rolls Royce, Mercédès et autres Jaguar soient garées sur le parking privé de M. Corbet, au pied de l'escalier taillé dans le roc qui grimpait jusqu'à la villa. Et presque toujours ces voitures étaient immatriculées à l'étranger. Les visiteurs étaient anglais, hollandais, allemands, souvent espagnols, et quelquefois suédois.

Le commissaire Bouchard fit une chose toute simple. Il releva le numéro d'immatriculation des véhicules, et prit contact avec les pays correspondants pour obtenir des renseignements sur les propriétaires. Et, ô surprise ! aucun des visiteurs de Corbet n'avait à voir, de près ou de loin, avec les graisses et les huiles brutes. Il y avait de tout, même un professeur en médecine... de tout, sauf des négociants en huiles.

— N'est-ce pas curieux ? demanda un jour Bouchard à son supérieur, le préfet de police. Vous vous rendez compte ? Aucun d'entre eux n'est négociant en huiles !

— Ah ! oui... Et alors ? – Le préfet dévisagea Bouchard en haussant les sourcils. – Vos amis sont-ils tous commissaires de police ?

— Non...

Bouchard n'insista pas. Le préfet lui-même avait déjà été trois fois l'invité de Corbet. Bouchard avait relevé le numéro d'immatriculation de sa voiture. Il est vain de s'attaquer aux puissants de ce monde quand on n'est soi-même qu'un misérable petit commissaire de province. Mais il pouvait causer beaucoup d'embarras à tous ces beaux messieurs, et il avait bien l'intention de le faire !

Ce soir-là, une conférence particulièrement animée eut lieu dans la villa blanche perchée sur son rocher comme un phare dans la nuit. M. Corbet et ses « invités » s'étaient enfermés dans l'aile droite du bâtiment, aile qui abritait les « bureaux » du propriétaire. Quand Pierre Dufour, les joues en feu, les cheveux en désordre et son veston sur le bras arriva de Saint-Tropez, une épaisse fumée de cigarettes noyait déjà la bibliothèque dans un brouillard grisâtre.

Roger Corbet était un homme de taille moyenne, très élégant, aux tempes grisonnantes. Il portait un costume en soie naturelle blanc cassé. Il toisa sévèrement Dufour en avançant la lèvre inférieure. Il avait l'air très calme. Seuls ses doigts qui pétrissaient une feuille de papier trahissaient sa nervosité.

— Raconte. Que se passe-t-il ?

Pierre s'assit, mal à l'aise.

— Une photo est exposée dans la vitrine d'un magasin d'articles photographiques, chez Zambatti, sur le port. Vous êtes dessus, Chef, à côté d'un yacht blanc, et vous parlez à un homme, à un homme qui... qui...

— Ridicule, l'interrompit Corbet. As-tu bien examiné l'homme ?

— Oui.

— Serais-tu capable de le reconnaître ?

— Peut-être.

— C'est fort regrettable.

Corbet se plongeait dans la contemplation de ses ongles. Les trois autres « participants » à la conférence ne savaient plus où poser les yeux. Dufour devint livide, son regard vacilla.

— Chef... balbutia-t-il. Je... Je n'ai rien vu de précis, vous savez... Je serais certainement incapable de le reconnaître. J'ai une très mauvaise mémoire. Je... Je... Chef ! – Et tout à coup il se leva, s'accrocha à la table et se mit à hurler : – Vous n'allez tout de même pas me liquider, Chef ! Ce n'est pas ma faute, si cette photo est en vitrine et si n'importe qui peut voir qui est le boss !

— C'est une erreur de jugement, Pierre. — La voix de Corbet était calme, grave, et d'autant plus menaçante qu'il parlait soudain très lentement. — Personne ne connaît le boss. Toi seul sais qui il est maintenant.

— Et la police !

Ce mot explosa dans la pièce comme une grenade.

— Comment ça, la police ?

Les quatre hommes posèrent des yeux horrifiés sur Dufour. Il avala péniblement sa salive.

— La police connaît votre yacht, Chef ! Et vous savez bien que le commissaire Bouchard flairer quelque chose. Si jamais il voit la photo, il cherchera à savoir qui est l'homme auquel vous parlez. Et on sera faits comme des rats.

— Il ne verra pas la photo. — Corbet se leva. — Saint-Tropez n'est pas Cannes. — Il dévisagea les quatre hommes assis autour de la table, posément, l'un après l'autre... puis lança : — Je vais appeler M. Zéro.

Le nom de M. Zéro possédait un pouvoir magique sur ces hommes. En l'espace d'une seconde ils semblaient avoir raccourci de plusieurs centimètres.

M. Zéro, le big boss, leur chef mystérieux. L'homme que personne, excepté Corbet, n'avait encore jamais vu. M. Zéro dont le pouvoir s'étendait jusqu'à Hong Kong et Macao, jusqu'à Rio et San Francisco. L'homme qui restait dans l'ombre et qui chaque année introduisait clandestinement des tonnes de drogue en Europe par l'intermédiaire de filières secrètes pour les répartir ensuite entre ses chefs de district.

Roger Corbet était responsable du secteur Europe Centrale-Europe de l'Ouest.

Corbet quitta la pièce et s'installa dans un fauteuil du petit salon attenant à la bibliothèque. Il décrocha le téléphone, fit le dix-neuf pour obtenir l'international, attendit la tonalité, puis composa un long numéro sur le cadran. Il tressaillit quand une voix forte et cassante retentit à l'autre bout du fil.

— Oui ?

— C'est moi. Corbet.

— Qu'y a-t-il ?

— On est en photo dans la vitrine d'un magasin de Saint-Tropez. C'est Dufour qui vient de me l'apprendre. Il est sûr de ne pas s'être trompé.

— La photo doit disparaître, y compris tous les tirages et le négatif. Je veux le négatif. — La voix glaciale de M. Zéro hésita. — Dufour sait se taire ?

— Qui n'a pas de faiblesses ?

— Bon. Alors qu'on le liquide. Et pas de traces ! Mais pourquoi avez-vous peur, Corbet ?

— Mon bateau est facilement reconnaissable. Et Bouchard...
— Il va falloir aussi s'occuper un peu de ce petit commissaire, Corbet.

— Si vous me le demandez...

Corbet respirait difficilement. Il connaissait trop bien M. Zéro. Trois collaborateurs, à Rome, à Tolède et à Tunis avaient un jour disparu de la circulation pour avoir osé critiquer des ordres de M. Zéro. M. Zéro entendait se faire obéir.

— Je vous le répète, Corbet. D'abord les photos et le négatif. Et ensuite Dufour. Mais avant il faut qu'il récupère les photos... Il doit rester le seul de l'organisation à avoir vu mon visage.

Corbet raccrocha. Des gouttes de sueur glacée dégoulinèrent dans son cou. « Quand décidera-t-il de mon sort, pensa-t-il. C'est avec le diable en personne que j'ai fait un pacte. »

La vie à Hambourg avait repris son cours habituel. Thomas Bruckmann attendait son wagon de meubles. Irène ne se lassait pas de parler de ses conquêtes de la plage à ses amies devant une tasse de thé, et Sonia passait le plus clair de son temps dans l'arrière-boutique du célèbre magasin d'antiquités Bruckmann, les yeux rivés sur le téléphone qui restait désespérément muet.

Ils étaient rentrés depuis deux jours, et cela faisait deux longs jours sans Mischa. Pensait-il autant à elle que elle à lui ?

Le troisième jour, n'y tenant plus, elle décrocha le téléphone et l'appela. Elle eut de la chance. Il était chez lui.

— Ah ! Sonia, c'est toi... fit-il sur un ton hésitant, comme s'il devait d'abord fouiller dans sa mémoire pour se souvenir d'elle.

Sonia refoula bien vite cette désagréable impression. Elle revoyait Mischa, souriant et bronzé au volant de sa voiture de sport sur la route de la côte, ses cheveux noirs ébouriffés par le vent.

— Alors, le travail, c'est comment ? demanda-t-elle pour ne pas laisser la peine envahir son cœur.

— Hum ! Délicieux ! répondit Mischa en éclatant de rire. Mon père est en Angleterre, pour affaires, et moi, la roue de secours dont on ne s'est encore jamais servi, je suis resté là, comme d'habitude. Je fais du cheval, du tennis, de la voile sur l'Unterelbe et je bouquine. Enfin, tu vois, tout ce qu'on peut faire pour passer le temps.

— On peut se voir ?

— Bien sûr. Vendredi. Au bar de mon club de tennis. C'est le Grün-Rot. À seize heures, okay ?

— Oui, Mischa.

Elle raccrocha, le cœur content. Vendredi... c'était demain. Demain

déjà !

L'après-midi, elle alla chez le coiffeur.

— Papa, tu me donnes congé demain ? demanda-t-elle en rentrant à la maison.

— Tu es invitée chez une amie ?

— Non. J'ai rendez-vous avec Mischa Heideck.

Thomas Bruckmann hocha la tête.

— J'aime bien ta franchise, Sonia, la félicita son père en lui faisant un clin d'œil. — Allez ! Vas-y ! — Puis il lui fit signe de s'approcher et prit ses mains dans les siennes.

— Tu es amoureuse de lui. N'est-ce pas, ma Sonia ?

— Papa !

Sonia devint rouge comme une écrevisse. Elle voulut s'en aller, mais Bruckmann la retint.

— Sonia, dis-moi sincèrement !

— Un petit peu, papa...

— Je te comprends, Mischa est un garçon charmant. — Bruckmann laissa retomber les mains de sa fille. — Il a seulement trop d'argent ! De l'argent qu'il n'a pas gagné lui-même. Et il en a en veux-tu en voilà.

— Ce n'est tout de même pas sa faute s'il est fils de millionnaire.

Bruckmann éclata de rire.

— Tu le défends déjà comme une poule défend ses poussins ! Sonia, ma petite Sonia... Je crois que tu l'aimes très profondément.

L'après-midi, à seize heures précises, Sonia était dans les jardins du club de tennis Grün-Rot... seule. Seule et malheureuse comme jamais elle n'aurait cru pouvoir être malheureuse. Mischa était là. Oh ! oui, il était là, mais de l'autre côté de la haie. Elle s'était glissée derrière un gros buisson de troènes et fixait le court de tennis à travers les branches, les yeux noyés de larmes.

Mischa Heideck était fort occupé à disputer une partie acharnée avec une mince jeune fille brune. Sa jupe de tennis était si courte que Sonia apercevait sa petite culotte en dentelle à chacun de ses mouvements. Son rire grave et sensuel accompagnait toutes les balles que Mischa lui renvoyait. Elle était terriblement appétissante.

— Perdu ! cria-t-elle quand Mischa envoya une balle de service dans le filet. Chéri, tu as réussi à me mettre sur les genoux. Je n'en peux plus ! Tu es drôlement fort...

— Au moins au tennis, oui.

Il prit son élan, sauta par-dessus le filet, attira la jeune fille aux boucles brunes dans ses bras et l'embrassa avec tant de ferveur qu'elle ne lui résista pas. La jeune fille laissa tomber sa raquette, l'enlaça, et se blottit contre lui.

Lentement, Sonia relâcha les branches du troène et regagna l'allée centrale. Une larme roula sur sa joue.

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible, pensait-elle. Ce... Ce n'était qu'un baiser amical... Comme ça, pour rien... une plaisanterie... Une petite vengeance parce qu'il a perdu la partie... Il... Il ne peut pas aimer quelqu'un d'autre...

Elle regarda autour d'elle. Puis, d'un geste brusque, tourna la tête du côté du court de tennis.

Ils s'embrassaient toujours, ou bien ils venaient de recommencer.

Sonia marcha vers le club-house comme un automate. La pendule au-dessus de la porte principale indiquait bien l'heure qu'elle avait à sa montre : seize heures vingt minutes. Et Mischa... Mischa alla s'asseoir sur un banc de fer forgé blanc avec la jeune fille aux boucles brunes, au bord d'une pelouse du court, et se fit apporter un whisky-soda. Les jeunes gens burent amoureusement dans le même verre en roucoulant comme des tourtereaux, et Sonia entendait encore le rire grave et sensuel de la fille quand elle monta les quelques marches de l'entrée du pavillon.

Elle poussa la porte, à bout de forces, comme si elle venait d'escalader le mont Blanc. Elle fut accueillie par un portier en livrée blanche. Le Grün-Rot était le club de tennis le plus huppé de la ville.

— J'aimerais parler à M. Heideck, demanda Sonia en maîtrisant difficilement sa voix.

— Je ne pense pas que cela soit possible. — Le digne portier regarda sa montre. — M. Heideck est justement en train de jouer...

— Je sais, je l'ai vu, avec Mademoiselle...

Sonia retint son souffle. Elle allait savoir son nom. Le portier tomba dans le piège.

— C'est exact. Avec Mlle Sandor. Est-ce urgent ? Vous savez certainement que M. Heideck serait très irrité de se voir obligé d'interrompre sa partie du jeudi sans raison valable...

— Sa partie du jeudi ? — Sonia en resta bouche bée. — Mais... Nous sommes bien ven...

— Jeudi, chère demoiselle. — Le portier eut un sourire condescendant. — Serait-ce une erreur de votre part ?

— Oui, réussit-elle à articuler. — Elle était mortifiée. — C'est vraiment une erreur... Excusez-moi...

Elle se détourna brusquement et s'enfuit en courant. Quand Thomas Bruckmann rentra de son magasin, vers sept heures du soir, Sonia était déjà couchée.

— Elle a de la fièvre, expliqua Irène. C'est sans doute la petite grippe du retour de vacances. Son front est brûlant.

Bruckmann devint pensif. Après le dîner, il monta dans la chambre de sa fille et s'assit sur le rebord de son lit. Sonia était allongée sur le dos et fixait le plafond.

— Que t'arrive-t-il, ma douce ? demanda-t-il. Tu as vraiment de la

fièvre ?

— Oui, papa.

Elle avait une petite voix malheureuse, plaintive, au bord des larmes. Bruckmann sonda le visage de sa fille.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Non, papa.

— Tu as fait une bêtise ?

— Non, papa, parole d'honneur.

— Tu veux que j'appelle le médecin ?

— Non. Ne t'inquiète pas, ça va passer. – Elle hésita quelques secondes, puis elle demanda : – Tu connais la famille Sandor ?

— Et comment ! Ils sont riches à en crever ! Lui, le père, est P.-D.G. des « Niederrheinischen Stahlwerke ». Je lui ai vendu il y a quelques années une madone du xv^e siècle. C'était l'œuvre d'un élève de Riemenschneider. Il a allongé les trente-cinq millions comme des cartes à jouer. – Bruckmann regarda sa fille droit dans les yeux. – Pourquoi veux-tu savoir si je connais les Sandor ?

— Oh ! pour rien, comme ça. Je viens de faire connaissance avec la fille...

Sonia se tourna sur le côté et ferma les paupières.

Bruckmann se leva sans poser d'autres questions et quitta la pièce. Il savait que quelque chose n'allait pas, mais il se sentait impuissant à résoudre les problèmes de sa fille. Il faut qu'elle s'en sorte toute seule, pensa-t-il. Les Sandor, les Heideck, les Tromberg ou quelque soit leur nom, tous ceux qui vivent comme des princes dans les palais du bord de l'Elbe forment un monde à part. Pauvre petite Sonia, elle n'a pas fini de souffrir !

Il referma doucement la porte.

Sonia enfonça sa tête dans l'oreiller et se pelotonna en chien de fusil. De douloureux sanglots secouaient son corps.

Saint-Tropez avait son fait divers : un magasin avait été cambriolé. Celui de M. Zambatti, sur le port. Les voleurs étaient entrés par la porte de derrière et avaient tout mis sens dessus dessous. Mais ils n'avaient emporté aucun appareil, aucune caméra et n'avaient pas touché à la caisse... Seuls les tirages des photos du concours manquaient, et le classeur à négatifs avait été scrupuleusement, sinon soigneusement, fouillé.

— C'étaient des cinglés ! criait le gros M. Zambatti à qui voulait bien l'entendre. – Son tempérament italien aidant, il se lamentait, et levait les bras au ciel comme s'il avait perdu des millions. Et pourtant, qu'avait-il perdu ? Les photos primées ? M. Zambatti était fétichiste. –

Vingt-trois clichés de Brigitte Bardot, et sept de la côte entre Saint-Tropez et Saint-Raphaël, vous vous rendez compte ? Le troisième prix, ils ne l'ont même pas regardé ! Madona mia, et cette pagaille, cette pagaille !

La police enquêta minutieusement mais ne put rien découvrir. Pas d'empreintes digitales, aucun indice. Le tiroir-caisse contenait neuf cents francs en argent liquide. Et, fait particulièrement troublant, il ne manquait pas un centime...

— C'est peut-être un acte de vengeance, suggéra le commissaire qui dirigeait les opérations. Peut-être quelqu'un qui n'a pas eu de prix. Des têtes brûlées de ce genre, ça existe, vous savez !

— N'est-ce pas ce que je disais ? Un cinglé ! – Zambatti se tordait les mains de désespoir et de chagrin. – On n'est plus en sécurité nulle part, mama mia, c'est affreux !

Mais il n'était tout de même pas bouleversé au point de ne pas se rendre compte que ce vol pouvait être merveilleusement exploité à des fins commerciales. Les policiers étaient à peine partis, que déjà un énorme placard publicitaire avait remplacé les photos disparues : « Zambatti travaille tellement bien qu'on vole ses photos ! » Il courut ensuite à l'agence tropézienne de *Var Matin* pour faire passer une petite annonce : « Autrefois on volait la Joconde... Aujourd'hui on vole les photos de Zambatti. Zambatti : Première maison de Saint-Tropez. »

Le commissaire Jean Bouchard qui ne travaillait pas sur Saint-Tropez n'aurait jamais eu vent de l'affaire s'il n'avait pas lu cette annonce dans le journal. Il trouva pour le moins curieux que l'on se donne la peine d'entrer par effraction dans ce genre de magasin ayant pour seul but de voler quelques malheureuses photos. Il téléphona à ses collègues de Saint-Tropez.

— Ces photos, que représentaient-elles au juste ? demanda-t-il à l'inspecteur chargé de l'enquête.

— L'une était un portrait de Brigitte Bardot...

— Hum !... l'interrompit Bouchard. Ça encore, ça peut se comprendre. Elle fait tourner la tête à tellement de gens ! Et l'autre ?

— C'est encore plus stupide. D'après Zambatti, elle représentait une petite crique avec un yacht blanc et deux hommes sur la plage.

— Ah, ah !... – Bouchard dressa l'oreille. À l'autre bout du fil l'inspecteur s'étonna. Qu'est-ce que Cannes pouvait bien trouver d'aussi intéressant à ce ridicule cambriolage ? – Deux hommes sur la plage... Zambatti possède-t-il encore des exemplaires de cette photo ?

— Non, aucun. Ils ont tous été volés.

— A-t-elle été publiée ?

— C'est possible. Peut-être à l'occasion de la remise des prix...

La photo avait effectivement été publiée dans *Var Matin*, mais la

reproduction en était tellement mauvaise et tellement floue que si l'image dans son ensemble représentait bien une crique, un bateau et deux hommes sur une plage, l'examen à la loupe ne révélait que de gros points noirs et blancs. Bouchard renonça à découvrir l'identité des deux hommes et fixa rêveusement le journal.

— Tout est là, murmura-t-il. La clé du mystère est sous mes yeux ! Ces deux types ont certainement tout intérêt à ne pas être sur cette photo. Et je veux bien être muté en Auvergne, si on ne se connaît pas déjà, tous les trois !

Il découpa la photo et la rangea dans son portefeuille comme un précieux billet de banque. Si le visage des deux hommes n'était pas reconnaissable, le yacht blanc, lui, l'était. Et Bouchard était bien décidé à le retrouver. Il chercherait à Saint-Tropez, à Cannes, à Monte-Carlo... Il passerait toute la Côte d'Azur au peigne fin s'il le fallait, mais il le trouverait. Le reste serait un jeu d'enfant...

Roger Corbet examina les photos que Dufour venait de poser devant lui sur la table. Il tressaillit imperceptiblement. Il n'aurait jamais pensé que le cliché puisse être aussi net. Heureusement que Dufour avait eu la bonne idée de prendre également les photos de Brigitte Bardot. Mettre le coup sur le dos d'un admirateur déséquilibré était ce qu'ils pouvaient faire de mieux.

— C'était tout ? demanda Corbet d'une voix coupante. – Dufour acquiesça timidement. – Et le négatif ?

— Je ne l'ai pas trouvé.

— Imbécile ! À quoi nous servent les tirages si l'on n'a pas le négatif ? Ça ne t'est pas venu à l'idée que Zambatti pouvait faire faire cent nouveaux tirages dès demain matin ? C'est le négatif qu'il nous fallait !

— Je sais. Mais il ne l'a pas. En tout cas, pas dans son magasin. J'ai fouillé partout, pendant deux heures. Il l'a peut-être chez lui... J'ai vraiment fait tout ce que j'ai pu, Chef...

Dufour s'effondra dans un fauteuil. La peur lui tordait l'estomac. Son teint était gris.

— Attends-moi ici !

Corbet se leva et alla s'enfermer dans le petit salon. Il refit le même long numéro de téléphone que la veille.

— Oui ? s'annonça sèchement M. Zéro.

— Nous avons les photos. Elles sont très... compromettantes.

— Et le négatif ?

— Nous ne l'avons pas... – Corbet se racla la gorge pour gagner du temps. – Impossible de le trouver.

— Vous vous moquez de moi, Corbet ? Toute photo a un négatif et je l'exige ! Si jamais j'ai, disons, des difficultés par votre faute... Vous savez ce qui vous attend...

— Oui, Boss... Je sais.

Corbet raccrocha. Il était en nage. Il laissa passer une minute, le temps de se ressaisir avant d'aller rejoindre Dufour, dans la pièce voisine. Quand il se décida enfin à ouvrir la porte de la bibliothèque, Dufour était en train de se saouler au cognac. Il lui arracha la bouteille des mains et la posa sur le premier rayonnage venu.

— Allez ! aboya-t-il en l'extirpant brutalement de son fauteuil. On va à Saint-Tropez ! Tu n'as pas l'air de te rendre compte qu'on est assis sur une bombe !

Ils arrivèrent à huit heures à Saint-Tropez, se rendirent tout droit au magasin de Zambatti et se mêlèrent à la foule des badauds attroupés sur le trottoir.

Ils attendirent le soir, revinrent au magasin pour l'heure de la fermeture, et suivirent discrètement Zambatti jusque chez lui. L'Italien claqua négligemment la porte derrière lui et disparut. Une lumière s'alluma au rez-de-chaussée. Corbet et Dufour s'engouffrèrent dans un bar d'une rue adjacente. Ils burent whisky sur whisky jusqu'à une heure du matin, puis retournèrent à la maison de Zambatti.

Il n'est guère agréable d'être réveillé au beau milieu de la nuit, mais il est terrifiant d'être arraché à ses rêves par une claque magistrale et de sentir en même temps dix doigts de fer se nouer autour de votre cou. Zambatti, paralysé de peur, n'osa pas ouvrir les yeux. Un homme était assis à côté de lui sur le lit, et deux mains lui enserraient les chevilles comme dans un étau. Ils étaient donc deux.

— Mon argent est dans le salon. En bas. Dans un petit coffret, bafouilla le gros Zambatti entre deux claquements de dents. Serrez moins fort ! J'étouffe ! O Madona, je ne peux plus respirer !

Une voix rauque murmura au-dessus de sa tête, trop bas pour que Zambatti puisse comprendre un traître mot.

— Où est le négatif de la photo qui a obtenu le second prix ? T'es sourd ou quoi ? répéta la voix. Allez ! Parle ! Et n'essaye pas de faire le malin, sinon...

Les doigts autour de son cou se resserrèrent. Zambatti ouvrit vainement la bouche pour aspirer de l'air comme un poisson sur le sable.

— Je ne l'ai pas... Oh ! je vous en prie, croyez-moi... Je ne l'ai pas..., haleta-t-il.

— Tu mens ! siffla dangereusement la voix au-dessus de lui. Parle ou je t'étrangle !

— C'est la fille ! cria désespérément Zambatti dans un dernier sursaut d'énergie. La petite Allemande. Elle est venue chercher le

négatif avant de rentrer en Allemagne. Je le jure ! C'est elle qui l'a, pas moi...

Puis Zambatti perdit connaissance. Dufour se leva et s'approcha de Corbet qui se tenait au pied du lit.

— Vous avez entendu, Chef ! Ce fichu négatif est en Allemagne. L'adresse de la fille est sur une des photos. Sur celle qui était en vitrine.

— Ça ne va pas être simple ! Allez, on s'en va.

Ils descendirent au rez-de-chaussée, refermèrent la porte d'entrée derrière eux, et rentrèrent à Cannes dans la Cadillac de Corbet.

M. Zéro, le mystérieux big boss devait être très impatient de recevoir un appel de Cannes. C'est tout juste s'il laissa le téléphone sonner avant de décrocher.

— Alors ? interrogea la voix glaciale.

— Le négatif se trouve en Allemagne, Boss, répondit Corbet d'une voix sourde. C'est une jeune fille qui l'a. Une certaine Sonia Bruckmann. Elle habite Hambourg. Zambatti n'a fait que les tirages, et les tirages, nous les avons tous.

— J'ai besoin du négatif ! coupa M. Zéro sur un ton qui n'admettait pas la répartition. Corbet, vous le savez, cette photo vaut des millions. Je dirais même plus, elle est inestimable ! Débrouillez-vous pour récupérer le négatif.

— En Allemagne ?

— Exactement ! Et faites ça discrètement. Sans violence. Disons, de manière élégante.

— Chef, vous rendez-vous compte de ce que vous me demandez là ?

Corbet maîtrisait difficilement sa voix.

— Je sais toujours parfaitement ce que je demande et ce que je peux demander. – La voix ferme de M. Zéro était froide et dure comme de l'acier. – Envoyez le meilleur, le plus séduisant, le plus beau et surtout le plus habile de tous vos play-boys à Hambourg. Je voudrais bien connaître la fille qui lui résistera ! Comment il s'y prend avec cette Sonia ou ce qu'il fait m'est complètement égal. Je veux seulement qu'il me rapporte le négatif.

Roger Corbet raccrocha. « Il est inhumain, d'une cruauté implacable, pensa-t-il. Et il a de ces idées ! Mon Dieu, si le monde savait qui se cache derrière ce M. Zéro ! »

Le lendemain, une voiture de sport rouge s'arrêta devant la villa de Corbet. Un jeune homme brun, mince et élancé en descendit. Un vrai dieu.

Ricardo Bombani venait d'arriver.

Le plus bel homme de la Côte d'Azur.

Corbet vint à sa rencontre sur la terrasse de la villa et passa un bras autour de ses épaules.

— J'ai une mission des plus agréables pour vous, Ricardo ! annonçait-il gaiment. Vous partez pour l'Allemagne. Vous allez à Hambourg. Une jeune fille prénommée Sonia Bruckmann ne demande qu'à vous tomber dans les bras. Une nymphette blonde, à ce que l'on m'a dit. Votre spécialité...

CHAPITRE III

Ricardo Bombani s'installa confortablement dans un des profonds fauteuils de cuir fauve, sans attendre d'y avoir été invité, croisa très élégamment les jambes et fit surgir, non moins élégamment, une cigarette entre ses doigts.

— Je commencerais bien par un Gin Fizz. Auriez-vous l'amabilité de m'en servir un, cher Roger ?

Roger Corbet pouvait difficilement refuser. Il ouvrit le bar et prépara le cocktail, tout en observant Bombani du coin de l'œil. Il méprisait ce don Juan d'opérette comme il avait rarement méprisé quelqu'un.

Pour qui se prend-il ? pensa-t-il. Il est peut-être le plus bel homme de la Côte d'Azur, mais il n'est vraiment que ça. C'est un illettré, ou presque, un rustre qui ne sait qu'embrasser les femmes et les séduire. Il est au moins aussi bête que beau, ce n'est pas peu dire. Il veut jouer les gros durs, mais il est aussi peureux qu'une souris et aussi mou qu'un escargot. Son corps de jeune athlète est une plaisanterie de la nature ! Tout en lui n'est que tromperie, bluff et duplicité. Même sa voix sonne faux. Il est fabriqué des pieds à la tête. Il a grandi dans un minuscule village de pêcheurs, et, il n'y a pas cinq ans de cela, il ne parlait qu'un infâme patois italien, puait le poisson et ne se lavait que toutes les quatre semaines. Jusqu'à ce qu'une cinglée de touriste américaine mette le grappin dessus le temps d'un été et lui donne du « my lovely » par-ci, du « my lovely » par-là.

L'automne venu, ce « jeune élégant » avait compris que son avenir passait par les femmes. Il décida de devenir gigolo professionnel comme on entre dans les Ordres. Il commença timidement, se contentant de ce que ses « collègues » arrivés lui laissaient. Mais un an plus tard, son adresse circulait déjà dans la haute société... Sa cote monta en flèche. Il eut bientôt l'indicible satisfaction de rouler en Ferrari et d'habiter une somptueuse garçonnière tapissée de moquette du sol au plafond. Et aujourd'hui, après cinq années au service de l'amour, Bombani était le roi non couronné de la Côte d'Azur et de la Riviera italienne réunies. Il connaissait plus de millionnaires décaties que le portier du plus bel hôtel de Monte-Carlo.

Il avait fait la connaissance de Roger Corbet alors qu'il recherchait de la cocaïne pour satisfaire les besoins d'une de ses bonnes amies. Dès lors – Bombani maudirait éternellement ce jour funeste – il était tombé entre les mains du big boss, du mystérieux M. Zéro que

personne n'avait jamais vu, hormis Corbet.

Corbet lui apporta le Gin Fizz sur un plateau et s'assit en face de lui. Bombani sirota son verre avec volupté.

— Je suis indisponible, condescendit-il alors à expliquer sur un ton las. Aucun temps mort dans mon emploi du temps jusqu'à octobre.

Corbet eut un mauvais petit sourire.

— Ne soyez pas stupide, Bombani. Cette mission ne vient pas de moi, c'est un ordre du boss.

— Et alors ? Vous faites votre métier, je fais le mien. Je ne me mêle pas de vos affaires, aussi laissez-moi mener ma barque à ma guise. J'ai un gros coup en vue.

— Le boss vous dédommagera.

— Dans quelle mesure ? Complètement ?

— Peut-être. En outre cette mission ne devrait pas être désagréable. La petite Allemande est paraît-il très jolie.

— Quel âge ?

— Dix-sept ans.

— Mama mia ! – Bombani leva les yeux au ciel. – Dix-sept ans ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'une gamine de dix-sept ans ? Mes clientes les plus reconnaissantes ont toutes plus de quarante ans ! Et chacun de mes baisers vaut alors mille lires !

— Maintenant, écoutez-moi bien, Bombani. – Roger Corbet se pencha en avant. – C'est un ordre : vous allez mettre tous vos charmes en batterie et séduire cette Sonia Bruckmann. Faites ce que vous voulez, mais rendez-la folle de vous ! But de l'opération : obtenir le négatif de cette photo. – Corbet tendit à Bombani un des tirages de Zambatti. – C'est elle qui l'a. C'est tout ce que nous voulons ! seulement le négatif. Après vous pourrez aller retrouver vos poules aux œufs d'or... si je puis m'exprimer ainsi.

Bombani prit tout son temps pour examiner la photo. Les visages des deux hommes étaient grattés jusqu'à les rendre totalement méconnaissables. Il gloussa :

— Vous êtes l'un des deux, hein, Corbet ?

— Oui.

— Et c'est l'autre qui fait tout ce cinéma, n'est-ce pas ? Ce serait le big boss que...

— Bouclez-la, Bombani. Moins vous en direz, plus longtemps vous vivrez – Corbet lui prit la photo des mains et la fourra dans sa poche – Vous m'avez bien compris ? Seulement le négatif ! C'est votre unique but. Comment vous vous y prendrez avec la petite pour arriver à vos fins est votre problème. Une seule chose m'intéresse : pas de violence ! En aucun cas ! Usez de vos charmes tant que vous voulez, mais uniquement de cela. – Corbet soupira et se leva. – Les jeunes filles se laissent facilement éblouir par des types de votre espèce, hélas ! Vous

n'aurez aucun mal, Bombani. Le boss prend en charge tous vos frais. Addio, amigo...

Bombani se leva avec un air compassé. Il était si élégant que l'on entendait presque les plis de son pantalon craquer.

— Il y a des fois où j'aimerais bien vous mettre mon poing dans la figure, Corbet, fit-il avec une pointe d'animosité dans la voix.

— Et moi de même, Bombani. – Corbet ricana. – Mais nous avons encore besoin l'un de l'autre, n'est-ce pas ? Bon voyage !

Une heure plus tard, l'Iso-Rivolta de Bombani reprenait la route de Cannes. Il fit rapidement ses valises, retint par téléphone une place dans le premier vol en partance pour Hambourg via Francfort, puis une chambre pour deux personnes avec salle de bains dans le plus bel hôtel de la ville hanséatique, et descendit déjeuner sur la plage privée du Carlton.

« Sonia Bruckmann, pensait-il. Hambourg, am Petri-Fleet 5. Qu'ils sont bêtes ! Mon Dieu, qu'ils sont bêtes ! Malgré toute leur intelligence, ils se conduisent comme des mômes, se répétait-il en savourant son cognac au soleil, les yeux mi-clos. Dès que j'aurais le négatif, je ferais faire tous les tirages que je veux avant de le remettre à Corbet. Et je saurais à quoi ressemble ce M. Zéro... Je saurais qui il est. Ce n'est pas plus difficile que ça ! Un bon moyen de gagner quelques petits millions. »

Un bon moyen également de passer de vie à trépas.

Mais Ricardo Bombani ne pensa pas à cela.

Bombani arriva en fin de soirée à Hambourg, se fit conduire en taxi à son hôtel, se changea et se mit aussitôt en devoir de repérer la maison des Bruckmann.

Le 5 de Petri-Fleet était une vieille maison patricienne hambourgeoise à pignons, cossue et sombre.

Bombani retourna en ville, chercha l'adresse du commerce de Bruckmann dans un annuaire téléphonique, la nota sur son agenda et se retrouva bientôt devant une des deux vitrines du magasin d'antiquités. Des angelots polychromes lui souriaient parmi des madones baroques, des vases chinois, des assiettes en étain, des tableaux de maîtres du XVII^e et du XVIII^e siècle, des porcelaines, des faïences et des icônes grecques et russes.

M. Bruckmann parlait affaires avec quelques clients. Bombani ne vit pas Sonia. Elle était en train de taper des factures dans le bureau de son père.

Bombani contempla sans enthousiasme son « champ d'action », prit quelques notes et rentra à son hôtel.

Il croisa trois clientes éventuelles dans le hall de la réception, la soixantaine minaudante, maquillées à outrance et couvertes de bijoux... Comme il les aimait. Elles lui lancèrent des regards

enflammés. Il soupira discrètement et se dirigea la mort dans l'âme vers les ascenseurs. « Pas d'activités parallèles, Bombani ! », l'avait averti Corbet en le congédiant.

— J'attaque demain matin, se dit tout haut Bombani en se jetant sur son lit. Ça va être enfantin... Une gamine de dix-sept ans ! Attraper une mouche est cent fois plus difficile.

Ce vendredi-là, Mischa Heideck attendit Sonia en vain. À seize heures précises, il se rendit dans le petit parc qui entourait le club house. « Elle est comme toutes les filles, pensa-t-il. Elle aime bien se faire désirer... » Une heure passa. Sonia n'arrivait toujours pas. Mischa voulut en avoir le cœur net. Il retourna au club house, téléphona au magasin d'antiquités Bruckmann et demanda au vendeur qui avait décroché de bien vouloir appeler Mlle Sonia.

Une longue minute s'écoula avant que quelqu'un revienne à l'appareil. C'était le jeune homme qui lui avait répondu.

— Mlle Bruckmann est occupée, expliqua-t-il sèchement.

Mischa fronça les sourcils, incrédule.

— Avez-vous dit à Mlle Bruckmann de la part de qui c'était ?

— Naturellement.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Ce que je viens de vous dire : elle est occupée.

— Merci.

Mischa Heideck raccrocha et alluma une cigarette. Il n'arrivait pas à comprendre l'attitude de Sonia. C'est elle qui avait appelé la première. C'est elle qui avait demandé à le revoir, et maintenant, elle ne voulait plus entendre parler de lui ? ! Il était complètement désorienté. Il y a quelque chose qui cloche dans cette histoire, se dit-il. Elle n'a pas pu changer d'avis comme ça, sans raisons ! En fait, Mischa aurait dû se réjouir de la nouvelle tournure que prenaient les choses. Son aventure tropézienne était déjà presque oubliée quand Sonia lui avait téléphoné. La brûlante présence d'Ellen Sandor l'avait une fois de plus ensorcelé. Et pourtant... Maintenant qu'il avait attendu une heure, un sentiment l'envahissait peu à peu qui était plus que le seul souvenir de longs cheveux blonds, du corps gracile d'une jeune fille, de son rire clair et franc, de sa joie de vivre. Il revit les grands yeux de Sonia quand ils avaient échangé leur baiser d'adieu, et soudain comprit qu'il s'était menti à lui-même, sciemment. Qu'il avait enfoui Sonia tout au fond de son cœur quand Ellen Sandor et sa passion dévorante s'était jetée dans ses bras.

Mischa Heideck appela encore cinq fois chez Bruckmann. La cinquième fois, c'est Sonia elle-même qui décrocha, sans doute parce

que tout le monde était occupé à servir des clients.

— Sonia, que se passe-t-il ? dit Mischa sans prendre la peine de se présenter. Je t'attends. Tu as oublié que nous devions...

Il entendit un déclic. Sonia avait raccroché sans dire un mot.

Vexé et furieux à la fois, Mischa reposa brutalement le combiné sur l'appareil.

— Vieille chèvre ! s'exclama-t-il.

Puis tout de même, le premier instant de colère passé, il trouva que cela ne ressemblait pas du tout à Sonia. À Ellen Sandor peut-être, mais pas à Sonia. Ce n'était pas son genre.

Mischa s'installa à une table dans la salle du club house et se prit la tête à deux mains. Il chercha désespérément le pourquoi de ce revirement de Sonia. Il avait vraiment dû se passer quelque chose d'extraordinaire. Mais quoi ? Le gardien du club qui en était également le portier, le barman, le serveur, et le jardinier tout à la fois, astiquait vigoureusement le comptoir du bar. Demain soir, M. le consul Redderscheidt donnerait une petite réception.

— Un cognac, Monsieur ? demanda gentiment le vieil homme.

— Oui, volontiers. C'est une bonne idée.

— Des problèmes ?

— Oui. Les femmes...

— Adam n'aurait jamais dû accepter qu'on lui vole une côte pendant son sommeil, commenta le gardien en lui servant son cognac.

— À qui le dites-vous, Franz !

— Il faut dire aussi que vous n'êtes pas très prudent, Monsieur Heideck, si je puis me permettre de vous parler aussi librement. Par exemple, hier... commença-t-il en s'affairant avec son chiffon parmi les bouteilles d'alcool. Vous jouez avec Mlle Sandor, vous la couvrez de baisers dès qu'elle gagne une partie et voilà que l'autre jeune fille arrive et assiste à la scène...

Mischa releva la tête.

— Comment ça *l'autre jeune fille* ? Qui est-ce qui est venu ?

— Oh... Une charmante petite blonde. Elle a demandé à vous parler puis elle est partie en courant.

— C'est donc ça ! s'exclama Mischa. Ça y est, Franz. J'ai tout compris ! Je vous offre dix cognac, et buvez-les en pensant à moi, je vais en avoir besoin. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu dès hier soir ?

— La petite jeune fille ne voulait pas que je vous le dise.

Le vieux gardien regarda Mischa bondir comme un fou hors du club house. Il hocha la tête en souriant puis retourna à son ménage. Dehors, le moteur de la voiture de sport démarra en pétaradant. Des pneus soulevèrent un grand nuage de sable et de graviers, un éclair blanc fila le long des haies de troènes.

Le magasin d'antiquités Bruckmann ne désemplassait pas. Tous les amateurs d'art de la ville et des environs n'avaient pas tardé à apprendre que non seulement Thomas Bruckmann avait acheté le très beau mobilier d'un château du sud de la France, mais venait également de recevoir une collection de porcelaines de Meissen dont les dames raffolaient tout particulièrement. Les vendeurs ne savaient plus où donner de la tête. Sonia abandonna donc ses factures et se mit à la vente des objets d'art. Elle venait juste de vendre une soupière ancienne quand Mischa Heideck entra. Elle tressaillit, puis ses traits se durcirent. Elle répondit à son bonjour par un hochement de tête, refusant de serrer la main qu'il lui tendait.

— Monsieur chercherait-il quelque chose pour une dame ? demanda-t-elle d'une voix claire. Serait-ce un cadeau de fiançailles ? Que diriez-vous d'une terre cuite du ^{xix}^e ? Sud de la France, très bien conservée. Motif : l'oie qui rit. Taille : environ 33 centimètres.

— Sonia, qu'est-ce qui te prend ? demanda doucement Mischa. Je me doute de ce qui s'est passé. Tu es venue hier au club et tu m'as vu avec Ellen Sandor. Je te dois des explications.

— Alors, l'oie qui rit ne vous dit rien ? poursuivit Sonia sur un ton agressif. Monsieur préférerait peut-être un tableau ? Les tableaux sont toujours très appréciés. J'ai ici une peinture du ^{xix}^e. « Pan poursuivant des nymphes. » Cela vous tenterait-il ?

— Sonia, où pouvons-nous nous parler ? – Mischa la reconnaissait à peine. Ses yeux d'ordinaire si doux étaient durs et froids comme de l'acier, ses jolies lèvres tremblaient. – Ce n'est pas possible d'en rester là. Tout malentendu doit être dissipé...

Le carillon florentin de la porte tinta. Sonia laissa tomber Mischa. Un homme brun, mince et élancé, beau comme une star hollywoodienne, venait d'entrer dans le magasin. Il sourit à Sonia en inclinant poliment la tête.

Ricardo Bombani venait de faire son apparition sur le champ de bataille. Il ouvrit le feu en décochant à Sonia son plus radieux sourire. La femme à qui Bombani souriait était déjà à moitié conquise.

« Voilà l'arme qu'il me faut, pensa Sonia en un éclair. Voilà de quoi rendre Mischa fou de jalousie s'il m'aime vraiment, si je ne lui suis pas indifférente, s'il est réellement sincère. »

Elle rendit son sourire à Bombani et lissa coquettement ses merveilleux cheveux blonds. Mischa se retourna brusquement. Son regard croisa celui de Bombani. Dès la première seconde, les deux hommes comprirent qu'ils étaient ennemis.

— Je cherche quelque chose d'aussi ravissant que vous, Signorina, expliqua Bombani dans un allemand comme seuls les Italiens peuvent

le parler. Je ne sais pas encore ce que ce sera... en admettant, bien sûr, qu'un objet puisse rivaliser de beauté avec vous !

Mischa se mordit les lèvres. Il vit Sonia changer d'expression, ses yeux briller, son visage s'animer, son corps frémir. Cela le mit hors de lui. Il fit des efforts surhumains pour se dominer, mais il brûlait d'envie de balancer un uppercut dans le délicat menton rasé de frais de ce Roméo gominé. Ses poings le démangeaient.

Sonia s'emplit les poumons d'air... et se lança à son tour dans la bataille. Elle allait mettre Mischa à l'épreuve, le torturer.

— J'aurais ici un Romantique. Une très belle peinture. Une Léda au cygne...

— Oh, Léda ! murmura Bombani. — Qui peut bien être cette Léda, ajouta-t-il pour lui-même. — Et que fait-elle avec le cygne ? Elle le plume ? Est-elle aussi belle que vous, Signorina ?

— Je ne sais pas. Léda est nue...

— O Madona mia ! — Bombani poussa un léger cri. — Si seulement il m'était possible de comparer...

Mischa fit quelques pas de côté. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Je vous ferai remarquer, Monsieur, que j'étais avant vous. Et je n'ai pas encore fini.

— Oh, excusez-moi ! Je ne savais pas... Mais je vais attendre mon tour, naturellement. — Bombani fit un clin d'œil à Sonia. — Pour passer le temps, je m'en vais rêver à cette Léda dénudée dont me parlait justement la signorina.

Sonia lança un regard venimeux à Mischa.

— Vous me semblez très indécis, Monsieur, fit-elle railleuse. Je vous propose la moitié du magasin et vous ne savez que répondre « non ». Voulez-vous la Léda ? Au-dessus du lit de la jeune épousée, ce serait certainement du plus bel effet !...

— Arrête de jouer la comédie, Sonia ! lança Mischa d'une voix grinçante. — Il se pencha vers elle pour que Bombani ne l'entende pas et poursuivit : — Je passe te prendre en voiture ce soir à dix-neuf heures. Je t'attendrai devant la porte. Cette histoire avec Ellen est un malentendu, crois-moi, je t'en prie. Ce que tu as vu hier...

— Alors pas de Léda ?

Sonia contourna Mischa et se planta devant Bombani qui la dévorait des yeux. Son cœur de don Juan professionnel était en émoi. « Dix-sept ans, pensa-t-il. Autant dire que je n'ai qu'à ouvrir les bras. »

— Venez avec moi, ordonna Sonia d'une voix ferme. Je vais vous montrer la Léda. Elle est dans une des pièces du fond...

Les lèvres serrées, Mischa regarda Sonia et le bel Italien disparaître en direction des réserves. Sonia ondulait des hanches d'une manière provocante à souhait, ce qui n'était guère dans ses habitudes, mais elle savait que Mischa la suivait des yeux, et que cela le rendrait fou.

— Eh bien, nous allons voir ce que nous allons voir, marmonna-t-il entre ses dents quand il se retrouva seul devant la vitrine qui abritait des petites figurines japonaises en ivoire sculpté. Si elle croit qu'elle m'impressionne avec son guignol !

Il se découvrit tout à coup une envie folle de se battre pour Sonia. Qu'elle le laisse en plan pour une gravure de mode ambulante blessait son amour-propre et lui faisait prendre conscience d'une chose qu'il n'aurait jamais soupçonnée : il sentait que Sonia représentait beaucoup plus pour lui qu'un simple flirt de vacances. Il était meurtri jusqu'au fond de son âme.

Une fois de plus, le commissaire Bouchard constata, qu'après tout, la vie n'était pas si mal faite que cela. Qui se battait pour faire jaillir la vérité finissait toujours – tôt ou tard – par obtenir gain de cause. Ainsi le commissaire Bouchard : le bateau blanc qu'il cherchait, le yacht de la photo, il était là, devant lui, dans le port de Cannes. L'eau huileuse clapotait doucement sur sa coque immaculée. Tous les pavillons étaient hissés et deux matelots s'activaient sur le pont. Tout portait à croire qu'il allait incessamment lever l'ancre pour une petite croisière d'agrément.

— Ou bien le gars est complètement cinglé, ou bien il est d'une témérité hors du commun, s'étonna Bouchard.

Il releva le nom du bateau, et appela l'inspection maritime, du premier bistro venu. Le yacht *Africa II* figurait sur le registre des francisations comme nouvelle acquisition, et, là, Bouchard eut droit à sa deuxième surprise de la journée.

Le propriétaire en était un certain M. Roger Corbet.

— Voyez-vous ça ! – Bouchard alluma une cigarette, commanda un Pernod et se tourna vers la rue brûlante de soleil. – Corbet, ce vieux renard. Comme ça tombe bien ! Si seulement j'avais des preuves contre lui...

Roger Corbet réserva à son visiteur un accueil des plus chaleureux. Le soleil couchant pénétrait à flots par les grandes baies vitrées du salon et inondait la pièce de lumière. Une mer d'huile aux reflets orangés se confondait à l'horizon avec le pourpre du ciel, les rochers étaient émaillés de bleu et de violet. Une symphonie de couleurs, un coucher de soleil féérique.

— Vous ici, Commissaire ? s'exclama Corbet en secouant vigoureusement la main de Bouchard. Comme vos visites sont rares ! Quand nous sommes-nous donc vus pour la dernière fois ?

— C'était il y a un an ! Une de vos relations prétendait que vous lui aviez remis de la morphine. L'homme est mort avant même le début

de l'instruction. Empoisonné dans sa cellule...

— Vous ne devriez pas servir de champignons aux prévenus, Commissaire, répondit Corbet sur un ton badin.

— Il s'agissait d'un empoisonnement au cyanure.

— Très juste. Je m'en souviens maintenant. — Corbet invita le commissaire à prendre place d'un geste de la main. Bouchard s'assit dans un des profonds fauteuils de cuir. Corbet alla au bar et sortit une bouteille de Champagne. — Votre visite me fait réellement plaisir, Commissaire. Nous nous voyons beaucoup trop peu. Venez donc plus souvent.

— Cela risque de se faire, répliqua Bouchard, un sourire ambigu au coin des lèvres. — Corbet s'appliqua à lui rendre son sourire. Il était sur le qui-vive, tous les sens aux aguets, mais essayait de donner le change en cachant sa nervosité derrière une affabilité forcée. — Du Champagne !

— En l'honneur de votre visite, Commissaire ! Il est tellement rare de rencontrer des gens avec lesquels on puisse s'entretenir aussi agréablement qu'avec vous.

Ils burent un premier verre en silence, puis Bouchard entama la conversation.

— Vous avez un nouveau yacht ?

— Oui. — Corbet se cala dans son fauteuil. — Je trouvais l'*Africa II* trop lent et trop large. Mon nouveau yacht est plus racé, plus rapide et aussi plus luxueux.

— Et les soutes sont également plus nombreuses...

— C'est vrai ! Depuis quand vous intéressez-vous aux yachts, Commissaire ? Désirez-vous faire l'acquisition d'un bateau ? Prévenez-moi à temps. J'ai toujours de très bons filons pour les occasions. Vous seriez sûr de ne pas vous faire rouler.

— Vous avez beaucoup d'amis à bord ?

— Toujours. — Corbet emplît de nouveau les verres.

— Quand on a de l'argent, on a des amis. J'aime la compagnie.

— Mais vous n'aimez pas être pris en photo, n'est-ce pas ?

— Quelle idée ! Bien sûr que si. — Corbet partit d'un rire sonore. — Voulez-vous voir mes albums de photos ? Corbet dans son berceau, Corbet au service militaire, Corbet en mari attentionné... Toutes les étapes de la vie ! Je n'ai jamais eu peur des photographes.

— Et cependant, une photo de votre bateau disparaît à Saint-Tropez, et, la nuit suivante, on étrangle à moitié un M. Zambatti, un malheureux photographe qui n'en peut mais, pour le forcer à donner un négatif... qu'il n'a pas en sa possession. Manque de chance, hein, Corbet ?

— Je suis bien de votre avis, Commissaire. Et cela se serait passé à Saint-Tropez ? — Corbet hocha gravement la tête. — Quelle histoire !

— Vous n'en avez pas entendu parler ?

— Pas une seule fois. J'habite Cannes, Commissaire. Saint-Tropez est une ville que je ne vois que de la mer, quand je navigue le long des côtes.

— Vous étiez également sur la photo... avec un homme.

— C'est extraordinaire ! – Corbet riait. – Vous m'avez reconnu ?

— Non. – Bouchard porta le verre de Champagne à ses lèvres. Il sentait Corbet extrêmement nerveux. Il avait beau sourire, Bouchard lut dans ses yeux qu'il ne croyait pas à la réponse négative qu'il venait de lui donner. – Tous les tirages ont été volés.

— Alors comment savez-vous que je suis sur cette photo ?

— Zambatti se souvenait du nom du yacht, mentit Bouchard. La photo était très nette. Je n'ai pas eu de mal à découvrir à qui il appartenait.

— Mais bien sûr ! – Corbet eut un rire faux. – Vous voyez, je n'ai décidément pas la logique d'un inspecteur de police. Les truands devraient vraiment se méfier de vous, Commissaire.

— Mais ils se méfient de moi, répondit sèchement Bouchard. À votre santé.

— À votre santé, Commissaire.

Ils restèrent un long moment tournés vers la fenêtre et n'échangèrent plus une parole jusqu'à ce que le soleil eût disparu derrière la mer. Le ciel flamboyait.

— Quand serez-vous à la retraite ? demanda soudain Corbet.

— Dans six ans.

— C'est long, six ans.

— Oui. Surtout pour les truands.

Deux heures plus tard, le commissaire Bouchard quittait la villa blanche perchée sur son rocher. Il dévala les marches qui descendaient jusqu'au parking privé. Il savait que là-haut, Corbet, déconcerté sinon complètement affolé, le suivait des yeux.

— Je t'ai fichu un sacré coup, hein, mon vieux ? riait Bouchard tout en roulant vers Saint-Tropez. Maintenant t'as plus qu'à essayer de limiter les dégâts, mais je ne crois pas que tu y arriveras !

Bouchard avait vu juste. Corbet arpentait sa villa comme un lion en cage.

Existait-il donc une autre photo ? Un autre tirage ?

Bouchard avait-il vu la photo avant le cambriolage ?

Les heures passaient, et Corbet n'arrivait toujours pas à se décider à affronter la voix de M. Zéro. Vers onze heures du soir, il parvint tout de même à réunir suffisamment de courage pour décrocher le téléphone.

Il relata la visite de Bouchard au big boss.

— Je suis déjà au courant, répondit la voix glaciale de M. Zéro.

Vous vous en êtes bien sorti, Roger. Bien sûr que Bouchard connaît la photo. Elle a été publiée dans *Var Matin*. Mais c'est une très mauvaise reproduction. Il est impossible de reconnaître qui que ce soit. Il essaye seulement de vous faire peur. Gardez la tête froide, Roger. Bouchard ne sait rien. Il ne sait même pas de quel côté il doit commencer à chercher. Nous ferons le prochain voyage pour Tunis avec mon bateau. Au départ de Gênes. Tout marche comme prévu là-bas ?

— Tout, Monsieur Zéro. — Corbet respira longuement avant de poursuivre. Il n'est pas donné à tout le monde de s'entretenir avec Satan en personne. — La marchandise est arrivée.

— Très bien, Roger. Et comment ça va à Hambourg ?

— Je suppose que Bombani est entré en action.

— Ce serait une bonne chose. J'ai besoin du négatif. C'est la seule photo de moi qui existe. Roger, je n'accepterai pas un échec ! Vous comprenez...

— Je comprends !

La voix de Corbet était rauque. Un grand frisson lui parcourut l'échine.

Ce n'est pas à dix-neuf heures, mais une demi-heure plus tôt que Mischa Heideck gara sa voiture de sport devant le magasin d'antiquités Bruckmann.

Les employés étaient en train de ranger le magasin. Ils remplacèrent les pièces rares exposées en vitrine – argenterie, bijoux anciens, vases étrusques et statuettes égyptiennes – par des sculptures sur bois de moindre valeur et apposèrent un écriteau : « Décoration de nuit ». À quoi bon tenter le Diable ?

Il vit Thomas Bruckmann quitter le magasin et monter dans sa voiture. Et il aperçut aussi Sonia, très brièvement. Elle sortit du bureau, demanda quelque chose à un vendeur, puis disparut à nouveau. Elle jeta un regard en coin à Mischa et à sa voiture, mais il ne le remarqua pas.

À sept heures moins dix, une énorme voiture américaine s'arrêta derrière Mischa. Elle était vert métallisé, ornée de chromes rutilants, et agrémentée de vitres teintées de la même couleur que la carrosserie. On ne voyait qu'elle. Ricardo Bombani trônait derrière le volant et fumait négligemment une cigarette extraordinairement longue. Il était parfaitement conscient de l'effet qu'il produisait.

Mischa descendit de voiture à sept heures sonnantes.

Bombani fit de même. La portière de son bateau chromé se referma avec un léger déclic. Il portait un costume bleu pâle manifestement fait sur mesures, coupé dans un tissu brillant comme de la soie.

Bombani et Mischa se fusillèrent du regard, puis se détournèrent et feignirent ostensiblement de s'ignorer. Les hostilités étaient ouvertes. Dans quelques minutes, l'un des deux serait humilié, exploserait de rage. Tout dépendait de la voiture dans laquelle Sonia déciderait de monter.

Les derniers employés sortirent par la porte de service.

Les lumières s'éteignirent une à une dans le magasin. Seule la vitrine était encore éclairée.

Mischa Heideck se raidit. Bombani, nonchalamment adossé sur l'angle de son pare-brise, fredonnait une mélodie.

— Et en plus, il a une belle voix, grinça Mischa. Un ténor ! Il a vraiment tout ce dont un Italien a besoin en Allemagne !

La porte s'ouvrit. Sonia !

Elle resta plantée sur le trottoir, stupéfaite, — elle avait décidément de grands talents de comédienne — et examina les deux voitures et leurs chauffeurs respectifs. Ils affectèrent aussitôt, l'un comme l'autre, un air décontracté et supérieur, mais on les sentait prêts à s'entre-déchirer comme des tigres.

— Bonsoir, Sonia ! lança Mischa en ouvrant sa portière pour l'inviter à monter.

Le cœur de Sonia battait à tout rompre. « Combien d'heures merveilleuses j'ai passées dans cette voiture ! pensa-t-elle. Comme j'étais heureuse alors ! » Puis elle se souvint d'Ellen Sandor... Ellen Sandor qui elle aussi avait dû passer de longues heures sur ce siège, un bras tendrement posé sur les épaules de Mischa.

Sonia haussa les sourcils, pinça les lèvres.

« Je ne suis pas un jouet, se dit-elle. Je ne suis pas un petit flirt de vacances qu'on laisse tomber à la fin de l'été ! Je ne suis pas une balle de tennis qu'on attrape et qu'on renvoie comme bon vous semble. »

— Signorina ! appela à cet instant Bombani en ouvrant les bras. C'est le soir, et pourtant il ne fait pas nuit ! Dès que vous apparaissez, le soleil brille ! O cara mia...

— Vieux singe ! persifla Mischa. Baratineur ! Si tu crois qu'elle va tomber dans ton piège, tu te trompes. Pas Sonia ! Sonia n'est pas stupide...

Sonia se tourna vers la gauche et avança d'un pas décidé vers Ricardo Bombani. Mischa crut devenir fou. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas possible ! Elle veut monter dans la voiture de cet imbécile ? Elle se laisse bercer par cette voix, par ses phrases ridicules ?

Trois enjambées, et il s'interposa entre Sonia et Bombani.

— Sonia, dit-il d'une voix rauque. Sonia, je t'en prie. Laisse-moi l'expliquer... Me voir ici devrait tout de même t'ouvrir les yeux, te faire comprendre que... Sonia !

Une voix chaude et mielleuse l'interrompt.

— N'importunez pas la dame, Signore, dit Bombani sur un ton chantant. La dame est avec moi...

C'est alors que Mischa vit rouge.

CHAPITRE IV

Il y a des instants dans la vie où l'on fait instinctivement ce que l'on doit faire. Après coup, on ne sait plus pourquoi on a agi de la sorte, mais on est heureux de l'avoir fait.

C'est ainsi que le ton suffisant du beau Bombani déclencha la fureur de Mischa Heideck.

Il bondit, empoigna le play-boy stupéfait par le col de sa chemise et le plaqua contre la vitrine du magasin. Avant que Sonia ait pu dire un mot, Bombani était coincé dans l'encoignure de la porte de service.

— Tu vas te tenir tranquille, hein, mon coco ! intima Mischa sur un ton que l'émotion faisait trembler. Ne t'avise surtout pas de te défendre ! Et maintenant, écoute-moi bien : la dame, comme tu dis si galamment, n'est pas plus avec toi que ton ange gardien ! Quand je te laisserai filer, t'auras intérêt à te rappeler que les Italiens ont toujours été rapides comme l'éclair ! Tu vas ficher le camp, et au grand galop. Et si jamais je te vois encore une fois tourner autour de Sonia, tu pourras aller faire provision de compresses chez le pharmacien. T'en auras certainement besoin. Ai-je été assez clair ?

— Signore... osa bravement Bombani. — Même s'il était par nature plutôt enclin à s'éviter les complications autant que faire se pouvait (à quoi bon s'attirer des ennuis pour une femme quand des milliers d'autres ne demandaient qu'à vous tomber dans les bras ?) Bombani tenait tout de même à prouver qu'il avait une certaine fierté... — C'est à la dame de décider !

La « dame » venait justement de les rejoindre... et s'acharnait avec ses poings sur le dos de Mischa.

— T'es pas un peu fou ? chuchota-t-elle en ouvrant de grands yeux affolés.

— Si, je suis fou ! répondit Mischa le plus fort qu'il put.

— Lâche-le, lâche-le tout de suite !

— Il n'en est pas question ! Pas avant qu'il m'ait promis de ne plus t'embêter !

— Il ne m'embête pas ! Bien au contraire !

— Ce gigolo ? ! Ce séducteur professionnel ?

— Et alors ? Il n'y a pas de sots métiers.

— Sonia, je ne te reconnais plus, bégaya Mischa.

Il lâcha un peu prise, mais pas suffisamment pour que Bombani puisse lui échapper.

— Tu ne risques pas de me reconnaître, tu ne me connais pas ! Et tu

ne me connaîtras jamais ! – Ses yeux brillaient d'un éclat que Mischa ne leur avait jamais vu. – Occupe-toi donc de ta joueuse de tennis. Venez, monsieur Bombani, nous partons !

— Ton monsieur Bombani ne va plus tellement avoir envie de te roucouler des mots doux quand il aura trois dents en moins. Je vais lui faire avaler sa sérénade à ce m'as-tu-vu ! – Mischa empoigna de nouveau l'Italien et le secoua violemment. Bombani était trop terrorisé pour opposer la moindre résistance et il valdinguait d'avant en arrière comme une poupée de chiffon. – Je me moque éperdument des conséquences, j'irai même en prison avec plaisir s'il le faut, mais ce type ne partira pas avec toi !

— Si ! explosa Sonia.

— Non !

— C'est ce que nous allons voir !

— Et comment !

Mischa lâcha Bombani, se jeta sur Sonia et la traîna jusqu'à sa voiture. Il la poussa en avant pour la faire tomber sur le siège et claqua la portière, prit son élan, et d'un bond se retrouva assis derrière le volant. Il tourna la clé de contact. La voiture bondit en avant. Sonia fut projetée en arrière contre le dossier.

— T'es complètement fou ! hurla-t-elle en s'accrochant au siège.

— Je sais.

— Arrête-toi immédiatement !

— Sûrement pas !

— Arrête-toi ou je saute en marche !

— Je t'en prie, ne te retiens pas ! Nous roulons à cent vingt.

— Tu cherches le scandale ou quoi ?

— Oui.

Pendant ce temps-là, Ricardo Bombani remit soigneusement de l'ordre dans ses vêtements, redressa son nœud de cravate, releva une mèche qui lui tombait sur le front et regagna sa voiture de location. « Ces Allemands, pensa-t-il. Aucune tenue ! Heureusement que je ne suis pas Sicilien, sinon j'aurais maintenant le devoir de le tuer pour venger mon honneur. » Il poussa un soupir de soulagement. Il allait se dépêcher de rentrer à Cannes et... et rien du tout ! Pour un peu, il en aurait oublié sa mission. Il fallait encore qu'il récupère ce satané négatif ! Pas question de rentrer à Cannes les mains vides. Il connaissait M. Zéro, il ne le lui pardonnerait pas. Il s'installa au volant et s'apitoya sur son sort pendant dix bonnes minutes avant de mettre le moteur en marche.

Mischa Heideck avait traversé la ville le pied au plancher et longéait maintenant la rive droite de l'Elbe. Il freina en faisant hurler les pneus pour s'engager dans un petit chemin qui prenait sur la droite. Il s'enfonça lentement dans la forêt, laissant loin derrière lui les prairies

et les champs. Ils ne rencontrèrent pas âme qui vive et Sonia commença à se sentir légèrement mal à l'aise. « Je me battrais de toutes mes forces, je le grifferais, je lui donnerais des coups de pied, je lui cracherais à la figure si jamais il osait me toucher, se répétait-elle pour se donner du courage. Mais il ne va tout de même pas me... » Elle lança un regard en biais à Mischa. Ils roulaient depuis presque une demi-heure déjà et ils n'avaient toujours pas échangé une seule parole.

— Où allons-nous ? finit-elle par demander pour forcer Mischa à s'expliquer.

— Plus très loin.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Ils dépassèrent une clairière puis s'enfoncèrent à nouveau dans les bois. Mischa s'arrêta une centaine de mètres plus loin, coupa le moteur. Sonia serra son sac sur sa poitrine.

— Tu as peur, ricana Mischa.

— Non, réussit-elle à répondre d'une voix assurée. Pas du tout ! Si tu crois que tu me fais peur...

— Ce n'est d'ailleurs pas la peine d'avoir peur. Je t'ai emmenée ici parce que je veux que tu m'écoutes. Tu peux crier et hurler tout ce qui te passe par la tête, il n'y aura que les oiseaux pour t'entendre. Et tu ne te sauveras pas, parce que tu ne saurais pas où aller. Tu vas donc être obligée de m'écouter !

— Je ne veux pas t'écouter !

— Eh bien, essaye... – Mischa rit tristement – Sonia, pourquoi faut-il que ce soit aussi difficile ?

Sonia commença à chanter, fort, de plus en plus fort. À chanter n'importe quoi, à faire lalala... tralalala... lalala... tralala sur tous les tons. Elle se laissa glisser sur le siège et se plongea dans la contemplation du coucher de soleil à travers les branches en chantant de plus belle pour couvrir les paroles de Mischa.

Mischa parlait toujours. Et plus il parlait fort, plus Sonia chantait fort. Jusqu'à ce qu'il l'attrape par les épaules, la force à le regarder et lui hurle dans le visage :

— Bon Dieu ! Tu vas m'écouter ? Je t'aime, Sonia. Je t'aime !

— Et Ellen Sandor ?

Une fausse note involontaire avait brusquement interrompu le chant de Sonia.

— Je dois l'épouser.

— Ah, Ah !

— Mais je ne veux pas...

— Tralala... recommença à chanter Sonia.

Mischa posa la main sur sa bouche. Elle le mordit à pleines dents, sauvagement, mais les lalalas cessèrent et elle le fixa avec des yeux

élargis par l'angoisse.

— On ne me fera pas épouser une fille pour de sordides histoires d'argent. — Lentement Mischa laissa retomber sa main, prêt à la replaquer aussitôt sur la bouche de Sonia si elle recommençait à chanter. — J'épouserai la fille que j'aime, et c'est toi que j'aime !

— Ne te déclare pas trop vite, lança insolemment Sonia. Finalement, l'argent est plus important que l'amour ! Et Ellen Sandor est tout à fait le genre de fille qui va avec toi. Fièrre, prétentieuse, bête, élégante, nymphomane. Un petit baiser après la partie, un petit baiser avant la partie, partout et toujours des petits baisers...

— Je sais que tu nous as observés. C'est pour cela qu'il faut que je te parle, Sonia. — Mischa regarda ses mains avec un air embarrassé. — Je sais, je me suis conduit stupidement. Mais Ellen Sandor déduit de certains faits le droit de me...

— Assez ! — Sonia serra les poings. — Reconduis-moi à la maison, Mischa ! Tout de suite ! Je ne veux plus rien entendre !

— Mon Dieu, Sonia, mais qu'attends-tu de moi, au juste ? Tu voudrais que je me conduise encore comme un môme de dix ans ? Bien sûr que j'ai connu d'autres filles avant toi, bien connu même. Je suis comme tous les jeunes hommes de mon âge. Et maintenant, écoute-moi bien... — Il prit la tête de Sonia entre ses mains et tourna son visage vers lui. — De toutes les filles que j'ai connues jusqu'à aujourd'hui, aucune n'était comme toi. Il y en a même dont j'ai déjà oublié le nom. Aucune n'a réussi à me rendre sincèrement amoureux...

— Eh bien, bravo !

— Comment ça, bravo ? — Les lèvres de Sonia palpaient. — Je t'aime, dit-il doucement. Tu es la première et la seule que j'aime. Sonia, je voudrais vivre avec toi... toujours...

Puis il ferma les yeux et l'embrassa, longtemps, tendrement, et Sonia se laissa faire. Quand il desserra son étreinte, elle retomba sur le dossier, à bout de souffle.

— Tout cela est fort intéressant et très bien, haleta-t-elle, mais ce n'est pas la peine de m'étouffer pour autant...

Le trajet du retour fut plus gai. Mischa avait mis la radio, et ils chantaient tous les deux à tue-tête.

Cette nuit-là, l'honorable maison patricienne du 5 Am Petri-Fleet connut le premier cambriolage de son histoire. Le voleur s'était faufilé dans le jardin de derrière et avait enfoncé un soupirail de la cave, ce qui ne présentait guère de difficulté car aucune fenêtre, et encore moins les soupiraux, n'étaient protégés par des grilles. Qui aurait pensé aux voleurs ? Depuis près de deux cents ans que ces vieilles

maisons austères témoignaient de l'ancienne opulence des marchands de la Hanse, ce quartier était un des plus calmes de Hambourg. Aucun voleur ne s'y était encore risqué... jusqu'à cette nuit-là. Thomas Bruckmann fut la première victime.

La maisonnée dormait à poings fermés. Les chambres à coucher se trouvaient au premier étage et il aurait fallu avoir l'ouïe particulièrement fine pour percevoir le moindre bruit provenant du rez-de-chaussée. De plus, le cambrioleur était très adroit. Il opérait dans le plus grand silence, c'était un expert en la matière. Ricardo Bombani n'en était pas à son coup d'essai.

Il visitait les pièces une à une avec sa lampe de poche à la recherche de ce maudit négatif. Ce n'était pas une mince affaire : trouver un petit carré de celluloid dans une maison inconnue ! Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

Bombani procédait méthodiquement, du moins dans la mesure où cela lui était possible. Il fouilla tous les tiroirs, le bureau de Bruckmann, puis le secrétaire rococo d'Irène Bruckmann... et crut un instant qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Il venait de découvrir un petit classeur à négatifs dans un casier. Il les examina tous consciencieusement et remit le classeur à sa place... sans avoir trouvé celui qui l'intéressait. Il n'accorda même pas un regard au coffre-fort de Bruckmann dans la bibliothèque. – quelles raisons aurait eu Sonia à mettre ainsi son négatif en sûreté ? – et poursuivit ses investigations dans le salon Louis-XVI.

Rien. Rien qui ressemblât au négatif d'une photo représentant une petite crique, un yacht blanc et deux hommes sur une plage.

Bombani se glissa à l'étage supérieur. Il ouvrit silencieusement une première porte. C'était celle de la chambre des parents.

Thomas Bruckmann ronflait comme un bienheureux, accompagné par la respiration sifflante de sa femme Irène. Bombani jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce, ne découvrit aucun meuble susceptible de renfermer un négatif et referma doucement la porte. La chambre suivante était vide, la troisième également. Dans la quatrième, Sonia dormait paisiblement. Elle s'était découverte dans son sommeil. Ses cheveux blonds brillaient sur l'oreiller. Elle était belle.

Bombani s'arracha à sa contemplation et commença à fouiller la pièce sur la pointe des pieds. Il inspecta tous les tiroirs et tous les petits recoins dans lesquels une jeune fille peut ranger ses affaires ou enfouir ses secrets.

Pas de négatif.

Bombani s'assit sur une chaise et éteignit sa lampe de poche. Que faire ? Réveiller Sonia et la forcer à donner le négatif ? Mais si elle se mettait à hurler ? M. Zéro avait bien précisé : pas de violence ! Pas de scandale ! Personne ne devait jamais pouvoir supposer combien cette

photo était précieuse.

Bombani poussa un léger soupir, ralluma sa lampe de poche, dirigea le faisceau lumineux sur le visage de Sonia, poussa un second soupir, profond cette fois, et sortit.

Il avait encore la main sur la poignée de la porte quand le dé clic d'une lampe qu'on allume le fit sursauter. Le cœur battant, il attendit...

Des bruits de pas ! Quelqu'un venait !

Il fallait se cacher. Vite ! Bombani traversa le couloir, ouvrit une porte au hasard et la referma derrière lui. Il était temps. Irène Bruckmann sortait au même moment de sa chambre. Enveloppée dans une longue robe de chambre fleurie de grosses pivoines rouges et blanches, les yeux tout embués de sommeil, elle se dirigeait d'une démarche hésitante vers la salle de bains.

Bombani alluma sa lampe de poche...

Une pièce plus petite que les autres, un lit près de la fenêtre. Assise dans le lit, une jeune fille, paralysée de peur, la bouche à demi ouverte comme si elle allait crier d'une seconde à l'autre, les yeux rivés sur l'homme qui la dévisageait avec sa lampe de poche.

Bombani n'avait pas le choix. Il se lança dans un grand numéro de charme.

— O Madona... murmura-t-il. Enfin te voici !... Chut... ne dis rien... Il y a si longtemps que je te cherche. O ma douce petite fille... Je ne vivais plus quand je te voyais dans la rue... dans les magasins... Mon cœur t'appelait jour et nuit... et enfin te voici...

Il courut vers la tête du lit, s'agenouilla près de la jeune fille, maintenant paralysée, non plus de peur, mais de stupéfaction, la prit dans ses bras et commença à la couvrir de baisers.

De San Remo à Gênes, aucune femme ne résistait à Ricardo Bombani. Pourquoi en aurait-il été autrement avec Else, l'employée de maison des Bruckmann ?

Quatre baisers brûlants, et elle se laissa attendrir. Après le neuvième, elle se blottit contre sa poitrine, après le quatorzième, elle se croyait quelque part en Italie.

C'est ainsi que Bombani fut sauvé.

Le lendemain matin, longtemps après que la famille Bruckmann fut partie pour le magasin, le beau Ricardo se faufila hors de la maison. Else fit remplacer la vitre brisée du soupirail de la cave et personne ne sut jamais rien de cette visite nocturne peu ordinaire.

Il lui en coûta plus qu'on ne saurait dire, mais il ne pouvait s'y soustraire. Ricardo Bombani envoya donc un télégramme à Roger

Corbet :

« Oranges inabordables. Dois-je acheter pamplemousses ? Ricardo. »

Dans sa somptueuse villa blanche des environs de Cannes, Roger Corbet lut le télégramme en plissant les yeux. Son visage s'assombrit. Il savait ce qui allait maintenant se passer. M. Zéro attendait une réponse positive. Il ne connaissait pas de pardon. Il était inflexible, que ses ordres soient exécutables ou pas.

« Quand on veut, on peut ! répétait-il toujours. Rien n'est impossible, si ce n'est de devenir bicentenaire. Tout le reste est possible ! »

Roger Corbet attendit seize heures, heure à partir de laquelle il pouvait prendre contact avec M. Zéro et refit le même long numéro de téléphone mystérieux. M. Zéro décrocha aussitôt. Corbet l'informa du cours des oranges à Hambourg.

— C'est un idiot que vous avez envoyé là-bas, Roger !

— C'était mon meilleur homme, Boss.

— Le meilleur idiot, oui ! Je veux ce négatif ! Je ne tiens pas à perdre le marché asiatique. C'est une affaire qui va chercher dans les deux milliards de centimes, maintenant. Les prix montent ! Hier, j'ai passé une charmante soirée avec le commissaire Bouchard. Nous avons joué au bridge. Il m'a raconté que tous les services antidrogues d'Interpol étaient sur les sentiers de la guerre. Il m'a aussi parlé de la photo. J'ai mis le paquet. Je l'ai chaleureusement complimenté pour son zèle et sa perspicacité. Bref... vous m'avez compris : il me faut ce négatif ! Il ne se passera pas deux jours avant que Bouchard découvre l'adresse de cette fille. Il n'aura plus qu'à demander à la police allemande d'intervenir et nous nous retrouverons tous en cabane. Vous aussi, Corbet ! Si moi je réussis à filer en Afrique, vous, vous êtes bon pour la guillotine !

— Que devons-nous faire, Boss ? – L'angoisse lui serrait la gorge. – Il ne nous reste qu'une solution, et vous n'en voulez pas... Mais il faut mettre la gamine dans le coup, vous voyez ce que je veux dire !

— Je vois très bien. J'ai également l'impression que c'est maintenant le seul moyen de s'en tirer, Roger. Prenez toutes les dispositions nécessaires. Amenez-moi cette Sonia et sa précieuse photo. Fin.

— Compris, Boss.

Corbet raccrocha. Un marché de deux milliards. Deux milliards à la merci d'une malheureuse photo ! Deux milliards et dix pour cent pour lui... Vingt millions !

Roger Corbet se sentit tout ragaillardi. On l'aurait été à moins.

C'est ainsi que le soir même, Ricardo Bombani recevait un télégramme de Cannes :

« Achetez pamplemousses et occupez-vous expédition jusqu'au port.

Roger. »

Bombani s'assit sur son lit, le télégramme encore à la main, et fixa d'un œil vague le mur opposé. Il avait parfaitement compris ce que l'on attendait de lui, mais il ne savait pas encore s'il serait à la hauteur de la situation.

C'était la première fois qu'il avait ordre de kidnapper une jeune fille.

Il y a des gens qui peuvent mener une petite vie tranquille et sans histoires pendant des années pour assister un beau jour à la destruction de leur univers douillet sans qu'ils puissent intervenir de quelque manière que ce soit – en admettant qu'ils comprennent encore ce qui leur arrive. Le malheureux photographe Zambatti de Saint-Tropez appartenait à cette catégorie de malchanceux. Depuis le concours photographique – une idée personnelle dont il était très fier alors, mais qu'il maudissait maintenant chaque jour davantage –, il ne vivait plus.

Un midi, alors que les vacanciers avaient déserté les rues écrasées de soleil et que la chaleur avait fait fuir les clients, deux hommes en complet blanc pénétrèrent dans son magasin. M. Zambatti flaira aussitôt quelque chose de louche. Il se fit tout petit derrière son comptoir et attendit. Les deux hommes refermèrent la porte du magasin et lui décochèrent de concert deux magnifiques sourires qui ne réussirent qu'à le terroriser un peu plus.

— Écoute-moi bien, le rital, lança un des hommes sur un ton goguenard. Si quelqu'un te demande qui a fait la photo – tu vois de laquelle je veux parler – tu réponds que tu ne sais plus. Quant à l'adresse en Allemagne, tu n'en as pas la moindre idée. Et s'il te prend l'envie de répondre autre chose, tu pourras t'acheter un fauteuil roulant. Et ta boutique... Pfuit... en fumée... Compris ?

— Compris ! Vous avez été très explicite, Monsieur. – Le pauvre Zambatti tremblait des pieds à la tête. – Y a-t-il encore quelque chose que je puisse faire pour vous ?

— Oui. La police va venir t'interroger. T'as déjà eu des problèmes avec eux ?

— Non... enfin... oui, de temps en temps, des petits problèmes à cause de l'étiquetage et de l'éclairage du magasin la nuit...

Monsieur Zambatti était au bord des larmes.

— Nous payerons les amendes. La police te laissera tranquille. Mais n'oublie pas de te taire...

Cette petite visite prit tout son sens quand, une heure plus tard, le commissaire Bouchard poussa à son tour la porte du magasin de

Zambatti. Le photographe venait juste de boire la dernière goutte de la bouteille qu'il avait employée à noyer son chagrin. Les joues en feu, il se pencha par-dessus le comptoir pour examiner la carte que Bouchard lui collait sous le nez.

— Ah ! La police ! s'exclama Zambatti avec ravissement. Une photo, Commissaire ? Un portrait ? Ou bien une photo en pied, ou bien tout nu sur une peau d'ours ?

— Mais vous êtes complètement saoul ! s'irrita Bouchard. À cette heure de la journée !

— Je fête le septième anniversaire de mon veuvage, Commissaire, déclara solennellement Zambatti. Puis-je vous inviter à trinquer avec moi ? Mon Anna Maria Dora méritait bien que l'on se saoule pour elle ! Une femme diabolique, Commissaire ! J'ai là un petit rouge...

— La fille qui a obtenu un prix à votre concours-photo s'appelle bien Sonia Bruckmann, n'est-ce pas ? demanda Bouchard sans ambages.

Zambatti ricana stupidement.

— Quelle photo, Monsieur le Commissaire ?

— Celle de la crique avec le yacht.

— Ah, celle-là ! Je n'ai pas retenu son nom.

— Mais le journal le connaissait. D'où venait cette Sonia Bruckmann ?

— J'ai complètement oublié, Monsieur le Commissaire. Un petit coup de rouge... ?

Zambatti se leva. Il tanguait comme un navire en détresse. Bouchard fit prestement le tour du comptoir et le retint par la manche de sa chemise pour éviter qu'il ne chavire définitivement.

— Zambatti, vous connaissez cette adresse ! On peut aussi se débrouiller sans vous, vous savez. Nous n'avons qu'à enquêter dans tous les hôtels de la région et nous aurons son adresse. Mais avec vous, c'est plus simple et plus rapide ! Habitait-elle Saint-Tropez ou les environs ?

— Est-ce que je suis devin, Commissaire ? hoqueta Zambatti.

Ses jambes se dérobaient sous lui, mais son regard était étonnamment clair et vif.

— Bien ! J'ai là quelques procès verbaux. Il semblerait que vous preniez l'étiquetage de la marchandise exposée en vitrine un peu à la légère, Monsieur Zambatti, sans parler du reste...

— Envoyez-moi la note, je paierai. — Zambatti vacilla. Ils avaient donc raison, les deux beaux messieurs. Il aurait donné cher pour savoir ce que cette maudite photo avait d'aussi intéressant. — Et maintenant, il faut que je m'humidifie un peu la langue, Monsieur le Commissaire. Toute cette parlote me donne soif.

Sur ce, il tira une langue démesurée à Bouchard pour confirmer ses

dières. Le commissaire le lâcha et lui donna un coup d'épaule qui l'envoya dinguer contre le mur.

— Puisque c'est ainsi, nous nous y prendrons autrement ! lança-t-il en se dirigeant à grandes enjambées vers la porte. Mais vous, Zambatti, vous allez encore en baver, vous pouvez me faire confiance.

Zambatti n'en doutait pas une seconde. Il s'accroupit en se laissant glisser contre le mur et pleura. Il avait peur.

C'est alors qu'il décida d'émigrer, de vendre son magasin tropézien et d'ouvrir boutique à Alassio où la plage était belle et les touristes fortunés. S'il offrait un pourcentage aux plagistes, il pourrait rapidement remonter la pente... Et puis Alassio, c'était l'Italie, la mère patrie. O Mama mia...

Zambatti pleura ainsi toutes les larmes de son corps et cela lui fit du bien.

Le carillon florentin tinta mélodieusement de toutes ses clochettes dorées. Sonia, qui tapait des factures dans le bureau de son père, passa la tête dans l'encadrement de la porte et jeta un œil dans le magasin. Quand elle vit les lourdes boucles noir corbeau qui tombaient gracieusement sur les épaules de la jeune beauté qui venait d'entrer, elle comprit qu'elle allait avoir besoin de toutes ses forces pour affronter la demi-heure qui allait suivre. Elle resta dans le bureau aussi longtemps qu'elle put. Son père servait un couple qui s'intéressait à un lit Renaissance, les deux autres vendeurs étaient également occupés, force lui fut donc de sortir de sa cachette et d'aller s'enquérir des désirs de cette jeune cliente.

Ellen Sandor portait un pantalon en fine toile rose pâle qui la moulait à la limite de l'indécence et un chemisier blanc légèrement transparent. Elle examinait un vase chinois de la II^e dynastie Ming en haussant des sourcils hautains quand Sonia apparut de derrière une étagère. Les deux jeunes filles n'avaient jamais fait officiellement connaissance, mais Ellen Sandor comprit aussitôt qui était la jolie petite blonde qui plongeait ses grands yeux bleus droit dans les siens.

— Authentique ? demanda Ellen avec un petit sourire malicieux.

Elle montrait du doigt le vase chinois qui valait plus de dix mille francs.

— Vous parlez sans doute de la couleur de vos cheveux ? Je ne sais pas... Un noir aussi profond ne saurait être naturel.

Sonia aspire une longue goulée d'air. Un point pour moi ! Elle plissa les yeux. Je n'ai pas manqué mon coup ; pas vrai, ma petite minette ? Ça fait mal, hein ? C'était bien mon intention ! Ce que tu as à me dire doit aussi me faire mal, alors comme ça, on sera quitte !

Plus sûre d'elle que jamais, la tête haute, Ellen Sandor reprit sa visite du magasin d'antiquités en balançant des hanches. Comment l'humilier ? se demandait-elle en feignant d'admirer les merveilles qui l'entouraient. Dois-je la faire grimper à une échelle pour qu'elle me déballe toutes les vieilles horreurs de la maison ? Dois-je marchander un vase chinois ? Non, tout ça est trop facile. Il faut s'y prendre autrement. Viser directement là où ça fera le plus mal.

— Où est Mischa ? demanda-t-elle soudain.

Sonia tressaillit, jeta instinctivement un coup d'œil aux horloges anciennes : seize heures. Mischa devait venir la chercher à dix-neuf heures. Encore trois heures. Il pouvait se passer tellement de choses en trois heures !

— Non ! répondit-elle sèchement. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi vous me posez cette question. Si vous le cherchez... vous devriez savoir mieux que moi où il est susceptible de se trouver.

— Effectivement.

— En tout cas, il n'est pas ici ! Il n'est pas plus dans cette jarre de terre cuite que dans cette armoire bavaroise. Mais si vous tenez à vous en assurer par vous-même... – Elle ouvrit une vieille armoire décorée de peintures naïves multicolores. – Je vous en prie...

— Ne soyez pas impertinente, Mademoiselle ! – Les joues d'Ellen Sandor s'enflammèrent, ses narines palpaient. – Je sais que vous attendez Mischa.

— Vous en savez des choses ! commenta sarcastiquement Sonia.

— Et encore, je ne vous ai pas tout dit !

— Puis-je vous vendre un objet quelconque ? – Les yeux d'Ellen Sandor la transperçaient comme deux flèches acérées. Sonia releva les épaules dans un geste de défense. – Vous intéresseriez-vous à l'art phénicien ? J'ai là une série de pots à onguent de toute beauté.

— Je sais que Mischa ne viendra pas ce soir.

— Ah ! – Sonia sentit son cœur se glacer. – Ne prenez pas vos désirs pour des réalités, Mademoiselle Sandor.

— Mischa *ne peut pas* venir. Il a pris ce matin l'avion pour Düsseldorf. Il est allé voir mon père. – Ellen Sandor s'approcha d'une statue de marbre et caressa distraitement le ventre dénudé de la jeune fille qui représentait si gracieusement le printemps. Puis elle regarda ostensiblement sa montre et hocha la tête. – À l'heure qu'il est, il est assis en face de lui et lui demande ma main...

C'était un coup auquel Sonia ne s'attendait pas. Elle avait pensé à tout quand Ellen Sandor était entrée dans le magasin, à toutes les monstruosité que l'on se jette à la tête quand on s'arrache un homme. Elle s'était faite à cette idée, elle voulait se battre et gagner. Oui, elle s'attendait à tout, elle s'attendait au pire – du moins le croyait-elle. Pourtant, ces quelques mots avaient été prononcés si simplement, si

brutalement, cette déchirure dans son cœur était si douloureuse qu'elle tituba et se heurta à une étagère.

La petite flamme qui brillait dans ses yeux s'éteignit.

— Ce n'est pas vrai, réussit-elle à bégayer. Ce n'est... pas vrai.

CHAPITRE V

Ellen Sandor savourait son triomphe. Elle s'arrêta devant une petite pagode birmane en argent et s'amusa à en faire tinter les clochettes ciselées en faisant tourner le toit.

— Vous mentez ! dit Sonia d'une voix enrouée. – Elle avait l'impression que quelqu'un lui serrait la gorge. – Vous mentez !

— Appelez Mischa si vous ne me croyez pas. Vous devez connaître son numéro de téléphone par cœur. Non ? Comme c'est curieux ! 3 67 89... –Ellen Sandor jubilait. – Une jeune fille amoureuse qui n'a même pas en tête le numéro de téléphone de son bien-aimé ?... Quel drôle d'amour !...

Sonia était mortifiée. Elle s'appliqua à respirer lentement, profondément, jusqu'à ce qu'elle se ressaisisse. Deux étoiles s'allumèrent dans ses yeux, mais son cœur lui faisait toujours aussi mal, une douleur lancinante que rien ne semblait jamais pouvoir adoucir.

— Vous n'avez donc pas l'intention d'acheter quelque chose ? demanda-t-elle sur un ton glacial.

— Non. Je suis allergique aux antiquités. La poussière me rend malade. Je suis une personne moderne, moi.

— Dans ce cas, je vous prierai de bien vouloir m'excuser, j'ai d'autres clients à servir.

Sonia planta Ellen Sandor au milieu du magasin et s'approcha d'une jeune femme qui était tombée en admiration devant une paire d'amphores romaines.

Ellen Sandor rejeta la tête en arrière en faisant danser ses boucles brunes et quitta le magasin. Un sourire triomphant flottait sur ses lèvres. Elle avait accompli la mission qu'elle s'était assignée, et si Sonia avait encore un brin de fierté, elle refuserait de revoir Mischa. Elle avait gagné et la victoire avait été facile. Ellen Sandor n'avait encore jamais eu à affronter de rivale digne de ce nom. Elle réussissait toujours à imposer sa volonté. Qui aurait pu lui résister ? Les millions paternels étaient très puissants. Qui n'accédait pas à ses désirs l'apprenait tôt ou tard à ses dépens.

Sonia attendit qu'Ellen Sandor ait disparu dans son coupé sport rouge vif, puis elle s'excusa auprès de sa cliente et courut dans le bureau. Elle claqua la porte derrière elle et décrocha le téléphone.

Une sonnerie grêle retentit dans le lointain. Une fois, deux fois... trois fois... quatre fois... Sonia laissa sonner huit fois avant de reposer

lentement le combiné. Mischa n'était pas chez lui. Elle ne douta pas une seconde de la véracité des déclarations d'Ellen Sandor. Un premier sentiment de peur lui serra la gorge, puis cette peur se transforma peu à peu en une infinie tristesse, puis en déception et, finalement, elle explosa de rage.

— Qu'il l'épouse ! Mais qu'il l'épouse donc sa mijaurée... si elle lui plaît tant que ça ! s'exclama-t-elle à voix basse.

Le soir venu, elle en était toujours à chercher un exutoire à sa colère.

Elle se réfugia dans la salle de bains et s'installa devant le miroir. Elle s'examina sans indulgence, se comparant aussi sincèrement qu'elle le put avec Ellen Sandor, et elle désespéra de jamais comprendre ce que Mischa trouvait de si intéressant en Ellen. Sonia ne se découvrait décidément rien à lui envier. Et pourtant, il manquait quelque chose, ce petit quelque chose qui change tout, le pep, le rayonnement.

Sonia releva ses longs cheveux et les tordit en un chignon qu'elle fixa sur le haut de son crâne. Elle fouilla ensuite dans la trousse à maquillage de sa mère et dénicha un tube de rouge à lèvres dont elle usa abondamment. Elle se barbouilla les yeux de noir et étala un nuage d'ombre bleu argenté sur ses paupières. Elle était si absorbée dans sa tâche qu'elle ne remarqua la présence de son père que lorsqu'il fut derrière elle et que leurs regards se rencontrèrent dans le miroir.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Bruckmann en ouvrant des yeux ronds comme des billes de loto. Je ne savais pas que c'était Carnaval aujourd'hui !

Sonia laissa retomber le tube de blush qu'elle s'apprêtait à appliquer sur ses pommettes. Elle grimaça un sourire à son père pour ne pas fondre en larmes.

— Ça te plaît ? demanda-t-elle d'une petite voix tremblante.

— C'est affreux !

— C'est bien mon avis !

Elle ouvrit le robinet du lavabo, attrapa un gant de toilette, frotta énergiquement ses yeux et ses lèvres... et se métamorphosa en clown. Bruckmann éclata de rire et quitta la salle de bains en hochant la tête.

Il ne se doutait pas que tout ceci était sérieux, que Sonia venait de toucher le fond du désespoir, que son cœur était brisé.

— Je ne suis pas une petite minette peinturlurée, moi ! lança-t-elle méchamment à son reflet barbouillé de rouge et de noir. Si c'est ça que tu aimes, Mischa... eh bien, adieu. Autant nous oublier tout de suite.

Sonia monta dans sa chambre aussitôt après le dîner, se coucha sans prendre son bain quotidien et éteignit la lumière. La pièce fut plongée dans l'obscurité. Sonia se retrouva seule avec elle-même et eut enfin

tout loisir de penser à son Mischa. À Mischa qui était en ce moment en train de trinquer avec son futur beau-père. Du moins le croyait-elle...

C'est alors que les premières larmes jaillirent de ses yeux.

Dans le salon, en bas, Thomas Bruckmann buvait son verre de vin quotidien. Irène Bruckmann feuilletait un magazine féminin. Elle cherchait des idées pour sa garde-robe d'automne.

— Sonia m'inquiète, déclara soudainement Bruckmann. Elle n'est plus la même depuis les vacances, tu ne trouves pas ? Tu crois qu'elle pense encore à ce Mischa Heideck ? Il n'y a que des jeunes filles malheureuses en amour pour se conduire ainsi.

— Veux-tu que je lui en parle ? proposa Irène en abandonnant son journal. Peut-être m'en dira-t-elle plus à moi, sa mère, qu'à toi. Pourtant nous avons tout fait pour qu'elle comprenne que ce Heideck n'était pas un garçon pour elle. La différence est vraiment trop grande...

— N'exagérons rien ! – Bruckmann tira une longue bouffée de son cigare et rejeta la fumée vers le plafond en faisant des ronds. – Nous ne sommes pas sur la paille, Irène, nous nous sommes très bien débrouillés, tu sais.

— C'est possible, mais tu n'es pas milliardaire.

— Crois-tu vraiment que l'argent fasse le bonheur ?

— Tu sais bien ce que je veux dire... Le miracle économique a recréé des classes sociales, poursuivit-elle après un silence rêveur. C'est incompréhensible, mais c'est la vérité. Beaucoup ont oublié qu'il n'y a pas si longtemps, ils faisaient encore la queue pendant des heures pour deux cents grammes de pain, qu'ils vivaient alors dans des caves ravagées par les bombes. Aujourd'hui, ils ont des millions et se prennent pour le nombril du monde.

— Tu es une adorable suffragette, ironisa gentiment Bruckmann.

— Il s'agit du bonheur de ma fille ! Ce Mischa Heideck doit disparaître de la vie de Sonia.

— Je vais lui parler demain. – Bruckmann sirota pensivement son vin. – Une fille raconte tout à son père !

Bruckmann semblait très sûr de lui. Sûr de lui et content tout à la fois. Cette naïve fierté paternelle attendrissait Irène Bruckmann mais lui faisait un peu pitié. Elle ne répondit pas, se gardant bien de dissiper ses illusions.

Depuis que toute la ville savait qu'il avait employé ses vacances à dévaliser un château des environs de Saint-Tropez, Thomas Bruckmann n'avait plus une minute à lui. Son magasin ne désemplissait pas et la journée s'écoula sans qu'il puisse « confesser »

sa fille.

Mille fois il dut présenter les photos de ses nouvelles acquisitions et mille fois il dut expliquer que la marchandise devait encore être dédouanée et qu'il ne recevrait rien avant deux bonnes semaines.

Thomas Bruckmann, sans rien avoir en magasin, vendit ainsi en trois jours près de la moitié de ce qu'il venait d'acheter.

Vers huit heures du soir Sonia partit au cinéma sur un coup de tête. Thomas Bruckmann qui croyait réellement qu'il allait enfin pouvoir la prendre entre quat'z'yeux en fut pour ses frais. Il se laissa tomber dans un fauteuil, alluma un cigare et déplia son journal en soupirant.

Quelqu'un sonna.

Elle annonça le visiteur en ricanant sottement. Irène Bruckmann arbora aussitôt une expression aigre-douce que Thomas se plaisait à appeler : « Sa tête des sept bouches de cornichons. »

Mischa Heideck entra, une énorme gerbe de roses baccarat dans les bras. Elles avaient dû coûter une fortune.

— Quelle charmante visite ! lança Bruckmann en guise de préambule. — Il se leva et serra chaleureusement la main de Mischa. — Vous avez une mine superbe ! Est-ce encore le bronzage tropézien ou bien êtes-vous reparti en vacances ?

— Tu parles, il doit avoir une lampe à bronzer, marmonna discrètement Irène entre ses dents.

Son cœur de mère se révoltait. Elle n'adressa pas la parole au jeune homme, mais son regard en disait long sur les sentiments qu'elle lui portait.

Mischa Heideck se tourna vers elle et lui tendit son bouquet de roses en s'inclinant poliment.

— Excusez-moi de vous déranger à une heure aussi indue. J'ai passé la journée à Düsseldorf, expliqua-t-il gentiment ; puis il demanda où était Sonia.

— Au cinéma ! répondit Bruckmann.

— Ah ! bon. Tant mieux, dit simplement Mischa en s'asseyant.

Irène Bruckmann posa les roses à côté d'elle, sur une table basse et les oublia délibérément. Il eût été si simple de sonner la bonne et de lui demander de les mettre dans un vase. Irène ne le fit pas en signe de protestation.

— Comment ça : « tant mieux » ? demanda-t-elle sur un ton acide.

— J'ai à vous parler... J'aimerais que vous m'écoutiez. — Il se tourna vers Bruckmann, espérant qu'il lui viendrait en aide, mais Thomas Bruckmann était fort occupé à servir un second verre de vin. — Vous me connaissez de Saint-Tropez, et je suis très heureux que vous m'ayez permis de vous enlever Sonia de temps à autre. Je crois m'être toujours conduit correctement à son égard.

— Hum, hum, grogna le vieux Bruckmann.

C'était le plus curieux discours qu'il ait jamais entendu de la bouche d'un jeune homme.

Irène Bruckmann se raidit. Elle se tenait sur son fauteuil comme la reine Elizabeth sur son trône après la condamnation à mort de Marie Stuart.

— Je veux le croire, fit-elle sur un ton distant.

— Mais je crois qu'un grave malentendu nous sépare, Sonia et moi.

— Dans ce cas, c'est avec elle qu'il faut mettre les choses au point, suggéra Bruckmann.

Irène força son mari au silence d'un geste impatient. « Eh bien, si c'est ça la diplomatie pour lui !!! Juste au moment où l'on commence à comprendre... », pensa-t-elle.

— C'est une bonne chose que vous soyez venu, Monsieur Heideck, dit-elle sur un ton un peu plus amène. Que pouvons-nous faire ?

— J'aimerais vous avoir pour alliés.

— Ah ?

— Oui. Je... J'aime beaucoup Sonia... Ma présence ici le prouve...

— Assurément, approuva Bruckmann.

Irène le fusilla du regard. Piqué au vif, il baissa la tête et se tut. « Mon Dieu, pensa-t-il, la voilà qui joue les mères offensées, maintenant. Elle va le terroriser, ce pauvre garçon ! »

— Sonia s'imagine que je suis très lié avec Ellen Sandor, la fille d'un industriel. Pourtant, ce n'est qu'une simple amitié. J'ai tout fait pour l'en convaincre, mais j'ai bien l'impression de ne pas avoir réussi.

— Ce n'est pas une impression. Sonia n'a pas confiance en vous.

Bruckmann sursauta. « Comment Irène peut-elle affirmer une chose pareille ? pensa-t-il. Sonia ne lui a encore rien raconté, que je sache. » Mischa lui faisait pitié. En son for intérieur, il s'était déjà rangé de son côté. Par solidarité masculine ? Pour contrebalancer la hargne de sa femme ? Il ne savait au juste. Toujours est-il que c'est en vain qu'il essaya de lui manifester son soutien à grand renfort de sourires et de clins d'œil encourageants. Mischa ne voyait rien. Mischa était malheureux. La dernière pique d'Irène avait porté ses fruits.

— Mais pourquoi ?... Mais pourquoi ? Elle n'a aucune raison de ne pas me...

Une porte claqua violemment... des pas précipités et... Sonia était déjà dans le salon. Les yeux étincelants, les joues en feu, les cheveux ruisselants sur son visage, elle s'accorda trois secondes pour reprendre son souffle.

— Alors c'est vrai ! s'exclama-t-elle. Elle ne m'a pas menti ! Il est bien là !

— Sonia ! – Irène Bruckmann bondit sur ses pieds. – Je te croyais au cinéma ?

— Oui, j'étais au cinéma ! Je venais juste d'acheter mon billet

quand Louise est arrivée. Elle m'a dit qu'elle l'avait vu passer en direction de Petri-Fleet. Alors je suis revenue. Et sa voiture était bien garée devant notre porte ! – Elle se tourna vers Mischa, qui lui aussi s'était levé d'un bond. – Qu'est-ce que tu viens chercher ici ?

— Sonia, il a apporté de très belles roses à maman... s'interposa timidement Bruckmann.

Mais un raz de marée n'était rien comparé à la colère déferlante d'une jeune fille de la trempe de Sonia.

— Ce sont les restes de Düsseldorf ? cria-t-elle d'une voix suraiguë. Alors, c'est pour quand le mariage ? Vous voulez peut-être que je sois votre demoiselle d'honneur ? – Elle se cacha le visage dans ses mains. – Va-t'en ! Va-t'en immédiatement ! Je ne veux plus jamais te revoir...

— Sonia... bégaya Mischa. Sonia, écoute-moi...

— Va-t'en ! – Sa voix se brisa. – Papa, mets-le à la porte. Mets-le à la porte, je t'en supplie...

Puis elle tournoya sur ses talons et courut se réfugier dans sa chambre, sans attendre de voir si son père mettait effectivement Mischa à la porte. Ils entendirent la clé tourner dans la serrure.

Un silence pesant s'abattit sur la maison.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ? déclara finalement Irène, une pointe de triomphe dans la voix. Qu'ajouter à cela ?

— Mais... ce doit être une erreur... – Mischa refaisait lentement surface. – Je ne comprends pas... Pourquoi parlait-elle de Düsseldorf en ces termes ? J'étais effectivement à Düsseldorf, c'est vrai... mais seulement pour acheter de l'acier au comptoir de la métallurgie.

— Vos transactions commerciales ne nous intéressent pas, Monsieur Heideck. Je vous serais reconnaissante de nous les épargner. Vous avez pu le constater, ma fille elle-même renonce aux explications. Votre visite n'a donc plus sa raison d'être. Vous l'avez compris, je suppose.

— Oui, bien sûr... c'est vrai.

Mischa salua Irène et quitta la pièce. Bruckmann l'accompagna jusqu'à l'entrée.

— Vous y comprenez quelque chose ? demanda Mischa.

— Non !

Bruckmann était réellement sincère.

— Mais votre femme, elle, a l'air de comprendre.

— Pensez-vous ! Elle fait semblant. Les mères veulent toujours tout comprendre.

— Il doit y avoir un rapport quelconque avec Ellen Sandor.

— Ça m'en a tout l'air, jeune homme... – Bruckmann s'efforçait de parler sur un ton enjoué. – Jeune homme, reprit-il, quelle que soit la raison de votre brouille avec Sonia... réfléchissez bien avant d'agir.

Comment espérez-vous terminer cette histoire ?

— Je ne voudrais pas anticiper, mais j'aime Sonia et j'avais l'intention de venir sous peu vous demander sa main.

— Ma fille n'a que dix-sept ans.

— Je sais. Nous aurions attendu... Je tenais simplement à ce que les choses soient claires.

— Sonia vient d'un milieu aisé, pourtant nous sommes loin d'être riches.

— Est-ce vraiment nécessaire d'en parler ?

— Vous vivez dans un autre monde, Mischa.

— Il est pourri et mortellement ennuyeux, ce monde ! Est-ce ce que vous vouliez dire ?

— Vous me plaisez. – Bruckmann tapota paternellement l'épaule de Mischa. – Je vais essayer d'arranger ça avec Sonia. Si je lui en parle en ami, peut-être m'écouterait-elle...

— Et moi, quand pourrai-je lui parler ?

— Alors là, je ne peux plus vous aider, Mischa. C'est avec elle qu'il faut voir cela. Mais je vous fais confiance, vous trouverez bien le moyen de vous faire entendre.

— Ce ne sera pas facile. – Mischa pensait à la scène de la forêt. Il ne réussirait pas une seconde fois, il le savait. – Eh bien..., bonsoir, Monsieur. Et... encore une chose : quoi que puisse raconter Sonia, tout ceci est un malentendu. Je l'aime... vous, au moins, croyez-moi.

— Bien, Mischa, je vous crois. – Il ouvrit la porte en soupirant. – Mon Dieu, que n'attend-on pas d'un père !

Il y avait fête, ce soir-là, dans la grande villa blanche perchée sur son rocher. Du moins le propriétaire des lieux essayait-il de le faire croire... Les premiers invités arrivèrent, les hommes en smoking blanc, les femmes en robe du soir. En bas, sur le parking, les chauffeurs en livrée jouaient aux cartes pour passer le temps. Le fin de la Jet Society avait déserté les plus somptueuses propriétés des environs pour se rendre à l'invitation de M. Roger Corbet. Trois yachts ondulaient au gré des vagues dans son port privé. Ses amis d'Afrique du Nord étaient venus par la mer...

Le commissaire Bouchard fut aussitôt alerté par téléphone.

— Toute la crème de la pègre, de Gênes à Bordeaux, est chez Corbet, Commissaire, annonça l'agent de service. Et ce n'est pas tout : le préfet de police, le maire, deux ministres italiens et le président de la Banque du Midi font également partie des invités. Qu'est-ce que je fais ?

— Vous faites comme si vous n'aviez rien vu ! répondit Bouchard. –

Puis il raccrocha. – Toujours la même chose, soupira-t-il. Les gangsters de grande envergure ont leurs entrées dans la haute société. Qu'est-ce que je peux faire maintenant, avec dans les pattes un préfet de police qui ne se doute de rien ? De toute façon, je n'ai pas de preuves, alors ce n'est pas la peine de s'énerver inutilement. Corbet ne se promène sûrement pas avec de l'héroïne plein les poches ! Ce serait trop beau...

Pourtant il ne pouvait chasser cette « soirée mondaine » de son esprit. Il troqua son complet de toile beige contre un smoking blanc, sauta dans sa voiture et quitta le centre ville en trombe. Il gara sa discrète Peugeot entre deux grosses limousines noires et appela l'ascenseur qui montait le long des rochers jusqu'à la villa.

L'ascenseur arriva. La porte glissa silencieusement. Haroun, le serviteur algérien de Corbet, resta bouche bée en découvrant le commissaire.

— T'en reviens pas, hein ? dit Bouchard en pénétrant dans la cabine sans y avoir été invité. Alors ? Ils représentent combien d'années de détention à eux tous là-haut ?

— Monsieur...

Le teint coloré d'Haroun avait viré au gris. Des taches plus sombres marbraient ses tempes et son front.

— Êtes-vous invité ?

— Mais bien sûr !

— Votre carte, s'il vous plaît ?

— La voici. – Bouchard présenta à Haroun sa carte professionnelle. – Cela suffit-il ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Mais moi, je sais ! Allez, Haroun, en avant pour le paradis ! Je me suis laissé dire que le vin de Corbet était excellent.

Là-haut, dans la grande villa, quelques messieurs s'étaient retirés dans l'aile gauche. L'assistance était nombreuse, les invités pris dans le tourbillon des salutations et des présentations si bien que leur absence passait inaperçue. Ces beaux messieurs s'étaient réunis dans un salon rouge et fumaient en attendant quelque chose. Ils étaient tendus. Roger Corbet lançait de temps à autre un coup d'œil nerveux au haut-parleur encastré dans le plafond.

Le haut-parleur grésilla.

Dans un même mouvement, toutes les têtes se levèrent.

— Tout le monde est là ? demanda une voix dans le haut-parleur.

M. Zéro.

Roger Corbet acquiesça.

— Oui, Chef. Ils sont tous là. Nos amis d'Afrique du Nord également.

— Je sais, j'ai vu leurs bateaux. Une grossière erreur. La police va pouvoir les photographier sous toutes les coutures. Nous en

reparlerons plus tard. Qu'annonce Hambourg ?

— Rien, Chef.

— S'il ne se manifeste pas d'ici trois jours, vous liquidez Bombani.

Un frisson d'effroi parcourut l'assemblée.

— Entendu Chef, répondit Corbet d'une voix blanche.

— Un cargo va arriver de Hong Kong. Il mouillera à environ quatre-vingt-dix kilomètres au sud de Majorque. Il transporte des balles de soie brute. Nos capsules sont enfouies au milieu des balles. La section III prend cent kilos.

— Compris, Chef, répondit un Nord-Africain.

— La section I prend deux cents kilos.

— Compris, Chef.

— La section V prend cent cinquante kilos. La route de Londres est-elle dégagée ?

— Oui, Chef.

— La section VII reçoit quelque chose de particulièrement précieux. Cent kilos de morphine base ! Que font nos contacts italiens ?

— Ils attendent, Chef. Mais ils deviennent de plus en plus exigeants. En outre, ils vont être obligés de changer de quartier général. Le chef de la police de Villanuova a été muté.

— Et le nouveau ?

— Incorruptible, Chef.

— Sa famille ?

— Une femme et deux enfants.

— Faites faire une petite promenade à l'un des enfants. Ça le convaincra. — La voix de M. Zéro était dure, impitoyable. — Nous mettrons cela au point plus tard, section VIII. Le 25, un bateau va mouiller au large de Rhodes. Il faudra effectuer un transfert de chargement. Sections I et IX ?

— Présent, Chef ! lancèrent à l'unisson deux hommes distingués.

À cet instant le téléphone sonna. Corbet décrocha, écouta, puis raccrocha presque aussitôt. De la sueur perla sur son front.

— Que se passe-t-il ? interrogea la voix de M. Zéro.

— Bouchard vient d'arriver. En smoking blanc...

Un silence, puis la voix de M. Zéro annonça avec une pointe d'ironie :

— Restons-en là pour le moment. Je vais me consacrer à notre invité impromptu. Ce sera certainement très intéressant. Roger vous fera signe quand la conférence pourra reprendre...

Un déclic dans le haut-parleur. M. Zéro n'était plus là.

Le commissaire Bouchard quitta la villa blanche de Roger Corbet

vers minuit. Il avait rencontré quelques amis personnels, discuté avec des célébrités de la Côte d'Azur, des artistes, des politiciens, des milliardaires et des industriels. Il savait pertinemment qu'il était vain d'essayer de découvrir lequel de ces illustres personnages était son oiseau rare, mais il était néanmoins persuadé qu'il se trouvait bien parmi eux.

Roger Corbet raccompagna Bouchard jusqu'à l'ascenseur.

— Alors, Monsieur le Commissaire, content de votre soirée ? demanda Corbet sur un ton franchement moqueur.

Bouchard acquiesça, tout sourire.

— Enchanté, Corbet. Votre vin est exquis ! Il me donne envie de venir plus souvent.

— Mais je vous en prie, Commissaire. Ce sera un plaisir que de vous revoir.

Corbet suivit pensivement l'ascenseur des yeux.

Tous autant qu'ils étaient, ils avaient jusqu'alors commis l'erreur de prendre le commissaire Bouchard pour un petit fonctionnaire débonnaire. Mais les choses tournaient de telle façon, qu'aujourd'hui, c'est de deux personnes que Corbet avait peur : M. Zéro et le commissaire Bouchard.

Avant de rentrer chez lui, le commissaire Bouchard passa au commissariat de police et appela le bureau central de Marseille.

— J'aurais besoin d'un mandat de perquisition pour le yacht *Africa II* d'un certain M. Roger Corbet... Oui, je sais, bien sûr que mon préfet pourrait m'en délivrer un, mais il est en train de faire la bombe... Non, je ne suis pas saoul. Pas du tout. Il s'agit d'une affaire de drogue, mon vieux, c'est pas de la rigolade. Réveillez votre directeur et envoyez-moi le mandat par télex. J'attends...

Bouchard attendit toute la nuit. C'est seulement vers cinq heures du matin que le crépitement du télex le tira de sa somnolence.

Trop tard.

Quand Bouchard arriva au port, l'*Africa II* avait mis les voiles.

Vingt minutes plus tard, une vedette de la gendarmerie nationale quittait Cannes et filait vers le large dans le soleil levant. Le commissaire Bouchard, debout à côté du capitaine, fouillait l'horizon avec une longue-vue.

— Ça se présente mal, grogna-t-il. Corbet a le vent en poupe. Reste à savoir où il va... Je me demande bien ce qu'il nous prépare comme surprise...

Sa curiosité fut satisfaite. Et la surprise... fort désagréable.

Dans la villa de l'industriel Heideck, au bord de l'Elbe, là-bas, loin

du centre-ville et du bruit, là où les maisons et leurs grands parcs ressemblent plus à des châteaux qu'à des villas, une scène violente opposait Mischa à son père. À l'encontre de toute tradition qui veut que, dans ce milieu-là, même un différend se règle dans le calme, Mischa exprimait sa désapprobation sans aucune retenue. Il hurlait.

— Non ! Non, non et non, il n'en est pas question ! Je refuse.

Le très digne Heideck père, un vieux monsieur aux cheveux blancs qui devait sa taille élancée à l'heure d'équitation quotidienne qu'il pratiquait chaque matin avant le petit déjeuner, considérait son fils avec l'indulgence que l'on a pour un jeune chiot turbulent.

— Je ne vois pas pourquoi tu t'énerves ainsi, dit-il doucement. Ellen Sandor est une jeune fille ravissante et très gentille.

— Permets-moi d'en décider moi-même, papa !

Mischa était pourpre de colère. Il revenait du tennis. C'est au club qu'il avait appris la nouvelle. Ellen avait fait courir le bruit de leurs fiançailles imminentes, et les congratulations pleuvaient de toutes parts. Comme il n'arrivait pas à joindre Ellen, Mischa rentra chez lui sur les chapeaux de roues. Et quand il relata à son père le dernier tour qu'Ellen venait de lui jouer, le vieux Heideck se borna à un hochement de tête. Mischa était abasourdi.

— C'est exact, Mischa, expliqua-t-il alors. J'ai mis moi-même cela au point avec M. Sandor. Je pensais que vous étiez d'accord depuis longtemps.

— Je ne sais pas ce qui se trame ici, explosa Mischa, et je ne veux pas le savoir, mais une chose est sûre : je n'épouserai pas Ellen Sandor ! Jamais ! Tu m'entends : jamais ! C'est Sonia Bruckmann qui sera ma femme.

— Ce nom me dit quelque chose..., commenta le vieux Heideck en plissant le front.

Son regard balaya les épaisses pelouses de gazon anglais qui ondulaient en pente douce jusqu'à l'Elbe. Quatre péniches noires remontaient paresseusement le fleuve.

— Combien de millions reçoit-elle en dot ?

— Aucun ! Ce n'est pas un compte en banque que j'épouse !

— Ellen est fille unique. Elle est la seule héritière de son père. La fortune des Sandor se chiffre en milliards.

— Et alors ? Elle peut avoir tous les milliards et tous les diamants de la terre. Elle ne m'intéresse pas. C'est la fille que j'aime que j'épouserai !

— L'amour vient tout seul, Mischa.

Le vieux Heideck tourna le dos à son fils. Il est difficile pour un père d'avouer une chose qui sonne comme une confession, un échec.

— Je te comprends, mon fils, reprit-il après un lourd silence. Mais nous ne pouvons pas nous permettre de prendre tes sentiments en

considération. Ce mariage avec Ellen Sandor est une nécessité. Nous avons besoin d'elle, Mischa, sinon c'est la faillite...

Mischa eut l'impression que le soleil venait soudain de cesser de briller.

CHAPITRE VI

De longues minutes s'écoulèrent avant que Mischa ne retrouve le sens de la parole. Son père, toujours tourné vers la fenêtre, regardait l'Elbe, sans faire le moindre mouvement, sans parler, comme s'il n'osait affronter le regard de son fils, comme s'il avait honte.

— Comment... comment est-ce possible ? finit par demander Mischa. — Sa voix était voilée. — Notre entreprise qui depuis deux cents ans...

— Il y a deux cents ans, mon fils, les hommes d'affaires étaient honnêtes. Depuis les choses ont bien changé. Il faut se battre pour réussir. On appelle ça le management... Et tu sais que je n'ai jamais été homme à jouer des coudes pour obtenir quoi que ce soit.

— Mais l'usine tourne à plein rendement ! Nous avons des contrats ! Pas plus tard qu'hier, je suis encore allé à Düsseldorf pour acheter de l'acier. Et nous exportons plus de cinquante pour cent de notre production.

— C'est exact, Mischa.

M. Heideck se retourna.

Ces cernes bleus sous ses yeux, ces rides sur son front, ces épaules voûtées, ces doigts qui tremblaient... Mischa, atterré, les remarquait pour la première fois. Son père avait vieilli de dix ans, son père était un vieillard.

— Mais pour tous ces contrats avec l'étranger, poursuivit-il, nous avons accepté des paiements à long terme. Nous sommes couverts, bien sûr, mais nous ne serons pas remboursés avant un ou deux ans. Les banques nous ont accordé les crédits maximum, nous achetons également l'acier contre remboursement à long terme, mais les échéances sont loin d'être celles que nous accordons nous-mêmes à nos clients. En d'autres termes, nous avons neuf cents millions de dettes. Et sur ces neuf cents millions, nous en devons sept cents aux Rheinischen-Stahlwerken... à Sandor. Il peut nous couper les vivres quand bon lui semble. Si sa fille le lui demande, il le fera. Sandor fait tout ce que sa fille veut. Il est à ses pieds. C'est la raison pour laquelle *il faut* que tu épouses Ellen. Tu es mon seul héritier.

— Et si, malgré tout, je refuse ?

— Ce serait la plus grande déception de ma vie.

— Je ne peux pas vivre avec Ellen ! Elle a mauvais caractère, elle est capricieuse, excentrique... et infidèle.

— Quand on a près de deux milliards derrière soi, on peut se le

permettre. Elle changera peut-être une fois mariée.

— Et si elle ne change pas ?

— Cela n'a pas d'importance, notre entreprise sera sauvée.

— Comment cela « pas d'importance » ? Et moi, alors, qu'est-ce que je deviens dans cette histoire ? Que j'en aime une autre, tout le monde s'en moque ?

— Les sentiments sont un luxe, mon fils. Un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre. Tu appartiens à la nouvelle génération, celle dont on dit qu'elle n'agit que par raison. C'est le moment de le prouver, Mischa...

— Et si j'étais une exception ?... Non, papa, je ne peux pas. J'aime Sonia. Je ne veux pas me vendre... pas même pour deux milliards ! Et notre génération, vous ne la comprenez pas ! Oh ! oui, nous parlons de la raison, nous la portons aux nues, mais croyez-vous vraiment que nous ne ressentons jamais rien ? Nous sommes des êtres humains ! Et nous sommes tout aussi romantiques que nos grands-parents. Nous ne le montrons pas parce que nous sommes stupides, parce que nous en avons honte ! J'aime Sonia, et j'épouserai Sonia !

— Est-ce ton dernier mot ?

Le vieux M. Heideck posa un regard suppliant sur son fils. Mischa hochait lentement la tête. La peine de son père lui serrait le cœur. Il était aussi malheureux que lui, mais son amour pour Sonia avait pris soudain une telle dimension que plus rien au monde ne pouvait le surpasser.

— Oui, papa.

— Dans ce cas, préviens Ellen.

— Mais bien sûr, je vais le faire. Où est-elle ?

— Chez elle.

— Et notre entreprise continuera à vivre !

— Tu crois aux miracles, mon fils ?

Mischa ne répondit pas. Il regarda son père en retenant sa respiration, comme s'il voulait lui demander pardon, puis pivota brusquement sur les talons et sortit. Le vieux M. Heideck croisa les mains derrière son dos et se tourna de nouveau vers la fenêtre.

Personne ne sut jamais ce que Mischa Heideck et Ellen Sandor se dirent. Toujours est-il que quand Mischa quitta l'appartement d'Ellen deux heures plus tard, il avait l'air beaucoup plus détendu qu'à son arrivée.

Ellen, elle, les yeux brouillés de larmes, attendit qu'il ait disparu au coin de la rue pour se jeter sur son lit et appeler son père à Düsseldorf.

— Papa... commença-t-elle en s'efforçant de donner à sa voix le ton

enjoué auquel son père était habitué, papa, tu m'avais proposé un voyage en Afrique. Un safari. Tu sais, j'aimerais bien y aller maintenant. Oui... Oui, bien sûr, ça me ferait très plaisir... Et puis j'ai le temps en ce moment. Oui, tu peux faire les réservations... Je t'embrasse, papa...

L'arrivée de Mischa Heideck dans le magasin d'antiquités de Thomas Bruckmann souleva un vent de panique. Sonia qui avait aussitôt reconnu la voiture de sport blanche qui venait de se garer devant la porte s'enfuit dans le bureau, et de là dans la réserve où elle s'enferma à double tour. Thomas Bruckmann abandonna un client qui voulait acheter des pièces anciennes et s'avança vers Mischa avec la ferme intention de refouler ce visiteur indésirable.

— Il vaut mieux que vous partiez, Mischa, commença-t-il avant que Mischa ait eu le temps de placer un mot. Nous avons une nuit derrière nous, croyez-moi, ce n'était pas une partie de plaisir ! Ma femme à des bouffées de chaleur rien qu'à l'énoncé de votre nom. Quant à Sonia... Eh bien, pour Sonia, vous avez pu en juger par vous-même. J'ai essayé de lui parler, de la raisonner. Rien à faire. Elle vous traite de tous les noms et « peau de vache » est certainement le plus tendre qu'elle ait trouvé. Elle est complètement bouleversée. J'étais loin de me douter que ma fille vous aimait à ce point. Je la considérais encore comme une petite fille et tout à coup j'ai compris qu'elle était déjà une femme. Pour un père, c'est un sacré choc, vous savez... Bien, et maintenant : qu'est-ce que vous venez faire ici.

— Je voudrais parler à Sonia.

— Vous m'annoncez cela comme si ça allait de soi. Ce n'est pas possible.

— *Il faut* que je parle à Sonia.

— Cher Mischa, ne vous obstinez pas comme ça.

— Si, il le faut. – Mischa Heideck essuya son front moite de sueur. – J'arrive de chez Ellen Sandor. Je dois m'expliquer avec Sonia. J'ai tout compris maintenant.

— Vous êtes allé à Düsseldorf pour demander sa main à son père...

— Mais c'est faux ! Je n'y suis allé que pour acheter de l'acier. Elle a monté cette histoire de toutes pièces. Elle a menti à Sonia. C'est cela que je veux lui dire.

— Eh bien, essayez.

Thomas Bruckmann soupira. Mon Dieu, que c'est difficile d'être père d'une fille de cet âge ! Les garçons sont moins compliqués. Avec une fille, il faut parler, discuter pendant des heures, et tout cela pour obtenir un bien piètre résultat, quand on ne passe pas tout bonnement

pour un imbécile. À partir d'un certain stade, même un père ne comprend plus sa fille. Et cela arrive au plus tard quand elle tombe amoureuse pour la première fois.

— Où est-elle en ce moment ? demanda Mischa en fouillant le magasin des yeux.

— Dès qu'elle vous a vu arriver, elle s'est enfuie dans la réserve. Essayez de parler avec elle, mais ne cassez pas ma porte.

Thomas Bruckmann retourna vers son client qui examinait les pièces une à une à la loupe et les comparait avec les photographies d'un gros catalogue. Les numismates sont comme les pêcheurs, ils sont doués d'une infinie patience.

Bruckmann n'était pas content de lui. « Je suis stupide, se dit-il. N'aurais-je pas mieux fait de mettre ce Mischa à la porte ? Si seulement je savais comment un père est censé se conduire dans ce genre de situation. Irène, elle, ne se pose pas tant de questions, en bonne mère-poule, elle agresse systématiquement tous ceux qui s'approchent de son poussin de fille. N'aurais-je pas dû être plus franc avec lui, lui signifier carrément que je ne voulais plus le voir tourner autour de Sonia ? Je n'ai pas été assez ferme. Je n'aurais jamais dû les laisser seuls. Si ça tourne mal, je ne pourrais m'en prendre qu'à moi. »

— Cette pièce-là... remarqua le client à haute voix, pièce romaine, 45 avant J.-C. Elle est très belle.

Bruckmann acquiesça distraitement. « Quand un père a des problèmes, il n'est plus bon à rien, se dit-il en serrant les mâchoires. Un vrai pantin... je suis un vrai pantin... »

Pour la dixième fois, Mischa tapa à la porte de la réserve avec le plat de la main. Rien ne bougea de l'autre côté. Silence total. Sonia, assise sur une chaise Empire qui avait connu des jours meilleurs, fixait la porte en se bouchant les oreilles. Elle tremblait des pieds à la tête.

— Ouvre, Sonia ! dit Mischa à travers la porte. Ne fais pas l'enfant ! Écoute-moi, au moins.

— Non ! Va-t'en !

— N'importe quel condamné a le droit de s'expliquer. Et en plus je n'ai rien fait de mal.

— menteur ! menteur ! Va-t'en retrouver ton Ellen !

— Je viens justement de la voir.

Sonia laissa échapper un « Ah ! » qui sonnait presque comme un cri.

— Et maintenant, Monsieur le Pacha fait le tour de son harem !

— Sonia ! Tu te conduis comme une gamine ! répliqua Mischa.

La clé tourna dans la serrure. La porte de la réserve s'ouvrit brusquement devant une furie aux longs cheveux dorés et aux yeux étincelants. La colère allait bien à Sonia. Elle était plus belle que jamais. Un instant, Mischa en eut le souffle coupé, aussi impressionné par sa beauté que par l'intensité de sa colère. Son cœur battait à tout

rompre, un peu comme lorsque l'on se trouve soudain nez à nez avec un tigre.

— Tu es l'être le plus immonde de la terre ! lâcha-t-elle sur un ton glacial. T'es content maintenant ?

— Très content. Ma réponse : je t'aime.

— Je ne sais pas ce qui me retient de te flanquer une bonne claque !

— Mais je t'en prie. Ne te gêne surtout pas !

Mischa avança la tête, tendit la joue. Sonia, désarçonnée, fit un pas en arrière. Grave erreur de tactique que Mischa tourna aussitôt à son profit. Il fit un bond en avant, se plaqua contre la porte et, rapide comme l'éclair, la verrouilla avant de faire glisser la clé dans sa poche.

Sonia serra les poings. Elle ne l'entendait pas de cette oreille.

— Ouvre ! cria-t-elle. Ouvre immédiatement !

— Certainement pas.

— J'appelle au secours !

— Vas-y...

— Un de nos employés est boxeur amateur.

— Et moi je suis ceinture noire de judo. Ça fera un beau combat.

Mischa approcha une vieille chaise branlante qui attendait d'être restaurée et s'assit. Sonia recula jusqu'à une armoire paysanne tyrolienne.

— Bon, maintenant, tu vas m'écouter, ordonna-t-il sur un ton calme mais ferme. Et ne commence pas à chanter comme dans la forêt, c'est ridicule. Première question : me prends-tu pour un imbécile ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que seul un imbécile peut épouser Ellen Sandor ! répondit Sonia du tac au tac.

— Ça, c'est ta version. Je vais poser ma question autrement : si j'épouse Ellen, pourquoi crois-tu que je suis venu voir tes parents hier soir ?

— Parce que tu es un mufle !

— Mais non, bon Dieu ! Parce que je t'aime !

Mischa bondit sur ses pieds. Sonia tendit les bras en avant dans un geste de défense.

— Ne me touche pas ! grinça-t-elle. Ne t'approche pas de moi !

— Je viens de chez Ellen. Nous nous sommes expliqués. Tout est fini entre nous.

Mischa passa devant Sonia et s'approcha de la fenêtre. Elle était grillagée et donnait sur une petite cour étroite et sombre. Des enfants jouaient avec les boîtes à ordures.

— Nous avons discuté pied à pied, longtemps. Ce matin, mon père a mis cartes sur table, dit-il d'une voix enrouée. Nous devons sept cents millions à Sandor. Si Sandor décide de nous réclamer cet argent, nous

faisons faillite. Épouser Ellen aurait résolu tous nos problèmes.

Un frisson glacé parcourut Sonia. Mischa lui apparaissait soudain sous un jour nouveau. Sept cents millions, pensa-t-elle, la faillite. Et il est fils unique.

— Et maintenant... fit-elle sur un ton hésitant.

— Je viens de te le dire... C'est fini avec Ellen.

— Et... votre entreprise ?

— Pour le moment nous attendons.

— Pourquoi as-tu fait cela, Mischa ? demanda Sonia d'une voix à peine audible.

— Mon Dieu, mais parce que je t'aime, Sonia. Je t'aime ! s'écria-t-il. — Il se retourna. Son visage était crispé, comme s'il allait pleurer. — C'est peut-être une erreur, mais je ne suis rien sans toi.

Pour toute réponse, Sonia ouvrit les bras et courut vers Mischa.

Thomas Bruckmann venait juste de vendre cinq pièces anciennes quand Sonia et Mischa sortirent de la réserve, bras dessus bras dessous, un sourire complice aux lèvres.

« Nous sommes vraiment des bons à rien, nous les pères, pensa-t-il en rangeant le coffret qui contenait les pièces dans un placard. Mais attends un peu, mon petit Mischa, tu n'es pas au bout de tes peines. Ta future belle-mère n'est pas encore conquise ! »

Chaque année, le club des photographes amateurs dont Mischa faisait partie organisait une exposition. Ce soir-là, Mischa et Sonia trièrent les négatifs des photos de Sonia.

— Je vais agrandir ces quatre-là, dit Mischa en examinant une fois encore les négatifs devant la lampe. Je suis sûr que tu vas encore décrocher une récompense, ma chérie. Tes photos ont vraiment beaucoup de cachet. Je vais les agrandir au maximum. On va en faire de véritables tableaux, tu vas voir.

Sonia acquiesça. Elle ne regardait pas les négatifs. Elle regardait Mischa.

Comme je l'aime ! se répétait-elle. Personne ne sait à quel point. Je pourrais crier de bonheur.

Mischa glissa les négatifs dans une simple enveloppe et les fourra dans son porte-documents.

Et c'est ainsi que Mischa Heideck emporta le négatif de la précieuse photo, de la photo d'un milliard. Il l'agrandirait chez lui, dans le petit labo photo qu'il avait installé dans la cave de la maison familiale, sur les bords de l'Elbe.

La rapide vedette de la gendarmerie nationale, avec à son bord le commissaire Bouchard, filait depuis près d'une heure déjà en direction de Majorque quand l'officier en second aperçut un petit point noir qui dansait sur les vagues à quelques kilomètres sur leur gauche. Un second point apparut bientôt à côté du premier.

— Si je n'ai pas des hallucinations, il y a deux bateaux là-bas, dit-il en indiquant la direction au commissaire. Ce sont des canots de sauvetage ! C'est bizarre... Avez-vous capté des S.O.S. Charles ?

Le radio secoua la tête.

— Aucun, mon lieutenant. Le trafic radio est tout à fait normal...

— Ce sont effectivement des canots de sauvetage ! s'exclama Bouchard qui avait pointé sa longue-vue sur les deux petits points noirs. Il y en a deux. Et pas un bateau à l'horizon !

Le commandant ordonna un changement de cap. La vedette vira de bord en soulevant des grands jets d'écume et s'approcha à grande vitesse des deux canots solitaires qui se laissaient mollement porter par les vagues. Leurs occupants avaient l'air d'être de bons bougres..., dès qu'ils aperçurent la vedette, ils firent de grands signes des bras et agitèrent même leurs mouchoirs.

Bouchard se pencha par-dessus le bastingage et plissa les paupières pour déchiffrer le nom peint en grosses lettres noires sur les canots. Quelques secondes s'écoulèrent, puis il jura... si fort, si grossièrement que le commandant sursauta. Il était sidéré.

— Que vous arrive-t-il, Commissaire ?

— Je viens de prendre deux bons coups de pied dans le cul ! pesta Bouchard. Un pour chaque canot ! Savez-vous d'où viennent ces naufragés ? De l'*Africa II* !

— Le bateau que nous recherchons ?

— Tout juste !

— C'est curieux, effectivement.

Le commissaire Bouchard s'agrippa au bastingage et serra les dents pour ne pas se laisser aller à une nouvelle bordée d'injures. Quand ils furent à portée de voix des canots, les matelots de l'*Africa II* les accueillirent par de grandes exclamations joyeuses.

— Je vais les presser comme des citrons ! grinça Bouchard qui n'était pas d'humeur à se laisser impressionner par les remerciements enthousiastes de cette bande de truands. Cette fois, Corbet ne m'échappera pas !

Hélas ! si, Corbet lui échappa. Car malgré d'innombrables interrogatoires, de multiples menaces d'accusations pour faux témoignage, les matelots s'en tinrent unanimement à une unique version des faits... manifestement fausse : l'*Africa II* voguait paisiblement en direction de Majorque où il devait embarquer des amis de M. Corbet, quand soudain, un trou s'était formé dans la coque,

à quelques centimètres de la quille, et l'eau s'était engouffrée si vite dans les soutes que personne n'avait eu le temps de fermer les cloisons étanches. Et voilà. Rideau, fin du beau yacht blanc.

— Nous avons coulé en dix minutes ! affirma le capitaine de l'*Africa II*, un Grec qui répondait au nom chantant de Kaganopoulos. C'est tout juste si nous avons eu le temps de mettre les canots à la mer.

— Et le trou s'est fait tout seul, hein ? hurla Bouchard, hors de lui. Crac ! Un trou ! Sans rochers, sans icebergs !

— Il n'y a pas d'icebergs dans la mer Méditerranée, Commissaire, le reprit Kaganopoulos le plus sérieusement du monde.

Le commissaire souffla comme un phoque.

— Par contre il y a des truands ! Il y en a même toute une flopée s'ils ne se sont pas noyés ! Vous ne vous en tirerez pas comme ça, je vais faire renflouer le bateau ! On verra bien comment la voie d'eau s'est formée ! Et à la grâce de Dieu. Mais si vous voulez mon avis, vous pouvez vous préparer à aller faire un petit tour à la prison des Baumettes ! Je vous donne dix minutes pour réfléchir ! Utilisez-les à bon escient si vous voulez sauver votre tête !

Mais même, après dix minutes de réflexion, les déclarations respectives des matelots n'avaient pas varié d'une seule virgule.

Une voie d'eau s'était formée, et l'*Africa II* avait coulé comme une pierre. Et avec lui toutes les preuves sur lesquelles le commissaire Bouchard comptait.

— Bon, je vais le faire renflouer, se résigna Bouchard à bout de nerfs.

— À cet endroit, la mer atteint 1 200 mètres de profondeur, lui fit remarquer Kaganopoulos. À l'heure qu'il est, l'*Africa II* est plat comme une galette. — Puis il joignit les mains, leva un regard chaviré vers le ciel et pleurnicha : — Mon bateau... mon merveilleux bateau !

Quand il commença à sangloter pour de bon, le commissaire l'expédia dans le carré. À quoi bon s'obstiner ? les truands avaient gagné.

— Que faisons-nous, Commissaire ? s'enquit gravement le capitaine de la vedette. Devons-nous faire des recherches ?

— Pour quoi faire ? Pour découvrir une nappe de mazout ? Non, nous rentrons à Cannes ! — Il posa un regard accablé sur l'officier de police. — Savez-vous à quoi je pense, demanda-t-il en grimaçant un triste sourire.

— Je m'en doute, Commissaire.

— Non, c'est encore pire que ça ! — Il haussa les épaules. — Je crois que je suis vraiment bon pour la retraite. Pourtant il y a quelque chose qui ne colle pas dans cette histoire. Corbet doit avoir un complice à la préfecture. Sinon, comment aurait-il su que j'avais un mandat de

perquisition pour son yacht ? Quelqu'un l'a prévenu, et ça m'en fiche un sacré coup. Je ne peux plus avoir confiance en personne. N'est-ce pas terrible ?

La vedette arriva bientôt en vue de la côte. Dans le carré, les matelots de l'*Africa II* chantaient à tue-tête. Ils avaient de bonnes raisons d'être contents.

Chacun d'entre eux avait été grassement rémunéré pour cette croisière impromptue en canot de sauvetage.

M. Zéro fut très heureux d'apprendre la fin de l'*Africa II* de la bouche de Roger Corbet.

— C'est du bon travail, Roger, le félicita son mystérieux chef. Bouchard va fulminer ! C'est peut-être un peu facile de provoquer les gens, mais appelez-le tout de même dans le courant de la journée pour lui annoncer la perte de votre bateau. Dites-lui que vous le prévenez pour lui éviter de se déplacer au cas où il aurait eu envie de le visiter.

— Entendu, Chef.

Corbet partit d'un rire sonore.

— Que fait Bombani ? l'interrompit sèchement la voix de M. Zéro.

Corbet n'eut tout à coup plus envie de rire.

— Nous n'avons toujours pas de nouvelles de Hambourg, annonça-t-il en avalant péniblement sa salive. Mais il va faire quelque chose, Chef. J'en suis sûr. Je connais bien Bombani. Il faut tout de même reconnaître que nous ne lui avons pas facilité la tâche. Un pays étranger, une jeune fille qu'il ne connaît pas...

— Ne dites pas de bêtises, Roger ! Si j'avais envoyé un Américain là-bas, il y a longtemps que la fille serait ici ! Bombani est un imbécile ! S'il rentre les mains vides, je serai sans pitié. Vous pouvez le lui dire de ma part. Fin.

Corbet but quelques cognacs pour se remonter le moral et appela Bouchard. Le commissaire était à son bureau. Il venait de reprendre l'interrogatoire des matelots.

— Quel manque de chance, hein ? s'apitoya ironiquement Bouchard dès que Corbet se fut présenté.

— Ah ! vous êtes déjà au courant, Commissaire ? Deux cents millions de centimes au fond des mers ! — Corbet toussota. — Et si soudainement...

— C'est bien vrai, ça ! — Bouchard eut un sourire mauvais. — Comment se fait-il que vous sachiez déjà ce qui s'est passé ? Votre équipage est en train de sécher dans mon bureau.

— J'ai reçu le dernier message radio.

— Mais oui, bien sûr. Suis-je bête !

Bouchard griffonna quelques notes sur son calepin. Aucun message n'avait été émis. Le radio de la vedette de la gendarmerie avait été formel.

— Pensez-vous acheter un nouveau bateau ?
— Je ne sais pas encore.
— Je vous le recommande, Corbet. Traverser la Méditerranée à la nage jusqu'à Tanger avec un sac sur le dos est très fatigant.
Bouchard raccrocha sans laisser à Corbet le temps de répondre.
Il savait qu'il les aurait à l'usure. C'était juste une question de temps maintenant.

Peu avant la fermeture, quelqu'un demanda Sonia au téléphone. C'était la secrétaire de Mischa. Elle était chargée de transmettre un message : M. Heideck retrouverait Mlle Bruckmann à vingt heures au bassin numéro neuf, dans le port. Devant l'entrepôt de la Fruit Company. Une surprise l'y attendait. Elle n'était pas autorisée à en dire plus.

— Mischa vient sûrement de s'acheter un bateau à moteur, expliqua Sonia à son père. Depuis le temps qu'il voulait remplacer l'ancien...

— Alors qu'ils sont au bord de la faillite ? – Bruckmann haussa les épaules. – Je ne comprends décidément pas ces méthodes commerciales. Je ne suis sans doute plus dans le coup.

— En effet, papa, ce doit être cela. – Sonia se réinstalla devant la machine à calculer et termina les comptes de la journée avec un regain d'énergie. – Mais je vais tout de même le gronder, tu sais, papa. Il n'a pas besoin de s'acheter un bateau à moteur pour m'éblouir. Je ne m'appelle pas Ellen, moi.

À vingt heures précises, Sonia arrivait à l'entrepôt de la Fruit Company. Les quais étaient peu éclairés et totalement déserts. Deux gros cargos étaient amarrés à côté d'un remorqueur et de quelques vieux rafiots, mais elle eut beau chercher, Sonia ne découvrit rien qui ressemblât à un hors-bord. Les quelques réverbères disséminés çà et là répandaient une faible lumière blanchâtre qui ne réussissait qu'à créer de grands trous d'ombre. L'endroit était sinistre. Et Mischa qui n'arrivait pas...

Elle perçut un léger bruit de pas derrière elle. Elle se retourna, le nom de Mischa sur les lèvres... et resta bouche ouverte, incapable de proférer un seul son.

Ce n'était pas Mischa qui sortait du hangar, mais Ricardo Bombani.

CHAPITRE VII

Pour aussi inattendue et effrayante qu'elle fût, la soudaine apparition de Bombani dans ce coin perdu du port, soulagea Sonia. Son sourire et ses manières affectées achevèrent de la reconforter.

— Vous ? souffla-t-elle, le premier instant de surprise passé. Comment se fait-il que vous soyez ici ? Vous m'avez suivie ? Je vous en prie, partez vite, M. Heideck doit arriver d'une minute à l'autre et je n'aimerais pas que vous recommenciez à vous battre.

Pour toute réponse, Bombani s'empara de sa main et la couvrit de baisers.

— Madona mia ! Si vous saviez combien j'ai souhaité cet instant !

Bombani ne mentait pas. Il se consumait littéralement d'amour pour la petite Allemande et, tout en sachant qu'il risquait fort la colère de M. Zéro pour cette conduite irresponsable, mission et sentiments personnels se confondaient dans son esprit. Mais une jolie femme méritait bien quelques sacrifices et Sonia était plus qu'une jolie femme.

— Si M. Heideck arrive maintenant... commença Sonia en jetant un regard circulaire autour d'elle.

— Il ne viendra pas, *bella bionda*, susurra Bombani en recommençant à baiser la main de Sonia. C'est *moi* qui vous ai fait téléphoner.

Sonia sentit le sol se dérober sous ses pieds. Elle jeta un regard affolé autour d'elle. Ils étaient seuls. Des grues hostiles déchiraient la nuit de leurs grands bras squelettiques. L'eau noire du bassin clapotait régulièrement contre le quai. Un sombre pressentiment l'envahit.

— Vous ? Mais...

— Il fallait que je vous revoie avant de quitter Hambourg. Pardonnez-moi. — Bombani plongea la main dans la poche de son trenchcoat et en ressortit un écrin en satin bleu nuit. Il le présenta à Sonia en prenant un air mystérieux. — Et je voulais vous faire un cadeau. En souvenir d'un homme qui ne vous oubliera jamais.

Cette explication était plausible. Pourquoi ne pas y croire ? Sonia laissa échapper un soupir de soulagement, et sa curiosité reprenant le dessus, elle dévora le petit écrin des yeux.

— Je ne peux pas accepter cela.

L'écrin était long et plat. Un bracelet, pensa-t-elle aussitôt. Qu'est-ce qu'il lui prend de me faire des cadeaux pareils ? Il doit bien penser que je ne peux que refuser.

— La joie d'une belle femme me rend heureux, la flatta Bombani.

C'était bête, c'était éculé, Sonia en avait parfaitement conscience mais elle mordit tout de même à l'hameçon... La voix de Bombani était douce, mélodieuse, son accent italien si séduisant pour une oreille allemande...

— Vous n'avez pas le droit de refuser. Je vous en prie, regardez-le.

Il ouvrit l'écrin et le tint à bout de bras devant le visage de Sonia, très près, anormalement près...

Elle eut juste le temps de voir que l'écrin ne contenait qu'un morceau d'ouate blanche d'où émanait une odeur douceâtre qui lui souleva le cœur. Puis elle fut prise de vertige. Le ciel et les étoiles chavirèrent, les grues basculèrent, elle vacilla en même temps que ses paupières irrésistiblement se fermaient. Elle griffa l'air de ses doigts, essayant de se raccrocher à l'imperméable de Bombani. Il passa prestement un bras autour de sa taille et plaqua l'écrin et son morceau de coton contre son nez. Une fois encore cette curieuse odeur douceâtre l'assaillit, cette odeur qui sentait l'hôpital, qui lui rappelait son opération de l'appendice, il y a quatre ans – puis elle se sentit glisser dans un grand trou noir. Sa tête roula sur l'épaule de Bombani.

Bombani referma rapidement l'écrin d'une main et le fourra dans sa poche tout en soutenant Sonia de son bras gauche. Il jeta un coup d'œil autour de lui, se baissa pour faire basculer le corps inerte de Sonia sur son épaule et emporta ainsi son précieux fardeau.

Il n'eut que quelques mètres à parcourir avant de retrouver sa grosse voiture américaine qu'il avait garée le long de l'entrepôt de la Fruit Company. À en juger par son nouveau numéro d'immatriculation, le véhicule, loué en Allemagne, avait subitement pris la nationalité française. La petite plaque ovale du « Corps Diplomatique » était apposée à côté de la plaque minéralogique usuelle. « CD » : deux initiales magiques qui forçaient les douaniers et les policiers à l'inaction...

Bombani ouvrit le coffre et y déposa Sonia. L'habitable, relativement grand, permettait à une personne de taille moyenne d'allonger les jambes. La paroi qui séparait la banquette arrière du coffre avait été percée de plusieurs trous d'aération. Bombani eut tout de même la délicatesse d'enrouler des bandes Velpeau autour des poignets et des chevilles de Sonia avant de les lier soigneusement avec une cordelette de nylon afin que le frottement répété des liens n'entame pas la peau. Il vérifia une dernière fois la solidité des nœuds, colla, l'espace de quelques profondes respirations, son tampon imbibé de chloroforme sous le nez de la jeune fille, puis, satisfait, referma le coffre.

La première partie de sa mission était accomplie. Le grand voyage vers le Sud pouvait commencer. M. Zéro, le big boss, les attendait à Cannes. Ce qu'il adviendrait de sa « marchandise » une fois qu'il

l'aurait remise à qui de droit ne concernait plus Bombani. D'ailleurs, il préférerait ne pas y penser de peur de se découvrir un sentiment de pitié qui aurait fort compromis l'issue de l'entreprise.

Il faufila sa grosse voiture américaine entre les entrepôts et les hangars pour quitter lentement le port, puis, laissant Sankt Pauli sur sa gauche, il s'engagea sur la bretelle de raccordement de l'autoroute-ouest. Une demi-heure plus tard, Hambourg était loin derrière lui.

Avant de s'engager sur l'autoroute proprement dite, il s'arrêta sur une aire de dégagement pour une ultime vérification du coffre.

Sonia, une moue boudeuse sur les lèvres, dormait à poings fermés. Sa petite poitrine, ronde et ferme se soulevait régulièrement au rythme de sa respiration. Sa robe s'était relevée dans son sommeil, découvrant ses longues cuisses fuselées, encore toutes dorées de soleil tropézien.

Une vague de tendresse submergea le cœur d'artichaut de Bombani. Lui qui se vantait d'avoir eu les plus belles femmes de la Côte d'Azur à ses pieds, était subjugué par la beauté de la jeune fille. Il se pencha, déposa un léger baiser sur les lèvres enfantines de Sonia, et releva la masse de cheveux blonds qui lui tombait sur le front. Puis il contrôla la solidité des liens, rabattit pudiquement la robe sur les cuisses offertes si innocemment et referma le coffre.

Tout se déroulait comme prévu. À lui l'aventure !

Aix-la-Chapelle... Liège... Lille... Paris... puis la vallée du Rhône où il quitterait l'autoroute pour rejoindre Cannes par la merveilleuse route Napoléon.

Un voyage de rêve !

Ricardo Bombani se glissa derrière le volant et ferma un instant les yeux. Il ne pouvait chasser Sonia de ses pensées. Il alluma une cigarette et s'efforça de se concentrer sur les longs kilomètres qui l'attendaient pour essayer d'oublier que la plus jolie fille de la terre dormait dans son coffre, pieds et poings liés.

Il va falloir que je m'invente quelques petites pannes, se dit-il en riant intérieurement. Même un M. Zéro, aussi puissant soit-il, ne peut rien contre un pneu crevé, une bougie défectueuse ou la perte d'un pot d'échappement. Et lui, Bombani, y gagnerait des heures – voire des jours – de tête-à-tête avec Sonia.

Bombani se retourna. Il avait tout prévu. Des oreillers et des couvertures s'entassaient sur la banquette arrière. La voiture était munie de sièges-couchettes si bien qu'il suffisait d'abaisser les dossiers des sièges avant pour obtenir un lit chaud et douillet, grand comme une place publique. Et les forêts et les petits chemins creux ne manquaient pas sur la route de Cannes...

Il était exactement 21 heures 12 quand Ricardo Bombani lança sa grosse limousine sur l'autoroute d'Hanovre.

Et il était exactement 21 heures 12 quand Irène Bruckmann leva les yeux de son tricot pour demander à son mari :

— Au fait, où est allée Sonia ?

— Au cinéma, je crois, répondit Thomas Bruckmann sans interrompre sa lecture.

Il feuilletait le catalogue d'une vente d'icônes et cochait les pièces qu'il avait l'intention d'acquérir.

Quand minuit sonna, Irène Bruckmann commença à s'inquiéter. Il était rare qu'elle trouve le sommeil tant que sa petite famille au grand complet n'était pas rentrée au bercail. Aussi lisait-elle dans son lit en attendant le retour de Sonia.

Moins inquiet de nature, Thomas Bruckmann, lui, dormait déjà profondément depuis une bonne heure. La lecture au lit qu'Irène affectionnait tant ne le dérangeait nullement. En vingt ans de mariage, il avait eu le temps de s'y habituer. En outre, Bruckmann était du genre à s'endormir dès qu'il se trouvait en position horizontale. Que ce soit dans un lit, une chaise longue, sur un canapé ou une serviette de bain sur la plage, il fermait les yeux et partait presque aussitôt d'un ronflement sonore. J'en ai besoin, se justifiait-il. Frayer parmi les antiquités du matin au soir est un métier épuisant. Irène Bruckmann qui considérait cette attitude défensive comme une critique à peine déguisée de ses propres habitudes n'avait toujours rien trouvé à répondre à cela.

À minuit et quart, n'y tenant plus, elle secoua son mari pour le réveiller. Bruckmann ronchonna puis se dressa sur les coudes pour dévisager sa femme en écarquillant les yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Sonia n'est pas encore rentrée. Il est minuit passé.

Bruckmann lui tourna le dos et se reglissa sous les couvertures.

— Ils seront allés danser après le cinéma, bâilla-t-il.

— Et tu trouves ça normal ? — Irène était assise droite comme un « I ». — Après tout, Sonia n'a que dix-sept ans. Ne l'oublie pas. Ce Heideck y va un peu fort tout de même !

— C'est la première fois, Irène. — Bruckmann s'étira comme un chat. Un bon lit bien chaud, voilà ce qu'il entendait par « qualité de la vie ». — Je passerai un savon à Mischa demain matin.

— Tu es le père le plus indifférent que je connaisse ! s'exclama Irène excédée. Du moment que *toi*, tu peux dormir !

— J'ai confiance en Mischa. — Bruckmann bâilla une nouvelle fois à s'en décrocher la mâchoire. — C'est un bon garçon. Quand autrefois je ne te raccompagnais pas avant minuit, c'était toujours...

— Je t'en prie, nous ne sommes pas en train de parler de nous, l'interrompit Irène d'un ton impatient. Quand il s'agit de sa propre fille, ce n'est pas du tout la même chose... Tu le sais très bien.

Vers une heure du matin, Irène réveilla son mari une seconde fois. Elle était adossée à son oreiller, le visage défait, les yeux brillants de larmes.

— Elle n'est toujours pas là, sanglota-t-elle. La pauvre enfant ! Ce Heideck ne m'a jamais plu. Mon Dieu, quand je pense à tout ce qu'il a pu lui arriver ! Elle est encore si jeune ! T'es content de toi, maintenant, hein ?

Thomas Bruckmann s'arracha à la douce chaleur des couvertures, chaussa ses pantoufles et, Irène sur les talons, descendit au salon pour téléphoner à Mischa Heideck.

La sonnerie retentit longtemps avant que quelqu'un ne décroche.

— Il est donc bien chez lui, murmura Irène quand Mischa se présenta. Et Sonia est avec lui ! Mon Dieu, la pauvre enfant !

Bruckmann fut bref.

— Écoutez, Mischa, dit-il en pesant bien ses mots, je comprends que ma fille vous plaise. Mais je n'admets pas qu'une séance de cinéma se prolonge jusqu'à une heure du matin et se termine chez vous ! Raccompagnez immédiatement Sonia à la maison. Vous vous expliquerez en arrivant.

— Bravo ! murmura Irène dans son dos.

C'était la première fois que son mari se montrait à la hauteur de la situation.

Bruckmann lui fit signe de se taire. Irène entendait la voix de Mischa dans l'écouteur, mais elle ne comprenait pas le sens de ses paroles. Il parlait vite, sans reprendre sa respiration, puis soudain, il s'interrompit. Bruckmann reposa alors lentement le combiné. Il se tourna vers sa femme, le sang avait quitté son visage. Il battait des paupières comme pour chasser un mauvais rêve.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Irène soudain affolée par l'expression de son mari.

— Sonia n'est pas chez lui...

— Non ! s'écria Irène, ce n'est pas vrai !

— Il ne l'a pas vue de la journée. Il n'a d'ailleurs jamais été question qu'ils se voient. Quant au cinéma... il a travaillé jusqu'à neuf heures du soir...

— Thomas... Thomas... bégaya Irène, qu'est-il arrivé à Sonia... ?

Bruckmann haussa les épaules dans un geste d'impuissance. Il se sentait soudain très las.

— Mischa arrive, dit-il d'une voix rauque. Je... J'appelle la police... Irène se laissa tomber sans connaissance dans un fauteuil.

Thomas Bruckmann décrocha le téléphone et composa le numéro du

commissariat de police.

À Cannes, l'heure était aux réjouissances. Ricardo Bombani venait de téléphoner. D'Hanovre. Oh ! il n'avait pas été très loquace... Juste un bref avis d'exécution.

Roger Corbet transmet aussitôt la bonne nouvelle à M. Zéro.

— Il est en route avec la fille, Chef ! annonça-t-il fièrement au téléphone.

— Très bien. Quand sera-t-il là ?

— Si tout se passe bien, dans deux jours.

— C'est trop. Dès qu'ils seront en France, allez chercher la fille en hélicoptère. Prévenez Bombani. Nous avons déjà perdu beaucoup trop de temps.

— O.K. Chef, j'informerai Bombani dès qu'il nous rappellera. Je suppose qu'il le fera dès qu'il sera en Belgique.

Mais Bombani ne retéléphona pas. Sa trace s'arrêtait à Hanovre. Roger Corbet, fou de rage et inquiet tout à la fois, n'osait pas quitter le téléphone des yeux. M. Zéro agitait le spectre des pires menaces. Rien n'y fit.

Ricardo Bombani, sa voiture de fonction du Corps Diplomatique et Sonia, avaient disparu quelque part entre Hanovre et Cannes.

— Alors comme ça ils se seraient évaporés dans la nature ? Non mais, vous me prenez pour qui ? hurla M. Zéro à l'adresse de Roger Corbet.

Roger Corbet, tassé comme un pantin désarticulé au fond de son fauteuil, laissait le big boss déverser sa colère sur lui. Il se doutait bien de ce qui s'était passé, mais il n'osait dévoiler le fond de sa pensée à M. Zéro.

Bombani, pensa-t-il amer, ce tombeur de femmes de Bombani ! Il se paye un petit voyage à travers l'Europe aux frais de la princesse, pardi ! Une occasion pareille, il n'allait pas la laisser passer. Pensez, une jolie fille dans son coffre, c'est plus qu'il n'en faut pour lui faire perdre la raison ! Mais il ne s'en tirera pas comme ça. Il faudra qu'il paye... qu'il paye de sa tête.

Il ne connaissait pas M. Zéro, Bombani. Oh ! non, il ne le connaissait pas !

La police criminelle de Hambourg se trouvait devant une énigme.

Pendant que le médecin de famille s'occupait d'Irène, deux officiers de police fouillaient la chambre de Sonia. Son journal personnel ou

une lettre quelconque leur fournirait peut-être la clé du mystère. Rien. Ils ne trouvèrent rien qui puisse les aider à orienter leurs recherches... Si ce n'est quelques phrases se rapportant à Mischa Heideck. « Je l'aime à la folie, avait-elle écrit dans son journal. « Mais cette Ellen est une garce ! »

Et Mischa Heideck avait un alibi inattaquable. Une vingtaine de personnes au moins pouvaient confirmer qu'il était effectivement resté à l'usine jusqu'à neuf heures du soir. Il avait passé le restant de la soirée avec son père en compagnie duquel il avait suivi la retransmission télévisée d'un opéra de Verdi avant d'aller se coucher vers minuit.

Quant à Ellen Sandor, elle était depuis la veille à Düsseldorf, chez son père. Elle préparait activement son prochain voyage en Afrique.

Et l'enquête tourna court, faute d'indices.

— Il ne nous reste plus qu'à attendre, expliqua le commissaire à Thomas Bruckmann. Nous ne pouvons rien faire d'autre pour le moment. Votre fille a donc quitté le domicile vers 19 heures 30... et à partir de cet instant, nous perdons complètement sa trace. Votre fille fréquentait-elle les milieux hippies ?

— Quelle idée ? Absolument pas !

— Oh ! vous savez, ce n'est pas une idée aussi saugrenue que cela. Ces derniers temps, il n'est pas rare de voir des jeunes filles de bonnes familles virer de bord du jour au lendemain pour fuir la « petite vie bourgeoise terriblement ennuyeuse » – ce sont elles qui le disent – de leurs parents. Nous les retrouvons, généralement en joyeuse compagnie, dans les jardins publics, sous les ponts, ou bien en train de faire de l'auto-stop à l'entrée d'une autoroute.

— Notre Sonia n'est pas du tout comme ça. (Bruckmann fit un signe de tête en direction de Mischa qui fumait nerveusement une cigarette après l'autre.) Elle est très liée avec M. Heideck.

— Oui, confirma Mischa en écrasant entre ses doigts la cigarette qu'il venait d'allumer. Nous voulons nous marier...

Le commissaire se pencha sur ses notes. Le fruit de ses investigations était bien maigre. Il fit la moue en haussant les épaules puis poussa un profond soupir.

— Tout tendrait à prouver qu'il s'agit d'une simple affaire d'enlèvement contre rançon. Vous allez certainement recevoir un coup de téléphone ou une lettre dans les heures qui suivent. Je vous demanderais de bien vouloir nous prévenir immédiatement.

— Et puis quoi encore ? Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! s'emporta Thomas Bruckmann, irrité. Cette affaire de rançon – si rançon il y a – ne concerne que moi. Et sachez que je suis prêt à verser des millions et même plus s'il le faut pourvu que... – Sa voix se brisa... – Pourvu que l'on me rende ma fille vivante...

Mischa Heideck, hébété, fixait le commissaire de police sans le voir. Il avait fallu cette tragique disparition de Sonia pour qu'il comprenne à quel point il l'aimait. Tout s'était effondré autour de lui. Il avait l'impression de vivre un cauchemar. La vie sans Sonia ? Les yeux vides, il regarda autour de lui, chercha en vain à comprendre ce qui lui arrivait. Puis tout à coup, une idée lui traversa l'esprit. Il bondit sur ses pieds.

— Ça y est ! J'ai trouvé ! s'écria-t-il. C'est Bombani. Ce play-boy gominé de Bombani ! Il faut absolument le retrouver !

Il raconta au commissaire comment Sonia avait fait la connaissance de l'Italien, lui décrivit la scène qui les avait opposés, Bombani et lui-même – sans cacher qu'il l'avait sérieusement malmené. Il lui expliqua également pourquoi il avait agi ainsi.

Son récit sembla intéresser l'officier de police, mais il ne lui laissa guère d'illusions.

— Bien, nous allons orienter nos recherches dans cette direction, dit-il avec un pâle sourire. Mais savez-vous combien Hambourg compte d'hôtels ? Non ? Je m'en doutais, sinon vous ne seriez pas aussi bouillant d'enthousiasme. Mais nous ferons notre possible. Nous les appellerons tous les uns après les autres jusqu'à la plus pouilleuse des maisons meublées. Et... espérons qu'il n'a pas dormi sous les ponts.

Oh ! non, Bombani n'avait pas dormi sous les ponts. Et comme les premiers hôtels de la liste sur laquelle travaillait la police étaient aussi les plus luxueux, ils obtinrent satisfaction dès le cinquième coup de téléphone :

— Oui, effectivement. Nous avons bien eu un M. Bombani. Il est parti avant-hier.

Avant-hier ?

Le commissaire se demanda si ces braves gens qui le dévisageaient sans rien dire ne se moquaient pas un peu de lui. Bombani n'était pas le coupable qu'ils recherchaient. Qui peut se permettre de descendre dans l'un des plus grands hôtels de la ville et part la veille de l'enlèvement, ne peut décemment pas être considéré comme suspect.

Qui aurait pensé que Bombani avait passé une nuit dans sa voiture, bien au chaud sous trois couvertures moelleuses dans un petit bois des bords de l'Elbe ?

— Fausse piste ! commenta succinctement le commissaire. Il s'agit donc bien d'une histoire de rançon. Attendons que le ravisseur se manifeste. C'est notre seule chance.

Mais il ne se manifesta pas. Pas de lettre, pas de coup de téléphone. Rien.

Comment s'en étonner ? Bombani était à Aix-la-Chapelle. Il approchait justement du poste de douane qui le séparait de la

Quand Sonia ouvrit les yeux après de longues heures d'un sommeil sans rêves, la première chose qu'elle perçut fut les secousses qui meurtrissaient son dos, puis elle reconnut le ronronnement régulier d'un moteur. Elle avait toujours dans la bouche ce goût douceâtre, ses tempes relançaient, elle fut prise de nausées. C'est alors qu'elle remarqua que ses mains et ses pieds étaient liés et qu'elle se trouvait prisonnière d'un étroit habitacle qui ne lui permettait pas de s'asseoir.

Elle referma les paupières. Une nouvelle vague de somnolence l'assailit. Elle resta ainsi quelques secondes sans bouger, puis tout à coup, les brumes qui engourdissaient son esprit se dissipèrent. Elle ouvrit tout grands les yeux, essaya fébrilement de se dégager de ses liens et, voyant qu'elle n'y parviendrait pas, plia les jambes et employa toute son énergie à bourrer de coups de pied la paroi qui se trouvait au-dessus d'elle. L'effet produit fut spectaculaire. La tôle hurla, gronda, résonna comme le bourdon de Notre-Dame. Tout tremblait autour d'elle. Puis il y eut un crissement de pneus et elle perdit brutalement l'équilibre. Sa tête alla heurter une paroi latérale renforcée de barres de fer.

Elle voulut crier, mais elle eut un haut-le-cœur et son cri mourut sur ses lèvres. Cependant, si elle serrait les dents pour réprimer son envie de vomir, rien ne l'empêchait de donner des coups de pied et elle s'acharna de plus belle contre les parois de sa prison.

« Mais je suis dans une voiture ! comprit-elle soudain. Dans le coffre d'une voiture ! » De la lumière filtrait dans son habitacle par quelques trous percés dans une des parois – les trous d'aération aménagés par les soins de Bombani. Quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité, elle put détailler ce qui l'entourait.

Elle était allongée sur un mince tapis de caoutchouc nervuré. À côté d'elle, entre la paroi externe et le carénage de la roue, il y avait une boîte à outils et un cric. Dessus, une trousse de pharmacie marquée d'une croix rouge. À ses pieds, un triangle de présignalisation dépliable et deux morceaux d'étoffe qui sentaient l'huile et l'essence.

Les secousses cessèrent. La voiture s'était arrêtée. Le premier coup de pied de Sonia lui avait causé une telle frayeur qu'instinctivement, Bombani avait appuyé à mort sur la pédale qui commandait les freins. La voiture avait dérapé et il avait eu toutes les peines du monde à reprendre le contrôle de son véhicule. Il se rangea dans la file de droite et pria le Ciel, saint Antoine de Padoue, saint Christophe, saint Janvier et la Bonne Mère réunis de faire surgir un parking au détour d'un prochain virage. Son vœu fut miraculeusement exaucé et il

actionna son clignotant avec un soupir de soulagement.

C'était le petit matin, et l'autoroute était peu fréquentée. Deux semi-remorques étaient garées côte à côte sur le parking. Les rideaux des cabines étaient tirés. Les chauffeurs, très certainement, dormaient encore. Bombani alla se ranger le plus près possible de la sortie de manière à pouvoir – en cas d'urgence – quitter le parking en trombe, et coupa le contact.

Dans le coffre, Sonia avait recommencé à se manifester bruyamment. Bombani réfléchissait en se grattant le menton. Faire montre de violence à rencontre d'une aussi jolie fille que Sonia lui fendait le cœur, mais si elle ne se montrait pas plus raisonnable, il serait obligé de la bâillonner et de la ficeler plus fermement. Peut-être une franche explication de la situation suffirait-elle à anéantir ses velléités de tapage ?

Il déverrouilla le coffre mais, prudemment, ne l'ouvrit pas plus que nécessaire pour lui permettre de voir comment se comportait sa marchandise. Sonia lui jeta un regard mauvais. Elle était manifestement dans une colère noire, mais aucune peur ne se lisait dans ses yeux.

— Vous ! siffla-t-elle à l'adresse de Bombani. – L'air frais lui fit du bien. Les nausées qui lui soulevaient le cœur devinrent plus supportables. Ses tempes relançaient déjà moins douloureusement. – Vous ! Mais vous êtes devenu fou ? Détachez-moi tout de suite et laissez-moi partir ! Hein ? Mon Dieu, mais il fait jour ! Quelle heure est-il donc ?

Bombani regarda sa montre.

— 6 heures et 24 minutes, bella bionda, répondit-il de sa voix chantante.

— Mais alors nous avons roulé comme ça toute la nuit ?

— Oui. J'ai même été obligé de vous endormir deux fois.

— Et où sommes-nous ?

— Sur l'autoroute, près de Wuppertal.

— Je crois que vous êtes complètement cinglé ! Que signifie tout ce cinéma ? – Sonia essaya de dégager ses mains. – Détachez-moi immédiatement ou je crie !

— Si vous criez, je me verrai dans l'obligation de vous traiter encore plus durement. – Bombani s'assit sur le pare-choc et ouvrit le coffre en grand. – Alors, soyez bien sage. C'est dans votre intérêt...

— Qu'est-ce que vous me voulez ? – Sonia dressa la tête. Elle vit des arbres, le ciel était clair, bleu pâle, légèrement rosé à l'horizon. Quelques rares voitures filaient sur l'autoroute. Une nuée d'oiseaux chantaient dans les buissons. – Vous m'avez enlevée ?

— Oui, répondit sobrement Bombani.

— Mais pourquoi ? Vous vous figurez peut-être que c'est en agissant

ainsi que vous me forcerez à vous aimer ? C'est stupide.

— Il serait bien triste, bella, que je sois obligé d'avoir recours à ce genre de moyens pour rendre une femme amoureuse de moi.

Bombani avait l'air sérieusement offensé que Sonia n'ait pas une meilleure opinion de lui. Il était habitué à ce que ses charmes opèrent des miracles auprès de la gente féminine et il s'en serait voulu d'utiliser une corde et un bâillon pour arriver à ses fins.

— J'agis pour le compte de quelqu'un. En échange d'une petite somme rondelette, on m'a chargé de vous amener à Cannes. Vous êtes très attendue là-bas. Vous voyez, je suis très franc avec vous. Et pour ne rien vous cacher, j'ajouterai même que tout le vacarme que vous faites est inutile. Si vous continuez, je vais être obligé de vous forcer au silence, et j'en serais désolé. Ce serait tellement plus agréable de descendre bien tranquillement sur la Côte... tous les deux. Fuir est inutile, crier est inutile, tout est inutile, vous l'avez compris, je pense ?

Sonia acquiesça. Il était vraiment vain d'essayer d'attirer l'attention de qui que ce soit. Personne ne pouvait l'entendre. Personne ne pouvait la voir. Bombani n'avait qu'à refermer le coffre, mettre le moteur en marche et personne ne se douterait qu'il gardait une jeune fille prisonnière. Il était beaucoup plus malin de commencer par faire preuve de bonne volonté et se plier à ses ordres quels qu'ils fussent. La chance finirait bien par lui sourire. À Aix-la-Chapelle peut-être. Comme cachette, rien n'est moins sûr qu'un coffre pour tromper des douaniers consciencieux. Comment comptait-il s'y prendre pour passer la frontière ? Cette question ne laissait pas de l'intriguer.

Si elle avait su que la voiture de Bombani, outre un numéro d'immatriculation parisien, possédait également la petite plaque magique du Corps Diplomatique, elle n'aurait peut-être pas été aussi sereine.

— Il faut donc que je reste dans le coffre ? Ce n'est vraiment pas confortable.

Bombani hésitait. Deux grands yeux bleus candides qui plongeaient vertigineusement dans les siens le mettaient à rude épreuve. Mais céder au regard implorant de Sonia pouvait lui attirer les pires ennuis en général et les foudres de M. Zéro en particulier.

— Si vous me promettez d'être très sage... commença-t-il lentement. — Puis il se ravisa et s'efforça de parler sur un ton plus ferme et menaçant pour poursuivre. — Vous savez, j'ai un revolver dans ma poche, et au moindre geste suspect...

— Je n'en doute pas une seconde. — Sonia s'assit. Bombani l'aïda en lui soutenant le dos. — J'ai une de ces soifs. Vous n'auriez pas quelque chose à boire ? Ce goût d'éther ou de je ne sais quoi me rend malade.

— C'est l'heure du petit déjeuner, profitons-en !

Bombani alla à l'avant et revint avec un panier en osier. Il l'ouvrit et

en sortit une bouteille Thermos, un pain, du beurre, deux saucissons, un morceau de gruyère et quatre pommes.

Sonia lui mit ses mains liées sous le nez en les agitant comme des marionnettes.

— Je ne peux pas manger comme ça...

— Ah !... oui, c'est vrai, je le reconnais, mais pas de bêtises, hein ? Je vous ai prévenue...

Bombani libéra les mains de Sonia et s'empressa ensuite de sortir de sa poche un petit pistolet. Il le posa à côté de lui, sur le pare-chocs arrière et entreprit de couper le pain. Sonia se frotta les poignets puis se jeta avidement sur la bouteille Thermos, et emplît le gobelet à ras-bord. Dieu que ce café lui sembla bon ! Il embaumait. Jamais un café n'avait dégagé un arôme aussi délicieux.

Ils déjeunèrent ainsi tranquillement pendant une demi-heure, comme s'il était tout à fait normal qu'une jeune fille soit accroupie dans le coffre d'une voiture et qu'un homme soit assis devant elle sur le pare-chocs, un revolver à portée de la main. Puis Bombani se leva, remballa la bouteille Thermos, ce qui restait du pain, du beurre, du fromage et du saucisson sur la banquette arrière et prit un petit air faussement décontracté pour faire signe à Sonia de se rallonger dans le coffre.

— Vos mains, s'il vous plaît !

— Est-ce bien nécessaire ? hasarda Sonia en battant des paupières. — Un regard qui aurait attendri le Diable. — Si je vous promets d'être très sage...

Bombani était en proie aux affres de l'indécision. Il finit par se laisser fléchir.

— Bon, d'accord ! Mais vous vous tenez tranquille !

— Et suis-je obligée de rester dans le coffre ? Je préférerais tant être assise à côté de vous.

— Impossible !

Sonia leva la main droite puis déclara solennellement :

— Je jure d'être sage comme une image !

Bombani soupira. Ce cœur, pensa-t-il, ce maudit cœur qui chavire dès qu'une jeune fille lui fait du charme ! Il se pencha sur Sonia, détacha ses pieds et l'aida à sortir du coffre. Elle sautilla sur place pour se dégourdir les jambes puis alla docilement s'asseoir à l'avant. Bombani la dévorait des yeux. « Quelle petite merveille ! pensait-il. Et dire qu'il faut que je la remette entre les mains de ce monstre de M. Zéro ! Comme la vie est cruelle ! »

Ils avalaient les kilomètres à vive allure. Düsseldorf, bientôt Cologne... déjà Aix-la-Chapelle...

La frontière !

L'espoir !

Bombani quitta l'autoroute et roula au hasard jusqu'à ce qu'il tombe sur une petite route peu fréquentée qui s'enfonçait dans une forêt. Il s'arrêta.

— Allez, bella bionda, dans le coffre maintenant ! ordonna-t-il. Pour la frontière, pas moyen d'y couper ! Et soyez raisonnable, bella, ne me forcez pas à devenir brutal.

Il descendit, ouvrit la portière de Sonia et la tira hors de la voiture.

CHAPITRE VIII

Sonia n'opposa aucune résistance. À quoi bon se défendre ? Elle savait bien qu'elle n'était pas de taille à lutter contre Bombani, aussi se contentait-elle de prier le Ciel pour que les douaniers demandent à inspecter le coffre. Oh ! elle n'avait pas beaucoup de chances de voir son vœu exaucé, elle en était parfaitement consciente, mais elle voulait tout de même espérer que – pour une fois – les douaniers ne se contenteraient pas de vérifier le seul passeport de Bombani. S'il était nerveux, ou au contraire trop sûr de lui, il risquait de faire l'objet d'un contrôle plus sérieux. Hélas ! il était bien rare que les truands de haut vol ne sachent pas inspirer confiance. Et Ricardo Bombani était un truand de haut vol.

Sonia se rallongea donc docilement dans le coffre et tendit ses bras à Bombani pour qu'il les ligote. Elle suivait ses gestes en silence. Il s'attaqua ensuite aux pieds et cette fois prit la précaution de lier pieds et poings ensemble si bien que Sonia se trouva tendue comme un arc. Bombani avait à peine fini son œuvre que déjà son dos commençait à lui faire mal.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda-t-elle sur un ton plaintif.

— Hélas ! oui, madonna. – Faire souffrir Sonia lui fendait le cœur, mais l'heure n'était plus aux attendrissements. La sécurité primait la galanterie. – Ce ne sera pas long. Dès que nous serons en Belgique je vous détacherai. Vous crierez ?

— Non ! affirma Sonia en hochant vigoureusement la tête.

Mais Bombani lut le contraire dans ses yeux clairs, par trop expressifs.

Il haussa les épaules en prenant un air désolé et plongea la main dans sa poche. Il en sortit un mouchoir qu'il transforma en bâillon de fortune qu'il enfonça dans la bouche de Sonia. Elle se garda bien de lui faciliter la tâche et quand il voulut lui desserrer les dents de force avec sa main gauche, elle ouvrit soudain la bouche et le mordit promptement comme un petit chien.

— Maledetto ! jura Bombani en secouant sa main meurtrie. Al diavolo ! Qu'est-ce qui vous prend, bella ? Ne me poussez pas à bout, hein ? – Il lui ouvrit la bouche d'un geste brutal et glissa le bâillon entre ses dents. – Vous pouvez respirer ?

Sonia fit signe que non. Mais Bombani n'était pas un débutant. Il commença à lui pincer le nez et ne s'arrêta que lorsque Sonia devint rouge violacé et montra les premiers signes réels d'étouffement.

— Vous voyez, c'est par le nez qu'il faut respirer, ricana-t-il, et ne prenez pas Ricardo Bombani pour un imbécile !

Il lui tapota la joue comme si elle était une petite fille de cinq ans, lui décocha insolemment son sourire le plus racoleur et claqua le coffre.

Sonia se retrouva une nouvelle fois dans le noir, complètement coupée du monde extérieur. L'odeur d'essence envahit le coffre. Puis le moteur démarra et elle fut ballottée en tous sens. Les pneus crissèrent sur le sol sableux avant de murmurer régulièrement sur l'asphalte.

Sonia s'abandonna à son destin. Cannes est encore loin, pensait-elle. D'ici là, j'ai encore le temps de lui en faire voir. Elle tendit l'oreille, épia les bruits confus qui lui parvenaient. Peur ? Non, elle n'avait pas peur ; elle n'avait pas le temps d'y penser.

Des bruits de moteurs. Des voix. La voiture roula au pas, par à-coups. De la musique, très lointaine. Des cris. La voiture stoppa. Quelques secondes de silence, puis une voix étouffée à l'intérieur de la voiture.

La frontière !

Sonia essaya de bouger, de cogner contre les parois de sa prison, de se faire remarquer. En vain. Réduite à l'impuissance au fond de son gigantesque coffre, elle comprit que Ricardo Bombani passait la frontière sans problèmes.

Non seulement il put continuer son chemin, mais les douaniers allemands, puis belges, le gratifièrent même d'un salut très officiel en portant leurs mains à leurs casquettes.

Ces quelques minutes mirent cependant les nerfs de Bombani à rude épreuve. Il transpirait encore quand enfin il se retrouva en sécurité sur le sol belge. Il appuya aussitôt sur le champignon et quitta l'autoroute à la recherche d'un coin isolé. Il découvrit un bois de pins qui fleurait bon la résine et l'humus et s'arrêta parmi les fougères et les buissons de mûres. Il bondit hors de la voiture et se précipita pour ouvrir le coffre.

Sonia, les yeux clos, immobile, ne respirait plus que très faiblement.

— Madonna ! s'exclama Bombani.

Il enleva aussitôt le bâillon, dénoua les liens qui emprisonnaient les mains et les pieds de Sonia, posa son oreille sur sa poitrine puis commença fébrilement à lui masser les chevilles, puis les poignets, puis finalement le cœur. Le corps de Sonia était merveilleusement souple et chaud sous ses doigts, mais il n'avait pas l'esprit à s'émouvoir.

Sonia ne bougeait toujours pas. Elle jouait son rôle mieux qu'un premier prix de conservatoire et Bombani se laissa tromper comme un bleu. Il était au bord du désespoir. Il prit Sonia dans ses bras et la

déposa sur un lit de fougères. Puis il entreprit de lui ôter sa robe pour procéder à un massage cardiaque en bonne et due forme.

Deuxième acte. C'est là que Sonia était censée se réveiller. Elle n'avait pas du tout l'intention de se laisser déshabiller par Bombani. Elle soupira, souleva lentement les paupières, écarquilla ses grands yeux bleus, posa un regard étonné autour d'elle, puis soupira de nouveau.

— Où suis-je ? demanda-t-elle.

— En Belgique. – Bombani rayonnait. – Bella, que s'est-il passé ? J'ai eu tellement peur !

— Je ne sais pas. J'ai dû perdre connaissance. Cinq minutes encore et je mourais étouffée. Je peux difficilement respirer par le nez. J'ai un rhume, vous savez !

— Comment aurais-je pu le deviner ?

Bombani était sincèrement peiné de ce fâcheux contretemps, encore qu'avoir franchi cette première frontière aussi facilement le mettait en joie. La traversée de la Belgique serait un jeu d'enfant et ensuite : à eux la France ! Il passerait par Grenoble, traverserait les Alpes-Maritimes, s'attarderait à Grasse où l'air embaumait la lavande et l'œillet... Bombani se réjouissait comme un enfant et il décida de prendre tout son temps pour arriver à Cannes.

Sonia s'assit, releva les mèches blondes qui lui tombaient sur le front.

— Je recommence à avoir faim, déclara-t-elle en bâillant, et je meurs de soif !

— Je vous apporte tout de suite quelque chose, bella !

Bombani se précipita vers la voiture. Il se trouvait maintenant à une dizaine de mètres de Sonia... Cela suffisait-il ? Avait-elle assez d'avance sur lui ?

Qui ne risque rien n'a rien. Sonia bondit sur ses pieds.

Elle prit son courage à deux mains, rassembla toutes ses forces et partit en courant. Elle détalait comme un lapin. Où allait-elle ? N'importe où, droit devant elle. Elle ne pensait qu'à fuir... le plus loin possible. Elle finirait bien par trouver une route, rencontrer des gens, découvrir des maisons. Il fallait seulement courir, courir vers la liberté.

Bombani poussa un cri quand il la vit s'enfuir. Il laissa tomber son panier, banda tous ses muscles et partit comme une flèche. Il la rattrapait à vue d'œil. Elle n'était plus qu'à quelques mètres de lui.

— Arrêtez-vous ! hurla-t-il. Cela ne mène à rien ! Vous allez seulement me réobliger à vous ligoter !

Sonia lança un œil par-dessus son épaule. Sa première tentative de fuite, une tentative tout ce qu'il y a de plus banale, avait échoué. Elle le comprit et s'arrêta net. Bombani, en plein élan, n'eut pas le temps

de freiner et la heurta comme un boulet de canon. Ils tombèrent, roulèrent l'un par-dessus l'autre puis se retrouvèrent enlacés au milieu des fougères. Et alors Bombani fit une chose dont il rêvait depuis longtemps : il posa ses lèvres sur les lèvres palpitantes de Sonia qui essayait de reprendre sa respiration. Elle ne se défendit pas. Son cœur cognait dans sa poitrine, elle se sentait tout à coup à bout de forces et l'idée de ne pas avoir à courir ainsi encore pendant des centaines de mètres la soulageait plus qu'autre chose.

— C'était stupide, madonna, complètement stupide, haleta Bombani. Où vouliez-vous aller ? Qu'est-ce que je vais faire de vous maintenant ? Vous m'aviez donné votre parole d'honneur !

— Oui. En Allemagne. Maintenant nous sommes en Belgique.

Sonia regardait le ciel. De gros nuages traversaient lentement le pâle azur de l'été finissant. Il faisait chaud.

— Ah ? – La logique féminine surprenait toujours Bombani. Elle reposait en fait sur des données fondamentalement illogiques et cette curieuse démarche intellectuelle ne cessait de le fasciner. – Bon, alors donnez-moi maintenant votre parole pour la Belgique et la France.

— Pour la Belgique seulement ! – Sonia s'assit. – Quand nous serons en France, nous reparlerons de la France !

Elle tendit une main franche à Bombani. Il secoua la tête en soupirant avant de la serrer.

— Jamais une fille ne m'a compliqué la vie à ce point, dit-il. Si vous n'étiez pas aussi jolie, je ne me donnerais pas tant de mal. Vous seriez enfermée dans le coffre avec un tampon d'éther sous le nez en permanence.

Il aida Sonia à se lever et ils rejoignirent la voiture paisiblement, comme un couple d'amoureux.

Quelques minutes plus tard, assis à l'avant, ils dévoraient à belles dents leur second petit déjeuner.

À Hambourg, on attendait toujours le coup de téléphone du ravisseur. Mischa Heideck était resté chez les Bruckmann. Irène, couchée dans son lit, ne cessait de pleurer. Les calmants prescrits par le médecin ne semblaient pas très efficaces. Mischa, forcé à l'inaction, comptait les heures en grillant cigarette sur cigarette. La police criminelle avait branché le téléphone sur table d'écoute.

— Mais faites donc quelque chose ! s'était écrié Bruckmann. Alerte les journaux, la radio, la télévision ! C'est insupportable d'être obligé d'attendre comme ça !

Le commissaire lui aussi était soucieux. Les affaires d'enlèvement contre rançon ne donnent guère à la police l'occasion de briller. C'est

seulement lorsque le ravisseur se manifeste – et il faut bien qu'il se manifeste s'il veut de l'argent – qu'elle peut entrer en action.

Mais aucun ravisseur ne se manifesta. Midi passa... Cinq heures de l'après-midi... huit heures... toujours rien. Sept fois, le téléphone sonna. Sept fois, tous leurs espoirs s'évanouirent. Ce n'étaient que des clients de Bruckmann qui cherchaient à le joindre. Le dernier appel était même une erreur de numéro.

— Je suis bien au Bimbo-Bar ? demanda une voix masculine.

— Non ! hurla Bruckmann à bout de nerfs. C'est le Père Noël à l'appareil !

— Oh ! excusez-moi, répondit la voix sans se troubler. Je vous rappellerai à Noël.

Vers sept heures du soir, la police informa la radio et la télévision. Bruckmann et Mischa choisirent la photo de Sonia qui serait diffusée dans le monde entier. Photo et description furent envoyées à la centrale d'Interpol à Paris. Un affreux soupçon commençait à germer peu à peu dans l'esprit des enquêteurs. Sonia était une jeune fille aux longs cheveux blonds, exceptionnellement jolie. Exactement le type de femmes que l'Orient et l'Afrique du Nord s'offraient à prix d'or.

— Vous pensez à la traite des blanches ? demanda lentement Mischa au commissaire qui venait de faire allusion à cette éventualité à mots couverts.

— Nous devons envisager toutes les possibilités, acquiesça le commissaire.

La photo de Sonia Bruckmann fut diffusée au cours du journal télévisé du soir. Toute l'Allemagne découvrit son joli visage souriant. Une heure plus tard, la police criminelle avait déjà reçu quarante-neuf appels téléphoniques. Sonia avait été vue à Brunswick, Munich, Sarrebruck, Cologne et un peu partout sur le territoire allemand.

— Bon, eh bien maintenant, au travail ! gémit le commissaire. Nous ne pouvons rien laisser au hasard. Il suffit qu'une piste soit la bonne !

Vers deux heures du matin, Interpol diffusa à son tour la photo de Sonia. Toutes les préfectures de France la reçurent. Y compris celle de Cannes. Le fonctionnaire de service, très consciencieusement, inscrivit quelques annotations puis la rangea.

Travail de routine. Les dossiers « Avis de recherche » s'entassaient difficilement dans une armoire trop petite et la photo de Sonia alla s'ajouter à la centaine d'autres visages inconnus.

À Hambourg, Bruckmann et Mischa attendaient toujours, prêts à bondir sur le téléphone. Irène s'était enfin endormie.

— Je vous remercie de rester près de moi, Mischa, dit Bruckmann vers minuit.

Il était presque aphone, au bord des larmes. Mischa baissa la tête.

— C'est tout à fait naturel. Il est seulement tellement pénible de se

sentir aussi impuissant et de rester là à ne rien faire...

— D'ailleurs... – Bruckmann hésitait à parler. – D'ailleurs, si on me demande une très grosse somme... je ne pourrai pas payer. C'est ça le plus affreux...

— J'en ai parlé à mon père. – Mischa posa un carnet de chèques sur la table. – Il m'a donné un pouvoir sur son compte.

— Je ne pourrais jamais assez vous remercier, Mischa, dit Bruckmann d'une voix sans timbre.

— Pourquoi me remercier ? – Mischa sourit tristement. – J'aime Sonia par-dessus tout.

Depuis l'histoire de cette maudite photo qui le représentait en compagnie du big boss, Roger Corbet avait l'impression que le moindre de ses gestes était observé. Cela faisait par exemple trois jours maintenant qu'une équipe d'ouvriers s'employait activement à éventrer la rue qui longeait son parking privé, au pied du rocher. Il n'y avait là ni câbles ni canalisations et le revêtement de la chaussée était en parfait état. Roger Corbet avait beau ne pas être très versé dans les métiers du bâtiment, il ne tarda pas à comprendre que ces ouvriers se contentaient de faire des trous, et encore des trous, sans raison apparente... si ce n'est qu'ils surveillaient la villa.

Il commença à se sentir mal à l'aise.

Deux jours plus tard, une nouvelle équipe d'ouvriers surgit derrière sa maison, sur le plateau. Cette fois ils installaient un pylône émetteur.

— C'est pour la radio-navigation, répondirent-ils à Corbet qui n'avait pu résister à l'envie de leur poser des questions.

— Avec ça, on va pouvoir joindre tous les bateaux qui naviguent en Méditerranée !

Corbet ne crut pas à une succession de hasards. Il appela M. Zéro, mais cette fois il utilisa un petit émetteur à ondes courtes, et non le téléphone dont il pensait – à juste titre d'ailleurs – qu'il était branché sur table d'écoute.

— Je suis encerclé, télégraphia-t-il. Que dois-je faire ?

La réponse de M. Zéro jaillit presque aussitôt dans les écouteurs :

— La boucler et prendre des bains de soleil.

Un déclic... M. Zéro avait coupé la liaison.

Sur le plateau, derrière la grande villa blanche, les techniciens-radio pestaient.

— C'était trop court ! On n'a pas eu le temps de détecter son correspondant ! se lamentaient-ils. Et maintenant il va être muet comme une carpe !

— Si vous voulez mon avis, déclara le « chef de chantier », on peut

plier bagages. On n'est plus bons à rien ici.

Mais pour Corbet, l'accalmie fut de courte durée. Le commissaire Bouchard vint lui rendre visite. C'était un matin, il était encore très tôt et Corbet, qui venait juste de prendre une douche, le reçut en peignoir de bain.

— Vous êtes bien matinal ! l'accueillit Corbet sur un ton qu'il n'arrivait pas à rendre enjoué. Toujours sur la brèche, hein ?

— Plus on vieillit, moins on a besoin de sommeil. En outre, si l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt, la nuit porte également conseil. Regardez un peu ce que nous avons reçu d'Allemagne cette nuit.

Bouchard posa la photo de Sonia sur la table. Corbet y jeta un coup d'œil et ricana stupidement.

— Jolie petite nymphette ! Vous me la proposez pour ma prochaine réception ? Commissaire, Commissaire, ce n'est pas bien de faire des choses pareilles !

— J'ai bien l'impression que vous auriez besoin d'une deuxième douche. Mais glacée, cette fois ! – Bouchard s'assit sans y avoir été invité, puis poursuivit : – Quelqu'un a enlevé Sonia Bruckmann.

— Quel qu'il soit, le jeune homme a bon goût. – Corbet grimaça un sourire. – Mais ne vous en déplaît, Commissaire, il y a trois ans que je n'ai pas mis les pieds en Allemagne.

— Et vous ne connaissez pas cette jeune fille ?

— Je n'ai pas cet honneur, Commissaire ! – Corbet maintenant affectait une gaieté forcée qui ne pouvait pas sonner plus faux. – Vous savez, on ne peut pas, hélas ! connaître toutes les jolies filles de nos contrées.

— Pour le moment, je n'ai encore rien de précis, Roger. Mais je ne vais pas tarder à en savoir plus... J'ai déjà fait le nécessaire auprès des autorités allemandes. Quand j'ai vu cette photo ce matin, j'ai eu une illumination subite, une idée extraordinaire...

— Félicitations, commenta sèchement Corbet.

— Les félicitations sont peut-être un peu anticipées, mais rien ne nous empêche de rêver. Supposons que cette jeune fille ait passé quelques jours sur la Côte d'Azur, à Saint-Tropez par exemple, et qu'elle ait fait une jolie photo, une si jolie petite photo qu'elle aurait gagné un prix. Supposons que ce soit « notre » photo. La fameuse photo avec le yacht blanc et les deux hommes sur la plage... Hein ? Qu'est-ce que vous dites de ça ? En tout cas, cher Monsieur Corbet, si jamais mes suppositions se confirmaient, vous n'auriez plus qu'à vous dépêcher de préparer votre brosse à dents et un peigne. Ce sont les seuls effets personnels auxquels vous avez droit dans une cellule...

— Commencez plutôt par prouver ce que vous avancez, Commissaire ! – Corbet frottait énergiquement ses cheveux mouillés

avec une serviette éponge. Un moyen comme un autre de dissimuler sa nervosité. – Vous ne pouvez tout de même pas m’arrêter sur de simples présomptions. Les concours de circonstances, ça existe ! D’ailleurs je ne sais même pas ce que vous venez faire ici ! Je ne vous ai pas invité, que je sache ! Vous me dérangez sans cesse, comme si je n’avais rien de mieux à faire que vous recevoir. Ou bien êtes-vous là dans un but professionnel ? Dans ce cas, j’aimerais que les entrevues aient lieu en présence de mon avocat.

Bouchard comprit. C’était une manière élégante de lui signifier son congé. Il se leva, laissa la photo sur la table et redescendit en ascenseur jusqu’à sa voiture. Les ouvriers des Ponts-et-Chaussée – en fait des spécialistes du Troisième Bureau – ne lui accordèrent pas le moindre regard.

Là-haut, dans le salon, Roger Corbet regardait la photo de Sonia. Une bien jolie fille, soupira-t-il. Dommage de la fourrer dans les pattes de M. Zéro. Mais, bon Dieu ! que fait Bombani ? Pourquoi ne donne-t-il pas signe de vie ?

Corbet sortit sur la terrasse. Une légère brise faisait moutonner la mer. Il avait l’impression d’être pris au piège, comme un renard dans son terrier. M. Zéro avait, par prudence, complètement coupé les ponts avec lui, aussi n’avait-il même plus la ressource de prendre conseil auprès de lui. Seul le facteur le reliait encore au monde extérieur. Ce matin-là, il reçut deux factures et le catalogue d’un courtier en bateaux de plaisance. Un catalogue sur papier glacé avec de très belles photos de yachts à moteur.

Corbet comprit que l’arrivée du catalogue était un appel de M. Zéro, et il partit discrètement – du moins le pensait-il – pour Nice afin de juger ces merveilleux bateaux sur pièces.

Que faisaient Sonia et Bombani pendant ce temps-là ?

Bombani, pas grand-chose. Toute son activité consistait à sourire béatement en regardant Sonia. Sonia, en revanche, sous couvert de somnoler au soleil, réfléchissait activement. Elle avait une idée derrière la tête et elle guettait le moment propice à son exécution.

Elle termina son second petit déjeuner et resta donc quelques minutes à rêver au soleil avant de se lever et de s’enfoncer dans la forêt. Aussitôt, Bombani se leva à son tour et fit mine de la suivre. Il n’alla pas loin. Sonia s’arrêta net, se retourna et le foudroya du regard.

— Là où je vais, je n’ai besoin de personne ! lança-t-elle. Vous devriez avoir honte de me suivre !

Bombani rougit comme un gamin pris en défaut et se mordit la lèvre inférieure. « Encore une situation à laquelle je n’avais pas pensé,

songea-t-il. Que fait-on dans ces cas-là ? C'est que je ne suis pas censé me conduire en gentleman ! Si jamais elle essaye de se sauver ?

— Vous m'avez donné votre parole, bella ! répondit-il en guise d'avertissement.

— Oui. Je sais. Je la tiendrai !

— Si jamais j'entends un bruit suspect, je tire dans les fourrés !

— Mais qu'est-ce que vous voulez donc que je fasse ? Je n'aurais jamais pensé que vous, justement vous, puissiez...

— C'est bon, allez-y ! la coupa Bombani d'un ton agacé.

— Vous me permettez, j'espère, de disparaître de votre champ de vision pour quelques minutes ?

Bombani acquiesça d'un signe de tête, puis il s'appuya contre la voiture et se força de mauvaise grâce à suivre la course des nuages dans le ciel.

Sonia se dirigea vers un endroit touffu, et s'enfonça dans la forêt jusqu'à ce qu'elle ne voie plus Bombani, et qu'il ne puisse plus la voir, en se frayant un chemin parmi les branches et les broussailles.

— Bella ? l'entendit-elle appeler.

— Oui ? cria-t-elle en retour.

— Sifflez ! cria-t-il. Ou bien chantez ! Je veux être sûr que vous êtes toujours là !

— À vos ordres !

Sonia commença à siffler... tout en s'activant fébrilement. Elle sortit son mouchoir, le posa à plat sur sa cuisse. Par bonheur, elle avait un crayon feutre dans sa poche. Elle écrivit quelques lignes :

« Ai été enlevée. On m'emmène à Cannes dans une grosse Chevrolet vert métallisé. L'homme s'appelle Bombani. Prévenez la police. Sonia Bruckmann. »

Elle accrocha le petit morceau d'étoffe à une branche en espérant que quelqu'un le trouverait. Un chercheur de champignons ou de mûres, un bûcheron, le garde forestier, un chasseur, des promeneurs... Un mouchoir blanc accroché ainsi à une branche ne passerait pas inaperçu. Restait à savoir quand quelqu'un s'aventurerait dans cette partie de la forêt.

Elle n'avait pas cessé de siffler gaiement et Bombani était très content d'elle. Quand elle sortit des fourrés et s'avança vers lui, il lui proposa une cigarette.

— Vous fumez ?

— Non, merci. — Elle regarda sa montre. — Et maintenant ?

— Nous reprenons la route. À Bouillon, nous bifurquons vers la France pour atteindre Sedan et ensuite, direction plein sud !

— Bouillon... Un nom qui vous met l'eau à la bouche, dit Sonia presque avec ravissement.

— Ça tombe bien, c'est là que nous déjeunerons.

— Vous allez encore me prestidigiter un festin ?

— Oui. Mais d'abord il faut que je fasse quelques courses. Vous aimez le poulet en gelée ?

— J'adore ça. Et les frites. Avec de la mayonnaise...

— Bella, je suis prêt à faire n'importe quoi pour vous... mais seulement quand vous êtes sage.

Bombani donna le signal du départ. Ils montèrent en voiture et revinrent sur leurs pas pour rejoindre la route nationale. Bombani appuya sur l'accélérateur, la grosse limousine prit peu à peu de la vitesse, Sonia alluma la radio. Radio Luxembourg. Toutes les chansons du Hit Parade.

« En fait, c'est une aventure extraordinaire qui m'arrive, pensa-t-elle. Mais ce doit être l'affolement à la maison. Maman doit pleurer, papa doit être fou de rage et Mischa... Mischa, comment va-t-il réagir ? Que pensent-ils que je suis devenue ? Comment les prévenir que je vais bien ? Si je pouvais seulement leur dire quatre mots... quatre petits mots : Je suis en vie ! Cela suffirait. Mon mouchoir ? Quelqu'un le trouvera-t-il ?

— À propos, pourquoi m'enlève-t-on au juste ? demanda-t-elle à nouveau. Mon père n'a pas assez d'argent pour payer une rançon importante. Si c'est ça qui vous intéresse, vous ne ferez pas d'affaires mirobolantes, je peux vous le dire tout de suite.

Bombani se taisait. Il laissa s'écouler de longues minutes avant de répondre.

— Il ne s'agit pas d'argent. On veut vous demander quelque chose.

— Ah ? Et vous vous donnez toute cette peine pour ça ? Vous travaillez pour un fou ?

« C'est bien possible, songea Bombani en ricanant intérieurement. M. Zéro est peut-être fou. Mais ça le regarde. Tant qu'il me paye bien, il peut même être fou à lier si ça lui fait plaisir. Il me paye, et par-dessus le marché, j'ai encore de longues heures agréables devant moi ! »

C'était cela qui réjouissait tant Bombani. Il n'avait pas du tout l'intention de rouler nuit et jour... Dès que la nuit commencerait à tomber, il passerait à l'action. Lui, Ricardo Bombani. Le grand play-boy de la Côte d'Azur. Ce serait d'un romantique... encore mieux qu'au cinéma !

Mais en attendant, il n'était que midi et Sonia avait faim.

CHAPITRE IX

Le passage de la frontière franco-belge se déroula selon le scénario déjà éprouvé à Aix-la-Chapelle. Quelques kilomètres avant le poste de douane, Bombani s'arrêta et désigna l'arrière de la voiture du menton. Sonia comprit aussitôt ce qu'il attendait d'elle.

— Encore ? demanda-t-elle. Vous voulez que je retourne dans le coffre ? Je vous ai pourtant donné ma parole d'honneur !

— Vous n'avez pas de passeport, bella. – Bombani descendit, contourna la voiture et fermement fit descendre Sonia. – Sans passeport, aucun douanier, aussi bien intentionné soit-il, ne vous laissera passer.

Sonia grimpa dans le coffre en rechignant et s'allongea sur le tapis de caoutchouc. Le coffre, passe encore, mais se faire une nouvelle fois ligoter comme un saucisson : pas question ! Quand Bombani s'approcha d'elle avec ses cordelettes de nylon, elle poussa un « Non ! » hystérique avant de se défendre énergiquement.

— Je ne veux pas de ces ficelles ! C'est abominable ! hurla-t-elle. Je vous promets d'être sage !

— Vous ne donnerez pas de coups de pied ni de coups de poing ?

— Non !

— Aucun bruit ?

— Je le jure !

— Bon. Alors je ne vous ligote pas. – Bombani retourna à l'avant et cacha les cordelettes sous son siège. – Le voyage pourrait être tellement agréable si vous étiez une gentille fille, dit-il avant de refermer le coffre. Nous devrions profiter du temps qui nous reste jusqu'à Cannes, Qui sait ce qui arrivera ensuite ?...

Sonia comprit ce que Bombani voulait dire. Elle se sentit oppressée. Puis la peur, une peur viscérale, s'empara d'elle. Qu'est-ce qui l'attendait à Cannes ? Qui l'avait fait enlever ? Pourquoi ? Tout gangster qu'il était, Bombani, au fond, n'était pas un mauvais homme. Il était poli, aimable, savait vivre. Était-il la chance de Sonia ? Ricardo Bombani était-il le maillon fragile de la chaîne invisible qui la maintenait prisonnière ? Bombani était-il un moyen de recouvrer la liberté ? Peut-être qu'en lui faisant du charme, en battant des cils, en lui accordant quelques baisers innocents... ?

Sonia en était à ce stade de ses pensées quand ils atteignirent la frontière. Elle retint sa respiration... attendit... tous ses sens en éveil.

La voiture s'arrêta. Bombani dit quelques mots... Puis merveille de

l'immunité diplomatique, redémarra presque aussitôt. Il n'avait même pas coupé le contact.

La petite plaque ovale blanche et ses deux lettres magiques opéraient décidément des miracles. Et l'expression arrogante qu'arborait Bombani pour la circonstance faisait le reste. Il était tellement imprégné de son rôle qu'il n'était lui-même pas loin de se prendre pour un authentique diplomate.

Environ trois kilomètres plus loin, peu avant d'entrer dans La Chapelle, une petite ville frontalière, Bombani s'arrêta et libéra Sonia. Il faisait un temps splendide. La campagne était douce et verte comme un tableau romantique. Le blé fraîchement coupé se dressait en pyramides dorées sur un fond de ciel bleu.

— J'ai une faim de loup, Ricardo... jeta négligemment Sonia en s'asseyant sur le pare-choc arrière.

Bombani tressaillit. Ses yeux de velours noir brillèrent.

— Vous avez dit « Ricardo », bella bionda ?

— Oui, répondit Sonia plus ingénue que jamais. Il ne faut pas ?

— O madonna ! Si, je vous en prie ! Mon cœur s'emplit de bonheur quand je vous entends prononcer mon prénom. Dites-le encore une fois !

— Ricardo... répéta Sonia en mettant dans ce mot toute la douceur dont elle était capable.

— O bella ! s'émut Bombani. Jamais mon nom n'a été si doux à mes oreilles. Votre voix est comme une caresse. J'aimerais vous embrasser, bella. Vous prendre dans mes bras.

Sonia hésitait. Elle était au pied du mur maintenant. Ce baiser serait peut-être le premier pas vers la liberté. Oh, et puis après tout, je n'en mourrais pas ! se dit-elle.

Et elle rejeta dans un gracieux mouvement ses longs cheveux blonds en arrière, ferma les paupières, tourna vers Bombani un visage tout palpitant d'émotion parfaitement simulée et lui offrit ses lèvres.

— Vous pouvez..., murmura-t-elle.

Ricardo Bombani avait l'impression de vivre un rêve. Il savait quel pouvoir il exerçait sur les femmes. Elles le lui avaient suffisamment dit. Et prouvé. Ses succès amoureux ne se comptaient plus. Il faisait déjà figure de héros sur la Côte d'Azur et sur la Riviera italienne. Pourtant cette dernière conquête devint pour lui l'événement le plus important de sa vie.

Il la prit fougueusement dans ses bras, la couvrit de baisers, tout en maudissant ce M. Zéro qui d'amoureux professionnel l'avait rabaissé au rang de kidnappeur asexué. Puis il embrassa les lèvres glacées de Sonia, Il ne se lassait pas de la caresser. Ses cheveux étaient doux comme de la soie.

Sonia le ramena brutalement sur terre.

— Ça suffit maintenant ! déclara-t-elle sans ménagements. J'avais complètement oublié que vous étiez mon ennemi.

— Votre ennemi ? Bella ! – Bombani criait presque. – Moi qui brûle d'amour pour vous !

— ... Et me kidnappe sans sourciller pour m'emmener chez un cinglé.

— Ma vie en dépend !

— La mienne aussi. – Elle contourna la voiture en balançant des hanches provocantes à souhait, Bombani sur les talons comme un chiot qui attend qu'on lui jette un os. – Je propose qu'on change de direction... qu'on remonte vers le Nord.

— C'est impossible, bella bionda. – Bombani se passa la main dans les cheveux. Ce qu'il redoutait tant venait d'arriver. Il lui fallait choisir entre l'amour et le devoir, et ce dilemme cornélien le mettait au supplice. Il opta momentanément pour une solution intermédiaire qui lui permettrait de gagner du temps. – Un baiser, mendia-t-il, juste un seul !

Sonia s'arrêta, lui fit face. Elle laissa Bombani s'approcher, et quand il ne fut plus qu'à un pas, elle jeta les bras autour de son cou, s'accrocha à lui et l'embrassa sauvagement sur la bouche. Elle le relâcha aussi soudainement et fit deux pas en arrière. Elle le dévisagea en écarquillant les yeux, un sourire ironique sur les lèvres.

Bombani ne savait plus où il en était. Son sang italien bouillonnait dans ses veines.

M. Zéro était un être impitoyable. Et pour lui, l'amour ne serait certainement pas une excuse.

— Cet amour me perdra, bredouilla Bombani. Qu'allons-nous faire, madonna ?

— Pour commencer, on va manger. J'ai faim. – Sonia alla s'asseoir à l'intérieur de la voiture. – Tu m'as promis que nous déjeunerions à Bouillon.

Bombani poussa un profond soupir. Quelques minutes de paradis et le train-train quotidien reprenait le dessus.

— Tu veux vraiment des frites ? demanda-t-il avant de mettre le moteur en marche.

— Oui ! Et j'espère bien que tu vas m'en trouver.

Ils entrèrent dans La Chapelle. Toute la vie de cette petite cité provinciale se concentrait autour de la place du Marché. Quelques magasins, déserts à cette heure de la journée, l'église en contrebas et trois restaurants aux terrasses ensoleillées.

Pour aussi accueillants qu'ils fussent, Bombani ne tenait guère à

déjeuner dans un de ces restaurants. Il s'arrêta au milieu de la place, prit son panier sur la banquette arrière et descendit.

— Je te fais confiance ? demanda-t-il à Sonia qui avait trop envie de s'asseoir sous un parasol à l'une des tables garnies de nappes à carreaux rouges et blancs pour penser à se sauver.

Le cliquetis des couverts sur la porcelaine blanche, le pain doré qu'elle apercevait dans les corbeilles, lui avaient fait passer toute envie de poulet en gelée.

— Pourquoi n'irions-nous pas dans un de ces restaurants, Ricardo ? proposa-t-elle en enrobant Bombani d'un irrésistible regard aussi bleu que candide.

Bombani se laissa fléchir. Il reposa son panier à l'intérieur de la voiture.

— Si j'étais sûr que..., objecta-t-il pour la forme.

— Je ne dirais pas un mot ! Je te le promets !

— Bon, alors viens.

Il aida galamment Sonia à descendre de voiture, puis, bras dessus, bras dessous, ils traversèrent la place toute blanche de soleil pour s'attabler « Chez Pierre ».

Aussitôt un serveur apparut avec la carte. Bombani commanda six huîtres pour chacun en entrée, puis, d'un commun accord, ils choisirent ensuite le plat du jour, de la noix de veau braisée aux olives. Le rôti de veau et les merveilleuses frites qui l'accompagnaient engloutis, Sonia opta pour une tarte Tatin et Ricardo Bombani pour des poires Belle Hélène. Ils arrosèrent ce festin royal de bordeaux rouge, après avoir bu une demi-bouteille de muscadet avec les huîtres.

Sonia se sentait flotter sur un petit nuage blanc. Bombani rayonnait.

— Dieu que la vie est agréable parfois ! dit-il en s'étirant comme un chat. — Cette réaction était tellement spontanée, tellement sincère que Sonia se surprit à le trouver terriblement sympathique. Mais peut-être n'était-ce qu'un effet de l'alcool auquel elle n'était guère habituée. — Après ça une bonne petite sieste d'une heure...

— Hum... fit Sonia avec délectation.

— Au soleil... sur un lit de mousse...

Bombani ferma les yeux et s'étira de plus belle, déjà sur son lit de rêve en pensée. Sonia s'empressa de détourner la conversation.

— En fait de sieste nous allons remonter en voiture et rouler pendant d'interminables heures sur des petites routes poussiéreuses.

— N'est-ce pas affreux, chérie ?

— Avoue que je n'y suis pour rien. Si ça ne tenait qu'à moi...

— Ne parlons plus de ça.

Bombani se leva et entra dans la salle pour payer.

C'était le moment d'agir.

Sonia déplia sa serviette, prit son crayon feutre et griffonna

quelques lignes sur l'étoffe blanche :

« S'il vous plaît, appelez le 32 62 818 à Hambourg et dites à mon père que je vais bien. On m'emmène à Cannes. Je m'appelle Sonia Bruckmann. »

Elle replia sa serviette en hâte et la posa négligemment sur son assiette vide. Bombani revenait. Un sourire radieux illuminait son visage. Il avait tout de même pris le temps de boire un cognac au bar et d'acheter une bouteille de vin rouge pour le voyage. Ils allaient rouler jusqu'au soir et puis... Quand Bombani pensait à la nuit qui l'attendait, son cœur faisait des bonds dans sa poitrine.

— Tout est O.K. ? demanda Sonia en se levant.

— Tout, bella bionda ! Je réfléchissais tout à l'heure... Il y a plusieurs routes pour arriver à Cannes. Le trajet le plus direct, et aussi le plus rapide, c'est l'autoroute du sud, bien sûr. Mais on peut faire des détours. Et nous ferons plein de détours, ma chérie. Tous les big bosses du monde ne peuvent plus m'en empêcher maintenant.

Sonia l'écoutait à peine. Le cœur battant, elle fixait anxieusement la table qu'ils venaient de quitter. Le serveur était en train de desservir. Il empila les assiettes, les verres, les couverts et... les serviettes sur un plateau. Il disparut dans la salle. Il allait trouver son message ! Ou bien ils vont courir après la voiture, ou bien ils vont prévenir la police, ou bien ils vont tout de suite téléphoner à Hambourg et dire à papa où je suis !

Rien. Tout semblait calme à l'intérieur du restaurant. Bombani lança le moteur et démarra. Quelques minutes plus tard, La Chapelle était loin derrière eux. La route de Sedan déroulait son monotone ruban noir devant eux.

« Chez Pierre », la serviette et son mystérieux message créèrent une certaine émotion parmi le personnel. Le patron et le serveur hochaient la tête de concert.

— C'est de l'allemand ! dit le patron. Tu sais l'allemand, Louis ?

— Non.

— Ben alors, t'étais pas prisonnier en Allemagne ?

— Si. Mais c'était il y a trente ans. Et à part Sauerkraut... ich liebe dich... wollen Sie Fräulein... et schönes Bier, je n'ai pas retenu grand-chose. Et ce n'est pas ce qui est écrit là-dessus.

Ils examinèrent encore la serviette sous toutes ses coutures ne sachant trop s'ils devaient la mettre au linge sale ou bien la montrer à quelqu'un qui savait l'allemand.

— Ce n'est peut-être que leur itinéraire, bougonna le patron. Ces touristes, il faut qu'ils écrivent sur tout ce qui leur tombe sous la main. Mais je veux en avoir le cœur net. — Il plia la serviette et la fourra dans la poche de son pantalon comme un mouchoir. — J'irai voir Polniac, tout à l'heure. Le professeur. Il connaît l'allemand, il me

traduira.

Mais Polniac s'était exceptionnellement absenté jusqu'au lendemain soir.

Et Ricardo Bombani gagna ainsi vingt-quatre heures d'avance.

Thomas Bruckmann et Mischa Heideck avaient toujours bon espoir d'avoir des nouvelles de Sonia. Irène Bruckmann, en revanche, n'arrivait plus à croire que sa fille puisse être encore en vie et, au bord de la dépression nerveuse, les yeux secs d'avoir trop pleuré, elle se laissait soigner par l'infirmière que le médecin avait aussitôt mise à sa disposition.

Dans les locaux de la police, la commission spéciale chargée de l'enquête suait à grosses gouttes. Depuis la diffusion de la photo de Sonia sur les trois chaînes de télévision, les renseignements ne cessaient d'affluer. Ils étaient tous systématiquement pris en considération, examinés en conséquence... et bien vite classés sans suite dans un dossier qui gonflait à vue d'œil. Une information pourtant, une seule, retint l'attention des policiers. Elle provenait d'un laitier belge. Il avait téléphoné vers onze heures du matin. Il venait de voir une jeune fille blonde qui aurait fort bien pu être Sonia Bruckmann dans une grosse voiture américaine. C'était sur la route entre Champlos et Saint-Hubert, en Belgique. La voiture lui avait fait une queue de poisson en le doublant. Un homme était au volant, mais il roulait beaucoup trop vite pour qu'il ait pu distinguer ses traits. Seuls les cheveux blonds de la jeune fille, qui flottaient au vent par la fenêtre, l'avaient frappé.

Le chef de la commission spéciale appela aussitôt Thomas Bruckmann.

— Non. Ce n'est sûrement pas ma fille, affirma Bruckmann quelque peu offusqué que l'on prenne son enfant pour une aventurière tout juste bonne à s'enfuir avec un homme. — Cette piste-là est manifestement fausse. Ma Sonia n'est pas comme ça !

La fiche numéro quarante-huit fut donc barrée d'un grand « FAUX » écrit au feutre rouge et classée avec les autres.

Tout était à reprendre à zéro. Dire que l'enquête piétinait aurait été bien en deçà de la réalité, attendu qu'elle n'avait toujours pas progressé d'un pas. Aucun indice n'avait débouché sur une piste valable, si ravisseur il y avait, le ravisseur n'avait réclamé aucune rançon, aussi la police se vit-elle obligée de recommencer à attendre passivement.

Une demande d'information arriva à la préfecture. Elle émanait d'un certain commissaire Bouchard de Cannes. On lui répondit aussitôt.

Simple travail de routine pour les policiers hambourgeois : Oui, Sonia Bruckmann avait bien passé quatre semaines sur la Côte d'Azur. Oui, elle avait séjourné à Saint-Tropez. Avait-elle gagné un prix à un concours-photo ? On posa la question à Bruckmann. Oui, elle avait effectivement gagné un prix. Pour une photo représentant une crique aux environs de Saint-Raphaël.

— J'aimerais bien avoir leurs problèmes, se moqua l'inspecteur chargé de l'enquête. C'est à Cannes qu'il faut être commissaire de police, pas à Hambourg !

Bouchard était loin de partager son opinion. Quand il reçut les réponses de ses collègues allemands, il comprit qu'il avait à démêler une affaire qui serait sans doute la plus importante de sa carrière.

Roger Corbet s'était acheté un nouveau yacht. Un merveilleux bateau blanc équipé pour les croisières en haute mer et pourvu d'une station-radio ultra-perfectionnée avec radar. Détail qui prenait toute son importance lorsque l'on savait que M. Zéro ne se manifestait plus que par le truchement d'un poste émetteur à ondes courtes. Les lignes téléphoniques de ses amis étaient surveillées. D'où il tenait cette information restait aussi mystérieux que son véritable patronyme. Seul Corbet savait que M. Zéro fréquentait les plus grands de ce monde, qu'il avait ses entrées dans les clubs privés les plus fermés ; qu'il était de toutes les réceptions mondaines de Monte-Carlo et qu'il s'était rendu très populaire par ses dons à des institutions charitables et par ses fondations culturelles et touristiques. Les origines de sa fortune n'intéressaient personne dans ce milieu-là. Il était riche. Cela suffisait.

La première chose que fit Corbet quand il se retrouva seul sur son nouveau bateau fut de s'enfermer dans la cabine-radio. Il se brancha sur la fréquence de M. Zéro et aussitôt les signaux en morse crépitèrent dans ses écouteurs, comme si M. Zéro n'attendait que son appel.

— Bombani n'est pas encore arrivé, télégraphia M. Zéro. Si nous perdons le marché oriental, ce sera votre faute ! Vous savez ce que cela veut dire ?

Oui. Corbet le savait. Il débrancha l'émetteur et se prit la tête à deux mains avant de s'effondrer sur la table. La peur lui mordait le ventre.

Mais que faisait donc Bombani ? Il aurait dû arriver à Cannes depuis longtemps. Il ne fallait pas cent sept ans pour parcourir deux mille kilomètres !

Corbet redescendit à terre la tête basse, les épaules voûtées, le front barré de profondes rides. Il avait mis tous ses espoirs dans la nuit qui

venait. C'était sa dernière chance. Si Bombani n'était pas là demain matin, il se demandait bien ce qu'il dirait à M. Zéro.

Une main se posa sur son épaule. Il sursauta. Puis eut bientôt un piètre sourire.

— Encore vous. Commissaire ? Mais ma parole, vous ne me quittez plus d'une semelle.

Bouchard partit d'un rire franc.

— Beau rafiot ! fit-il en désignant le yacht du menton. Et drôlement bien équipé à ce que je vois.

— Qu'est-ce que vous me voulez encore ? s'enquit sèchement Corbet.

— Oh ! rien de plus que vous rabattre un peu le caquet. – Les yeux de Bouchard brillaient d'une petite flamme malicieuse. – J'ai des nouvelles d'Allemagne... Sonia, la jeune fille qui a mystérieusement disparu à Hambourg... – Bouchard distillait ses syllabes au compte-gouttes, comme un vieux cabot, pour ménager ses effets. – ... et celle qui a gagné le second prix du concours-photo de Saint-Tropez, ne sont qu'une seule et même personne.

— Oui, et alors ?

— Vous étiez bien sur cette photo, non ?

— Vous savez, il y en a plus d'un qui m'a photographié.

— ... Et il y avait un homme avec vous sur cette photo... Un homme qui m'intéresse beaucoup. – Bouchard lisait dans les yeux de Corbet une panique grandissante qui le conforta dans ses idées. Il se sentait soudain très fort. – Je sais, je sais, je n'ai aucune preuve contre vous. Le vol de la photo, l'agression de ce pauvre Zambatti, le surprenant silence de tous vos « amis »..., tout cela ne me permet pas de vous arrêter, c'est un fait, mais cela me permet de comprendre. C'est le négatif qui vous intéresse, hein ?

— Croyez ce que vous voulez ! – Corbet repoussa Bouchard sur le côté et fit mine de poursuivre son chemin. – Je ne comprends absolument pas de quoi vous voulez parler.

— D'une jeune fille qui est en route pour Cannes avec le négatif de cette photo dans sa poche. – Bouchard retint Corbet par la manche de sa veste. – Et maintenant Corbet, ouvrez bien vos oreilles et écoutez-moi. Vous avez perdu. Vous êtes encore en liberté, mais pas pour longtemps !

Roger Corbet ne répondit pas. Il s'arracha à la poigne de fer de Bouchard et regagna sa voiture à grandes enjambées.

Si seulement on pouvait prévenir Bombani, pensait-il. Il ne faut surtout pas qu'il arrive à Cannes. Il faut qu'il aille à Marseille !

Mais qu'est-ce que qu'il fabriquait, bon Dieu ? !

Si Corbet et M. Zéro avaient su où était Bombani à cet instant, ils auraient eu de quoi se faire des cheveux blancs.

Le soir venu, il avait tout bonnement interrompu son voyage et quitté la route nationale pour se diriger vers une forêt qu'il avait aperçue de loin. Ils étaient au nord de Dijon, en Côte-d'Or, cette douce province française bénie des dieux, pays du chablis et du merveilleux beaujolais.

Bombani était de fort belle humeur. La nuit venait. Une nuit qu'il allait passer avec Sonia.

Il dressa la table sur l'herbe encore chaude d'une clairière avec le soin amoureux réservé d'ordinaire aux soupers aux chandelles en tête à tête. Puis il alla à la voiture et prépara les sièges pour la nuit avant de donner le signal d'ouverture des festivités en débouchant la bouteille de vin de La Chapelle.

Sonia suivait chacun de ses gestes en plissant le front.

Elle cherchait désespérément un moyen de tourner cette situation délicate à son avantage.

CHAPITRE X

— La vie n'est-elle pas merveilleuse ? attaqua Bombani en ouvrant les bras.

Le soleil disparaissait derrière l'horizon dans une symphonie de couleurs, teintant de rouge orangé, puis de rose et de violet, les nuages qui s'étiraient lentement dans le ciel. La nuit tombait doucement. Tous les parfums de l'été finissant flottaient dans l'air.

— Prenez place, bella, nous n'attendons plus que vous pour commencer !

Sonia s'assit en tailleur sur la couverture qui faisait office de siège. Bombani prépara les hors-d'œuvre – un assortiment de charcuterie –, coupa du pain, puis versa le précieux vin rouge dans... de vulgaires gobelets en carton bariolés.

— Je vous aime ! déclara soudainement Bombani.

Sonia en laissa tomber sa fourchette de plastique. Ça y est, se dit-elle, je ne vais pas tarder à être obligée de me défendre.

Mais Bombani semblait se contenter pour l'instant de cette simple déclaration verbale. Il leva son gobelet à l'adresse de Sonia puis le vida d'un trait.

— Hum... bella, tu es aussi ardente que ce vin est généreux ! s'extasia-t-il alors.

Sonia resta interdite.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela, Ricardo ? demandât-elle en inclinant la tête sur le côté.

— Je t'ai vue en colère, bella. L'autre soir, à Hambourg, quand tu essayais de te débarrasser de ce rustre qui voulait te forcer à monter dans sa voiture. Dieu que tu étais belle ! Ces yeux flamboyants... ce corps tout vibrant de fureur ! Quel tempérament ! Comme il sera heureux l'homme dans les bras duquel tu découvriras l'amour !

— Et cet homme, c'est toi, n'est-ce pas ?

— Je l'espère. – Bombani se pencha en avant. Mais cette romantique tentative d'approche se heurta prosaïquement au pain, au saucisson et au paquet de beurre qui les séparaient. Des fourmis couraient sur la couverture que Bombani s'évertuait à chasser à coup de pichenettes. – Et puis, je vois bien que tu caches tes sentiments.

— Moi ? Comment cela ?

— Je sais... Je sens que tu m'aimes.

— Tu ne m'es pas antipathique. – Sonia ne put s'empêcher de rire. – Mais de là à parler d'amour ! – Puis tout à coup elle redevint sérieuse,

s'assit droite comme un « I » – Je commence à me demander... Dis-moi la vérité, Ricardo : cette histoire d'enlèvement pour les besoins d'une cause mystérieuse, c'est un mensonge, n'est-ce pas ? C'est de ton propre chef que tu m'as enlevée, parce que tu pensais qu'il serait alors plus simple de me « conquérir » comme on dit. Tu t'es dit qu'après un petit voyage à travers l'Europe, seuls comme deux amoureux, je te tomberais dans les bras. C'est bien cela, n'est-ce pas, Ricardo ?

— Quand tu m'appelles Ricardo, je suis prêt à tout avouer. – Bombani soupira à fendre l'âme. – Mais malheureusement, la vérité est tout autre. *Il faut* que je t'amène à Cannes. C'est un ordre.

— Un ordre de qui ?

— Je ne peux pas te le dire, bella.

— Ça alors ! – Dans un accès de rage parfaitement simulé, Sonia lança par-dessus son épaule la tartine de pain beurré dans laquelle elle s'appêtait à mordre et renversa son gobelet de vin dans l'herbe. – Tu m'enlèves, tu refuses de me dire pourquoi et pour qui, tu exécutes sans réticence aucune les ordres d'un cinglé et tu espères après ça que je vais tomber amoureuse de toi ! Tu es fou, ou quoi ?

Elle bondit sur ses pieds en faisant danser sa longue crinière blonde. Voilà l'occasion rêvée de le tenir à distance, pensa-t-elle. Ce conflit va lui faire oublier sa flamme.

Bombani était éperdu d'admiration. Il aimait les femmes volcaniques, même si – comme c'était présentement le cas – c'était contre lui que se retournait leur tempérament ardent. Quelle fille extraordinaire ! se dit-il une fois de plus. La conquérir vaut bien le risque que cela va me faire courir auprès de M. Zéro.

— Je vais me coucher ! annonça Sonia en ramassant sa couverture. Et je vais m'enfermer dans la voiture !

— Bella ! s'affola soudain Bombani. Tu ne vas tout de même pas me laisser dormir à la belle étoile ?

— Mais si.

— Par le temps qu'il fait !

— Justement. Nous sommes encore en été. Il ne fait pas froid.

— Mais je suis de santé fragile. Je suis très sujet aux rhumes. De quoi vais-je avoir l'air avec la goutte au nez ?

Sonia oublia un instant le sérieux de la situation pour éclater de rire. Bombani était un truand, un voleur, un menteur, un escroc, mais de tous les truands il était aussi certainement le plus charmant. Tel qu'il était là, avec ses grands yeux noirs suppliants, il était plus attendrissant qu'effrayant.

— Si tu ne me dis pas qui veut me voir à Cannes, menaçait impitoyablement Sonia...

Le visage de Bombani s'assombrit.

— La vie est belle, mais courte. Et on ne vit qu'une fois, fit-il

doctement.

Sonia comprit. Une peur sourde, indéfinissable, s'empara d'elle. Qui donc l'attendait à Cannes ? Que lui voulait l'inconnu ? Et elle comprit soudain que tant qu'elle était seule avec Bombani il ne lui arriverait rien. À Cannes, en revanche...

Que faire ?

Tout d'abord : entretenir – voire attiser – la bonne humeur de Bombani. Ensuite, faire durer le voyage aussi longtemps que possible. Avec un peu de chance, ses problèmes se résoudraient d'eux-mêmes.

— Bon, alors je te permets de dormir dans la voiture. – Elle étendit sa couverture sur le siège avant droit, transformé maintenant en couchette. – Mais je te préviens : si jamais tu me touches, je te griffe la figure, je te mords, je hurle, je reprends ma parole, je ne manque pas une occasion d'essayer de fuir et je t'en fais voir de toutes les couleurs du soir au matin et du matin au soir jusqu'à ce que nous arrivions à Cannes ! Est-ce clair, Ricardo ?

— Très clair.

Bombani était aussi malheureux que vexé. Jusqu'à présent, ses conquêtes amoureuses avaient été plus glorieuses. Et cette première défaite était d'autant plus douloureuse que Sonia avait éveillé en lui un tendre sentiment qui n'était autre que l'amour, l'amour avec un grand A.

Sans lever les yeux sur elle, sans dire un mot, il remit dans le panier d'osier ce qui avait failli constituer le menu d'un tendre dîner en tête à tête, secoua sa couverture puis alla s'installer sur le siège avant gauche et s'allongea en tournant le dos à Sonia.

La nuit était complètement tombée maintenant. Le ciel, chargé de gros nuages noirs, était sans étoiles. Des bruits confus, des craquements, des éclats de voix lointains montaient de la forêt. Sonia frissonna. Elle enfonça la tête dans ses épaules et s'enroula frileusement dans sa couverture.

— Tu as peur ? demanda Bombani.

— C'est la première fois que je passe la nuit dans une voiture. Il doit falloir s'habituer.

— Veux-tu une cigarette ?

— Oui, merci, répondit Sonia d'une petite voix tremblante.

Elle qui voulait épater Bombani par son courage et son assurance se sentait bien misérable. La nuit, ce ciel lourd et sombre au-dessus d'eux, cette vie mystérieuse qu'elle sentait palpiter autour d'elle dans la forêt, avaient eu raison de ses bonnes résolutions.

Ils fumèrent une cigarette en silence, puis Sonia baissa sa vitre pour aérer la voiture et elle se blottit dans sa couverture.

— Bonne nuit ! lança-t-elle d'une voix intentionnellement forte. Et, une chose encore, Ricardo... J'ai le sommeil très léger. Ne t'avise

surtout pas de m'embrasser ou de me faire je ne sais quoi pendant que je dors. Je peux me défendre tu sais. Je suis plus forte que j'en ai l'air !

— Bonne nuit, madonna.

Bombani prit la main de Sonia et y déposa un chaste baiser avant de se tourner ostensiblement vers sa portière pour souligner l'honnêteté de ses intentions.

Sonia, tous les sens aux aguets, épiait anxieusement les bruits de la nuit. Elle essaya bravement de refouler la vague de sommeil qui la gagnait, mais ses paupières se fermèrent toutes seules et elle s'endormit presque aussitôt comme une masse. Bombani qui avait une rude journée derrière lui, sombra en quelques secondes dans un lourd sommeil sans rêves.

Ils dormaient paisiblement l'un à côté de l'autre pendant que dehors la couche de nuages se déchirait sur une lune blafarde qui baigna le paysage d'une lumière laiteuse.

Il ne devait pas être loin de trois heures du matin quand un bruit de pas s'approcha dans la forêt. Des branches mortes craquèrent, puis l'on entendit bientôt le léger grincement d'une bicyclette mal huilée.

Une silhouette sombre qui poussait une antique bicyclette surgit de derrière les buissons. Un balluchon de toile, qui contenait sans doute tous les biens de l'homme, était ficelé sur le porte-bagages.

La découverte de la grosse limousine américaine garée ainsi parmi les arbres, tous feux éteints, au beau milieu de la forêt cloua l'homme sur place de surprise. Il posa délicatement sa bicyclette dans l'herbe et s'approcha lentement sur la pointe des pieds.

Il contourna d'abord la voiture à une dizaine de mètres de distance puis il toussota et attendit. Rien ne bougea à l'intérieur du véhicule. Il se glissa alors à pas de loup jusqu'à la portière droite et risqua un œil par la vitre. Il fut quelque peu déçu de ne point découvrir un couple d'amoureux tendrement enlacés. Un homme et une jeune fille, chacun enroulé dans une couverture, dormaient profondément.

L'homme envisagea alors la situation sous un angle nouveau et gloussa de plaisir. Ce devait être un jour de chance. Tout ce dont il pouvait avoir besoin sur terre était là, sous ses yeux, à portée de la main. Une belle voiture, une jolie fille, et certainement des dizaines de gros billets de banque. Il suffisait d'ouvrir la portière, d'empoigner rapidement l'homme par le cou et de serrer... de serrer très fort. Après il s'occuperait de la jeune fille.

L'homme considéra pensivement Bombani. Il était indécis. Jusqu'à présent, il avait été un honnête vagabond. Vivre au jour le jour d'innocentes rapines ou de mendicité, dormir la nuit dans des granges et sillonner la campagne le jour, voilà comment il comprenait la vie. Une véritable philosophie en somme. Mais jamais encore il n'avait songé à tuer pour améliorer son quotidien.

Il fit une nouvelle fois le tour du véhicule, et c'est alors qu'il remarqua la plaque officielle du Corps Diplomatique. Il était suffisamment instruit pour savoir que la disparition d'un diplomate passe rarement inaperçue, aussi décida-t-il de renoncer à ses macabres desseins – pour tant est qu'il ait réellement songé à passer à l'acte. Mieux valait rester dans le droit chemin. Et d'autant plus qu'une voiture pareille, qu'on essaye de la revendre ou qu'on l'utilise, était le meilleur moyen de se faire prendre.

Il ouvrit la portière gauche sans faire de bruit et glissa prestement des doigts à l'habileté maintes fois éprouvée sur les marchés et les champs de foire à l'intérieur de la veste de Bombani.

Le portefeuille. Plein à craquer. Il y jeta un coup d'œil afin de s'assurer qu'il s'agissait bien de bons gros billets de banque et non de quelques papiers d'identité sans intérêt pour lui. Il n'avait jamais vu autant d'argent de sa vie.

Les doigts tremblants d'émotion, il fourra la liasse de billets dans sa poche et remit le portefeuille là où il l'avait trouvé. Il fouilla alors la boîte à gants et la vida de son contenu : un malheureux paquet de cigarettes entamé et un briquet ordinaire. Puis il se pencha sur Sonia. Il retint un juron. Elle dormait en tenant son sac à main bien serré contre sa poitrine comme s'il s'était agi d'un ours en peluche.

S'emparer du sac dans ces conditions eût été fort risqué : il décida de se contenter du portefeuille. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras... Il referma doucement les portières et se dirigea vers le coffre. Il l'ouvrit. Pas de valises, pas de sacs de voyage, rien de bien précieux, seulement un panier d'osier. Il le souleva et le posa sur la carrosserie de l'aile. Hum !... Une appétissante odeur de saucisson lui chatouilla délicieusement les narines.

Des doigts avides vidèrent le panier, et saucissons, pain, beurre, poulet en gelée, pommes, vin et bouteille Thermos furent en un clin d'œil entassés pêle-mêle dans le balluchon du porte-bagages. La bicyclette mal huilée grinça, des branches mortes craquèrent, puis tout redevint silencieux.

Le jour se levait quand Émile Rampeau – ainsi s'appelait le maraudeur – s'assit confortablement sur le talus herbeux d'un chemin qui traversait les vignobles. Saucisson dans une main et bouteille de vin rouge dans l'autre, il entreprit d'achever le repas commencé la veille par Sonia et Bombani.

Pour Émile Rampeau, la vie prenait ce matin-là des allures de paradis sur terre.

Quand le soleil pointa derrière les coteaux, quand la brume qui baignait les vignobles commença de se dissiper et que les alouettes montèrent une à une en piaillant dans l'azur naissant, Émile Rampeau se choisit une couche dans un fossé douillet, croisa ses mains sur son

ventre repu et s'endormit.

Le soleil qui avait vu s'endormir Émile Rampeau, réveilla Sonia et Ricardo Bombani.

Bombani fut le premier à ouvrir les yeux. Il s'étira, bâilla, puis tout à coup se dressa sur son séant, comme un diable sort de sa boîte. Il lui fallut dix bonnes secondes pour qu'il se souvienne par quel mystère il se réveillait dans une voiture et non dans un lit. Il rit silencieusement quand il comprit, s'extirpa de sa couverture, ouvrit la portière sans faire de bruit et descendit. Il faisait encore frais, mais l'air était parfumé de toutes les senteurs de la terre qui commençait à respirer. La rosée brillait sur l'herbe et les fougères. Bombani se tourna face au soleil levant, aspira de longues goulées d'air, s'accroupit et se releva trois fois de suite, puis se mit à courir au petit trot autour de la voiture. Un éclat de rire joyeux interrompit sa gymnastique matinale.

— Encore un petit effort et tu seras prêt pour les Jeux Olympiques ! se moqua gentiment Sonia en applaudissant.

— Oh, mais tu n'as pas encore vu le plus beau, bella !

Bombani enleva sa veste, prit son élan et exécuta un impeccable flip-flap arrière.

Cet exercice au sol était un des grands numéros de Bombani.

Sur les plages de la Côte d'Azur il avait ébloui ainsi plus d'une jeune fille réticente à ses avances et évincé de nombreux rivaux.

— Alors ? Qu'est-ce que tu dis de cela ? demanda Bombani en revenant vers la voiture. Ça t'épate, hein ?

— C'était très beau. Je ne t'en aurais pas cru capable. – Sonia descendit de voiture et se dégourdit un peu les jambes. – Si tu pouvais maintenant me faire couler un bon bain bien chaud...

— Il y a une rivière à quatre kilomètres d'ici. Si le cœur t'en dit, je t'y emmène après le petit déjeuner. – Il alla au coffre et l'ouvrit pour prendre le panier d'osier. – Ne me suis-je pas bien conduit cette nuit ?

— Une chance pour toi, Ricardo. – Sonia secoua sa couverture et la plia soigneusement avant de la poser sur la banquette arrière. – Quel est le menu de notre petit déjeuner, ce matin ?

— Rien de bien nouveau. Les restes d'hier soir.

Il saisit l'anse du panier, le souleva et... poussa un cri aigu.

— Qu'y a-t-il ?

— Le... le panier... – Bombani regardait stupidement le panier en le tenant à bout de bras. – Le panier est vide...

— Comment ? Mais ce n'est pas possible...

Sonia lui prit le panier des mains et l'ouvrit. Hormis quelques miettes de pain qui n'auraient même pas suffi à appâter des fourmis,

il était vide. Complètement vide.

— Mais hier soir... bredouilla Sonia.

Bombani serra les poings.

— Quelqu'un... quelqu'un est venu cette nuit pendant que nous dormions... Il... Il nous a volé tout ce que nous avions à manger. – Il vérifia si son portefeuille était toujours bien à sa place, l'ouvrit et le jeta d'un geste rageur sur le sol en laissant échapper un grossier juron. – L'argent ! cria-t-il. Nous n'avons plus d'argent non plus ! Il est entré dans la voiture et m'a volé tout mon argent !

Sonia sentit le sol se dérober sous ses pieds. Elle s'assit sur le pare-choc.

— Dans la voiture... bégaya-t-elle. Nous n'avions pas fermé les portières de l'intérieur. Il aurait pu... Oh, mon Dieu !

— Pas la peine de se lamenter sur ce qui n'est pas arrivé ! Nous avons d'autres soucis ! Je n'ai plus un sou ! Plus rien ! Sais-tu ce que cela veut dire ? Nous sommes au beau milieu de la France et nous n'avons plus un centime. Nous ne pouvons plus nous acheter à manger, nous ne pouvons plus acheter d'essence. Nous sommes des vagabonds maintenant !

— Pourquoi ne téléphones-tu pas à tes amis de Cannes ?

— C'est impossible !

Bombani s'assit sur l'aile arrière, à côté de Sonia.

Téléphoner à Roger Corbet... Quelle idée, quand Sonia aurait dû déjà être à Cannes depuis près de deux jours ! Si jamais il appelait Corbet, il serait bien obligé de lui dire où il se trouvait. Corbet viendrait alors chercher Sonia et du même coup en profiterait pour faire passer Bombani de vie à trépas. Une perspective bien peu attrayante.

Il ne fallait pas compter sur Cannes pour se tirer de ce mauvais pas.

— Combien d'argent as-tu dans ton sac, bella ?

— Je ne sais pas, je vais voir. – Sonia compta les pièces et les billets de banque qu'elle possédait puis haussa tristement les épaules. – Ce n'est pas le Pérou. Quarante-quatre marks et quatre-vingt-dix pfennigs.

— Dio mio ! – Bombani croisa les mains et les leva au-dessus de sa tête, prenant le ciel à témoin de son infortune. – Cela ne suffit même pas pour l'essence ! Cette voiture de malheur est un vrai gouffre. C'est une catastrophe, bella ! Une catastrophe ! – Il enfouit la tête dans ses mains, ne voulant plus voir le doux soleil du matin qui dardait ses premiers rayons dorés à travers les branches. Ce soleil insolent qui se riait de son malheur. Il resta ainsi un long moment puis laissa enfin retomber ses bras. – Comment allons-nous faire pour trouver de l'argent ? Sans argent nous ne pouvons plus rien faire, et pourtant nous devons continuer notre voyage ! Madonna, où allons-nous trouver de l'argent ?

C'était une question délicate. Et d'autant plus délicate qu'ils étaient censés traverser le pays sans se faire remarquer.

— J'ai une idée ! lança soudainement Sonia.

— Ah bon ? fit Bombani incrédule.

— Oui. Nous changeons mon argent dans une banque et nous téléphonons à mon père. Il te donnera certainement tout ce que tu lui demanderas si tu me libères.

Bombani secoua négativement la tête. Jamais il n'avait eu l'air aussi malheureux et aussi préoccupé.

— Tu n'aurais pas pu tomber plus mal, bella. Il y a une seule chose que je ne peux absolument pas faire... C'est celle-là. Il nous faut trouver une autre solution.

À Hambourg, le chef de la commission spéciale chargée de l'enquête sur l'affaire Bruckmann, lisait et relisait le télex que Cannes venait de leur envoyer. Il comprenait mal où le commissaire Bouchard voulait en venir. Il leur demandait de saisir toutes les photos de vacances de la jeune fille qui avait disparu et de les lui faire parvenir, ainsi que les négatifs.

— Des photos de vacances ! s'étonna le chef de la commission. Vous comprenez ça, vous ? Ils ont de ces soucis en France ! Et comme ça, sans explication aucune ! Enfin, nous allons tout de même leur montrer de quoi la police allemande est capable à nos petits collègues cannois. Krauss et Walter, allez immédiatement chez Bruckmann et ramassez toutes les photos de vacances que vous trouvez. Ils ne vont pas manquer de se demander à quoi ça rime, là-bas, mais un ordre est un ordre...

Et effectivement, Thomas Bruckmann tomba des nues quand les policiers lui expliquèrent l'objet de leur visite. Le rapport avec l'enlèvement de sa fille n'était pas flagrant ! Il conduisit les policiers au premier étage et leur montra le tiroir dans lequel Sonia rangeait ses photos.

— Je vous en prie, prenez ce dont vous avez besoin, mais je dois avouer que je ne vous comprends pas bien. On enlève ma fille, et tout ce qui vous intéresse ce sont ses photos de vacances ! Vous pensez peut-être que le ravisseur pourrait être sur une de ces photos ?

— Je ne sais pas, marmonna un des deux officiers. Mais nous devons penser à tout.

Il rangea les photos dans un carton, le ficela et les deux policiers prirent congé.

Par un hasard extraordinaire, Mischa Heideck ne se trouvait pas chez les Bruckmann à ce moment-là. Il s'était exceptionnellement

absenté quelques minutes, le temps de rendre une petite visite à son père. Il voulait rester chez les Bruckmann aussi longtemps qu'ils n'avaient pas de nouvelles de Sonia. Sa présence chez eux était un réconfort pour tous. Surtout pour Irène qui avait complètement changé d'avis à son sujet et l'appréciait chaque seconde un peu plus. L'optimisme du jeune homme quant au sort de Sonia lui redonnait du courage.

Si Mischa avait su que l'on recherchait les photos de vacances de Sonia, il se serait souvenu qu'il avait encore quelques négatifs chez lui. Il en aurait parlé. Les policiers seraient alors allés les chercher et peut-être le cours de l'enquête eût-il changé.

Mais Mischa n'était pas là et les policiers s'en retournèrent, leur carton bourré d'innocentes photos de vacances sous le bras.

Le destin, une fois de plus, favorisa Bombani et ses amis.

Dans les heures qui suivirent, deux communications téléphoniques avec l'étranger eurent lieu. Rassemblant toutes ses connaissances de la langue allemande, le commissaire Bouchard demanda à ses collègues hambourgeois de bien vouloir examiner les photos.

— N'y aurait-il pas parmi ces clichés une vue représentant une petite crique avec un bateau ? Un yacht blanc. Et deux messieurs en premier plan. Je vous serai très obligé de vérifier.

Deux policiers regardèrent les photos et présentèrent au commissaire principal celles sur lesquelles on voyait un bout de plage ou un bout de rocher. Si ce premier visionnage leur révéla Sonia dans toute sa beauté et sa grâce juvénile, ils ne découvrirent rien qui ressemblât à un yacht blanc dans une petite crique.

Bouchard ne s'en avoua pas vaincu pour autant.

— Alors il faudrait examiner tous les négatifs !

Les policiers se remirent au travail. Dix films de trente-six poses chacun passèrent lentement devant la lampe de bureau du commissaire principal. Pas de criques, pas de bateaux, rien qui puisse intéresser le commissaire Bouchard. Du moins le pensaient-ils. Ils constatèrent en effet que des négatifs correspondant à des photos de plage ne se trouvaient pas dans le carton.

— N'avez-vous rien oublié, demanda le commissaire aux policiers qu'il avait envoyés chez les Bruckmann. Il manque cinq négatifs.

— Nous avons pris tout ce qu'il y avait. La petite a peut-être porté ces négatifs à tirer chez un photographe.

Le commissaire allemand informa Bouchard du fruit de leurs recherches.

— Nous supposons que Sonia Bruckmann a porté ces négatifs chez un photographe, cher collègue.

— Et moi, cher collègue, je suppose que je sais où se trouve votre Sonia Bruckmann ! répliqua Bouchard d'un ton triomphant. Je vais

vous donner un tuyau : cherchez-la sur la route de Cannes ! Bonjour, Commissaire !

— Allô ? Allô ? – Le commissaire allemand secoua le téléphone. En vain. Bouchard avait raccroché. Il était très pressé. – Vous vous rendez compte ? Il m’a quasiment raccroché au nez ! Et vous savez ce qu’il m’a dit ? Que la fille que nous recherchons est en route pour Cannes ! Qu’est-ce que c’est encore que cette histoire ? D’où tient-il cette information ? Pourquoi tous ces mystères ? Si c’est ça la collaboration ! On est là comme des idiots à se demander ce que l’on pourrait bien faire... et lui sait où elle se trouve mais ne nous le dit pas ! C’est invraisemblable. Qu’en pensez-vous, Messieurs ?

Ses collègues haussèrent les épaules. Ils étaient assurément aussi surpris que leur chef, mais vu la tournure que prenait l’enquête, l’affaire Bruckmann incomberait bientôt à leurs collègues français, et le soulagement qu’ils éprouvaient à cette idée primait tout le reste.

Jean Bouchard, lui, se savait sur la bonne piste. Il avait fait placer des postes de contrôle policiers sur toutes les routes d’accès à Cannes. Plus moyen maintenant d’entrer dans la ville sans montrer patte blanche. Quant à Bouchard lui-même, il s’installa tout bonnement chez Roger Corbet. Il entra dans la villa et s’assit dans un des profonds fauteuils de cuir en annonçant sur un ton guilleret qui cadrait mal avec le sérieux de la situation :

— Me voilà ! Et cher Monsieur Corbet, je prends possession des lieux jusqu’à nouvel ordre. C’est-à-dire, à moins qu’il ne se produise un revirement de la situation. Ce qui m’étonnerait fort, soit dit en passant. Vous plaindre est inutile. Le ministre de l’Intérieur en personne est au courant des faits qui vous imposent ma présence. – Le visage de Corbet trahit successivement la colère, la fureur, puis la peur panique. Bouchard le dévisageait effrontément en plissant des yeux moqueurs et en se frottant les mains de satisfaction. – J’ai gagné, hein, mon vieux ? Maintenant, c’est moi qui ai la partie belle...

CHAPITRE XI

Roger Corbet ne répondit pas immédiatement. Il tourna le dos au commissaire Bouchard et alla au bar pour cacher son trouble. Il prépara deux doubles cognacs bien tassés, un pour le commissaire et un pour lui-même, qu'il servit dans des énormes verres à whisky. Bouchard le remercia d'un signe de tête, fit tourner le cognac dans le verre, le huma, émit un grognement connaisseur puis porta le verre à ses lèvres.

— Pourquoi lisez-vous autant de « James Bond », demanda Corbet qui avait maintenant repris du poil de la bête. Toutes ces histoires de gangsters sont de la pure fiction. Vous n'avez pas l'air de vous en rendre compte. Vous vous prenez vraiment, cher Bouchard, pour un de ces héros de romans policiers. C'est de l'enfantillage, voyons !

— Il faut voir les choses telles qu'elles sont, mon cher Roger. — Bouchard porta le verre une nouvelle fois à ses lèvres, but une longue gorgée et claqua la langue avec volupté. — Si les gangsters se conduisent comme des héros de romans policiers, que peut bien faire un malheureux petit commissaire de province si ce n'est jouer le jeu ? Je joue le jeu, Corbet... Tout simplement. — Bouchard se cala confortablement dans le fauteuil et sortit un gros cigare de la poche intérieure de son veston. Le grondement assourdissant d'un hélicoptère emplît peu à peu le salon. L'appareil, qui venait de la mer, s'arrêta au-dessus de la villa et commença à survoler la crique, le plateau, les rochers, puis à nouveau la crique, le plateau, les rochers... Roger Corbet clignait nerveusement des paupières. — Oui oui, c'est bien un hélicoptère, commenta Bouchard d'un ton détaché. Il voit tout ce qui se passe chez vous. Dans deux heures, un nouvel appareil le relaiera. J'ai mobilisé tous nos services.

— Vous êtes, Commissaire — pardonnez-moi l'expression — un vieux fou ! s'écria Corbet d'une voix sourde.

— C'est possible. — Bouchard s'étira, tendant ses bras en avant comme s'il se réveillait juste d'une bonne nuit de sommeil réparateur, rejeta la tête en arrière et souffla lentement la fumée de son cigare vers le plafond. — Même si je ne suis pas capable d'abattre un pigeon en plein vol en faisant les pieds au mur, comme ce cher James Bond que vous évoquiez il y a quelques instants, j'ai tout de même un cerveau, cher Roger, et un cerveau qui a appris à penser logiquement. Comme nous sommes entre nous — et que nous le resterons — et comme vous ne sortirez d'ici que pour entrer en prison, nous n'allons

pas nous faire de cachoteries. – Bouchard tendit son verre vide à son hôte. Corbet l’emplit mécaniquement, d’une main tremblante. – À Saint-Tropez une jeune fille gagne un prix pour une photo. Quelques jours plus tard, cette jeune fille est enlevée à Hambourg. Entretemps, on essaye de voler la photo. On intimide le photographe qui en a fait les tirages, on cherche le négatif jusqu’à ce que l’on apprenne que la jeune fille l’a emporté avec elle en Allemagne. Et là, on commence à paniquer. Sur la photo il y a deux hommes. L’un s’appelle Roger Corbet, l’autre... ah, l’autre ! Il y en a beaucoup qui aimeraient bien connaître son identité. Mais lui n’y tient pas particulièrement. C’est le moins que l’on puisse dire ! Il est prêt à tout pour que cette photo soit détruite. À enlever une jeune fille... à tuer s’il le faut. Cet homme intéresse toutes les polices d’Europe. D’Europe, des U.S.A., du Moyen-Orient, d’Asie ! Et il le sait ! Il sait que sa photo vaut une fortune. Il est en effet le chef de l’un des plus importants réseaux de drogue du monde. Un homme qui depuis plus de dix ans introduit des tonnes d’opium en Europe et en Amérique. Et ce à quoi aucune police n’est jamais parvenue, une jeune fille, par hasard, l’a fait : elle a photographié cet homme. Elle connaît son visage ! Et la voilà entraînée de force dans une sordide aventure dont on ne sait encore comment elle va finir.

— Vous avez de l’imagination, Commissaire. Vous devriez écrire des scénarios de films.

Corbet se dirigea vers la baie vitrée et regarda la mer. L’hélicoptère, comme une grosse libellule, tournait au-dessus de la villa.

— J’ai fait saisir toutes les photos par mes collègues de Hambourg. Il manque exactement cinq négatifs.

— Et alors ?

— Attendons un peu. – Bouchard tira une longue bouffée de son cigare. – Ce n’est plus qu’une question de temps, maintenant. Sonia Bruckmann ne doit plus être très loin de Cannes. Et celui qui vous l’amène ne sait pas ce que nous savons. Il va se jeter dans la gueule du loup sans se douter de rien.

Roger Corbet se taisait. Qu’aurait-il pu ajouter à cela ? Bouchard avait raison. Dès que Bombani, tout confiant dans la bonne organisation de Roger Corbet, montrerait le bout du nez, il se ferait pincer. Et au plus tard, en bas, au pied de la villa, sur le parking privé. Mais en fait, maintenant que la région était bouclée, il n’arriverait même pas jusque-là.

— Vous verrez, Commissaire, se défendit mollement Corbet en s’obstinant à regarder la mer, que tout cela n’est qu’une fâcheuse erreur. Mon innocence sera prouvée et vous vous en mordrez les doigts. Ne vous attendez pas à finir vos jours en paix.

— Vos menaces ne m’impressionnent nullement, Roger. – Bouchard,

parfaitement décontracté, croisa les jambes l'une sur l'autre. – Je *sais* que vous allez bientôt quitter votre belle villa pour des lieux moins accueillants. Et vos bagages seront vite faits. Une brosse à dents et un peigne... Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas, cher Roger ?

Corbet se racla la gorge, cherchant fébrilement une échappatoire. « Il faut que je sorte d'ici. Il faut que j'aille à la rencontre de Bombani. Il faut absolument que je le retrouve avant qu'il n'atteigne le premier poste de contrôle. Mais qu'est-ce qu'il fabrique donc, bon Dieu ? Où est-ce qu'il est ? S'il avait respecté les consignes, il y a longtemps qu'il serait là. Bouchard serait arrivé un jour trop tard, et il se serait cassé le nez. Maintenant, tout est fichu par la faute de ce guignol de Bombani. »

Corbet, à bout d'arguments, haussa les épaules. Il pensait à M. Zéro. Il n'aurait pas aimé être à la place de Bombani.

S'ils ne faisaient pas de détours, ils auraient assez d'essence pour atteindre Lyon. Bombani l'avait calculé à l'aide de la carte. Mais de Lyon à Cannes il y avait encore... Bombani replia la carte ; il préférerait ne pas savoir combien de kilomètres séparaient Lyon de Cannes. Que ce soit deux cents ou deux mille, c'était trop de toute façon. Sans un sou en poche les distances n'avaient plus guère d'importance.

— Et maintenant ? Que fait-on ? demanda Sonia.

Allongée dans l'herbe sur le dos, elle savourait les premiers rayons du soleil en plissant les paupières.

— Je vais chercher de l'argent, expliqua Bombani d'un ton décidé.

— Chercher signifie dans ce cas « voler », n'est-ce pas ?

— Oui.

— Jusqu'à maintenant, je vous ai pris pour un gentleman, Ricardo.

— Mais qu'est-ce que je peux faire d'autre ? cria Bombani. La vie parfois vous pousse à faire de vilaines choses.

— Et si nous allions raconter nos malheurs à la police ?

— Madonna, je veux bien me conduire en gentleman, mais là, tu m'en demandes trop ! – Son regard s'attarda sur Sonia, belle comme le jour avec ses longs cheveux dorés qui brillaient au soleil. – Nous trouverons de l'argent ! affirma-t-il sur un ton qui fit frémir Sonia.

— Tu vas le voler ?

— Peut-être.

— Où ça ?

— Nous commencerons à Dijon.

— Nous ? Tu ne crois tout de même pas que je vais t'aider ?

Sonia se leva d'un bond, Bombani hocha tristement la tête.

— De deux choses l'une, commença-t-il, ou tu m'aides, ou tu ne

m'aides pas et je te ficèle, te bâillonne et t'enferme dans le coffre, le temps que je nous trouve de quoi subsister ! Compris ?

— Tu es un monstre ! siffla Sonia mauvaise. Et après ça, tu t'attends à ce que je te trouve sympathique et même que je t'aime ? !

— Tout est contre nous. – Bombani, honteux, chercha une retraite honorable. – Si je ne t'amène pas à Cannes, je suis condamné à vivre caché au fin fond de la forêt vierge pour le restant de mes jours.

— Ah ?

Sonia sentit que Bombani était sur le point de céder. Elle vint s'asseoir à côté de lui et passa un bras autour de ses épaules. C'était un geste purement amical, mais le contact de Sonia bouleversa Bombani. Il sursauta, puis s'empara de son bras et le couvrit de baisers brûlants. Sonia le laissa faire. Ce n'était pas maintenant qu'elle allait faire des manières alors qu'elle était si près du but.

— Je suis terriblement amoureux de toi, bredouilla Bombani, en cherchant la bouche de Sonia.

Elle le repoussa énergiquement.

— Tu as peur, Ricardo, dit-elle doucement.

Bombani avoua comme un écolier rappelé à l'ordre.

— Oui.

— Moi aussi !

— Que tu aies peur est bien compréhensible. Finalement, tu as été enlevée. Tandis que moi, si j'ai peur, je ne peux m'en prendre qu'à moi.

— « Cet homme », est-il si terrible que cela ?

— Oh ! Oui ! C'est le diable en personne !

— Et comment se fait-il que je l'intéresse tant, ton mystérieux chef ?

Bombani poussa un profond soupir. À quoi bon faire des mystères maintenant ? Que Sonia sache la vérité ou pas ne changerait rien à l'affaire. *Il fallait* qu'elle aille à Cannes. Ce serait même peut-être plus facile si elle savait tout.

— Il s'agit d'une photo, dit-il sur un ton hésitant.

Sonia comprit qu'il allait parler. Son cœur s'affola dans sa poitrine. Ses yeux devinrent bleu foncé et brillants comme un lac de montagne.

— Une photo ? Mais laquelle ?

— Une photo que tu as faite à Saint-Tropez et pour laquelle tu as gagné un prix.

— Ah ! fit Sonia.

Elle regardait Bombani sans comprendre. La photo de la crique avec le bateau blanc et les deux hommes sur la plage ? ? ? ! Elle n'arrivait pas à faire le rapprochement entre cette photo et son enlèvement. Bombani faisait craquer les jointures de ses doigts. Visiblement, il devait faire un gros effort sur lui-même pour parler.

— Un des hommes que vous avez photographié est notre big boss.

— Non ! s'exclama Sonia.

En un éclair elle comprit tout. Toutes les questions qui se bousculaient dans sa tête venaient de trouver une réponse.

— Si ! – Bombani fixait mélancoliquement la forêt qui s'éveillait sous le soleil du matin. – Le boss, M. Zéro comme nous l'appelons, est l'un des hommes les plus puissants du bassin méditerranéen. Personne, excepté Roger Corbet, son bras droit, ne connaît son visage. C'est l'homme qui est avec lui sur la photo. Tu comprends maintenant ?

— Oui, bien sûr ! Mais pour quelles raisons me fait-il venir à Cannes ?

— Il veut le négatif !

— Le négatif ?

— Oui. Il veut le détruire lui-même. Si tu savais le mal que nous nous sommes donné pour mettre la main dessus ! Je suis entré par effraction chez toi, à Hambourg, une nuit. En vain. C'est alors que j'ai reçu l'ordre de t'enlever. M. Zéro veut que tu lui dises où se trouve le négatif et ensuite, nous irons le chercher nous-mêmes. Il n'a pas le choix. Tant que ce négatif existe, la seule photo de lui qui ait jamais été prise, il n'est pas en sécurité. – Bombani leva les bras. – Et voilà pourquoi nous sommes perdus au milieu d'une forêt près de Dijon, complètement démunis et sans personne à qui demander de l'aide.

— Tu aurais pu t'épargner tous ces soucis, tu sais. – Une folle idée avait germé dans l'esprit de Sonia. Elle rit intérieurement en pensant au bon tour qu'elle allait jouer à M. Zéro. Un bon tour peut-être, mais un bon tour qui risquait de le conduire au bord de la folie. – Je n'ai plus le négatif, expliqua-t-elle.

— Tu n'as... – Bombani bondit sur ses pieds comme s'il avait été frappé par la foudre. Ses yeux lui sortaient des orbites. L'horreur, la peur, déformaient ses traits. Il ne restait plus grand-chose du séillant Roméo qui avait eu les plus belles femmes de la Côte d'Azur à ses pieds. – Santo Dio, mais où est-il alors ?

— À Beyrouth, répondit Sonia d'un ton léger. Au Liban.

— Je rêve, ce n'est pas possible !

— J'ai une amie qui habite Beyrouth. Son père est ingénieur. Il a été muté là-bas pour un an. Je lui ai envoyé le négatif parce qu'elle s'intéresse beaucoup à la photo. Il est bien possible qu'elle ait déjà fait plusieurs agrandissements.

Bombani avait l'air d'avoir perdu la raison. Il se passa la main sur le visage.

— À Beyrouth ? s'écria-t-il. Bella ! Nous avons encore une chance ! Dis-moi le nom de ton amie ! En échange j'appelle Roger Corbet et je te garantis qu'il me permettra de te libérer. Tout va s'arranger ! Madonna !

— Il enlaça fougueusement Sonia et la serra contre lui.

— Tu vas enfin connaître un autre Ricardo. Je vais te ramener à Hambourg et faire de toi la plus heureuse des femmes !

Sonia se taisait. Elle souriait, et son sourire irrita Bombani. Il l'embrassa sur le front puis lui prit la tête entre ses mains.

— Dis-moi son nom et son adresse.

— Non !

Elle avait lancé ce « Non ! » comme un cri. Fort et d'un ton ferme. Bombani sursauta comme s'il avait reçu un coup de fouet. Sonia croisa les mains dans son dos et sautilla sur place en répétant comme un refrain :

— Non ! Non ! Non ! Non !

Elle avait gagné. C'est elle maintenant qui tenait les rênes. Un négatif à Beyrouth, une jeune fille au nord de Dijon, le mystérieux M. Zéro à Cannes. Voilà des distances qui n'allaient pas faciliter le travail du big boss.

— Tu ne comprends donc pas que cette adresse est le moyen de recouvrer la liberté ! hurla Bombani exaspéré.

Sonia cessa ses sautillements.

— Mais j'ai toujours eu l'intention de recouvrer la liberté !

Elle posa sur Bombani un regard lourd de mépris. Comme il avait changé ! Une vraie loque. L'incarnation de la peur et du désespoir.

— Alors laisse-moi au moins téléphoner à M. Corbet pour que je lui explique la situation.

— Je croyais avoir compris que tu ne voulais prévenir personne ?

— Oui, mais le fait que les photos se trouvent à Beyrouth change tout. — Bombani dans sa détresse entr'apercevait quand même une petite lueur d'espoir. Corbet allait certainement lui faire parvenir de l'argent. — Allons à Dijon ! décida-t-il brusquement. Nous changerons ton argent et ensuite je me débrouillerai. — Il désigna la voiture d'un signe du menton et Sonia surmonta sa réticence pour monter à côté de lui. Avait-elle commis une erreur ? Comment se faisait-il que Bombani avait l'air subitement aussi sûr de lui ? Manifestement, il brûlait d'agir. Que lui réservait-il encore ? — N'oublie pas ta promesse, bella.

— Non, non. Je serai parfaite.

Une heure plus tard, ils s'arrêtaient sur le parking d'une grande banque de Dijon. Le gardien glissa une fiche sous un des essuie-glaces et les salua respectueusement quand il remarqua la plaque du Corps Diplomatique. Bombani hocha brièvement la tête en retour.

— Ton argent, bella, intima-t-il en prenant la main de Sonia dans la sienne. Promets-moi une fois encore d'être sage. Et rappelle-toi ceci : moi aussi je ne suis qu'une victime de M. Zéro. On m'a forcé à t'enlever. Nous sommes des compagnons d'infortune.

Sonia lui remit sa maigre fortune et lui serra vigoureusement la main en signe de renouvellement de sa parole. Bombani était content.

Il descendit, courut vers la banque, changea l'argent et se précipita vers la première cabine téléphonique.

C'est de là qu'il appela Roger Corbet. Il lui trouva une voix bien étrange.

— Pauvre imbécile ! grinça Corbet à la fin de leur conversation. — Adieu...

Un sourire radieux illumina le visage du commissaire Bouchard quand le téléphone sonna chez Corbet. Il était toujours assis confortablement au fond de son fauteuil et en était déjà à son quatrième cigare. Il ne touchait plus au cognac. Il voulait garder les idées claires.

— Décrochez, Roger, dit-il sans se départir de son beau sourire. Quelqu'un veut vous parler.

— Mon téléphone est surveillé, grommela Corbet en lui jetant un regard noir.

— Naturellement ! Qu'est-ce que vous vous imaginiez donc ? Mais cela ne vous empêche pas de dialoguer avec vos congénères. Voulez-vous que je décroche à votre place ?

— Laissez-moi tranquille !

Corbet lui prit le récepteur des mains. Dès les premiers mots, il sut qui l'appelait. Son teint vira au gris.

Dans le véhicule-radio de la police, la bande magnétique tournait lentement.

— Salut, mon vieux ! fit Bombani avant même que Corbet ait eu le temps de le prévenir par un jeu de mots quelconque. La fille est avec moi. — Corbet ferma les yeux, attendant la suite. Encore que maintenant cela n'avait plus beaucoup d'importance : Bombani avait mis les pieds dans le plat. — Et je sais où est le négatif. À Beyrouth ! En conséquence, je considère ma mission comme terminée. C'est trop tard pour M. Zéro. Il y a belle lurette que des tirages ont été faits là-bas. Un journal va peut-être même les publier, et cette fois, la reproduction sera certainement meilleure que chez nous. Je n'ai pas réussi à obtenir le nom de la personne qui détient les négatifs. Sonia ne veut pas le dire. Mais de toute façon cela n'a plus d'importance. Bon, maintenant, je retourne à Hambourg. J'ai l'intention de rendre la fille au père Bruckmann en échange d'une rançon de cent mille francs. Transmets mes amitiés à M. Zéro, ricana Bombani. Je ne pense pas que j'aurai l'occasion de faire sa connaissance un jour !

Corbet acquiesça. Son visage était sillonné de rides comme une vieille pomme desséchée. « Pauvre imbécile. Adieu... » marmonna-t-il alors entre ses dents, puis, incapable de maîtriser sa colère plus

longtemps, il reposa brutalement le combiné sur l'appareil.

Bouchard qui ne l'avait pas quitté une seule seconde des yeux, se frottait les mains. Il le transperça du regard puis demanda :

— Échec et mat, Roger ?

— Je veux parler à mon avocat ! fut la seule réponse qui vint à l'esprit de Corbet.

Bouchard secoua la cendre de son cigare dans l'énorme cendrier d'onyx.

— Vous voulez faire des aveux ?

— Des aveux ? Je n'ai rien à avouer ! Mais comme la police vient d'enregistrer cette conversation téléphonique, je m'attends à être soupçonné de je ne sais quoi et mis en prison. Je tiens par conséquent à m'entre tenir avec mon avocat pour savoir quelle attitude adopter, c'est tout.

On frappa à la porte du salon. Le serviteur de Corbet, la mine déconfite, fit entrer un policier en uniforme. Bouchard prit la feuille dactylographiée qu'il lui tendait et la parcourut rapidement.

— Roger, je dois reconnaître une chose, vous êtes très perspicace. – Bouchard fourra la feuille de papier dans sa poche. – Le texte de cet entretien téléphonique est très instructif.

— Alors vous m'arrêtez ?

— Tout juste.

Corbet essaya vainement de sourire.

— Je tiens tout de même à vous dire, avant qu'il soit trop tard, que vous commettez une grave erreur professionnelle. Je suis la victime d'une farce de mauvais goût. Je ne connais pas la personne qui vient de téléphoner. Et je ne vois absolument pas qui cela peut être. Ce que cet homme m'a raconté n'a aucun sens pour moi... – Il regarda Bouchard droit dans les yeux puis haussa insolemment les épaules. – Je vois bien que vous ne me croyez pas.

— Vous avez parfaitement raison. Je ne vous crois pas. – Bouchard se leva d'un bond, comme mû par un ressort. – Roger Corbet, où se trouve Sonia Bruckmann ?

— Je ne connais pas cette jeune fille, répondit Corbet de la même voix forte que le commissaire.

— Qui vient de vous appeler ?

— Est-ce que je sais moi ! Le plombier, l'employé du gaz, un farceur quelconque !

Les deux hommes se faisaient face. Ils se dévisagèrent en ennemis pendant un long moment, sans prononcer une seule parole, puis Bouchard rompit le silence.

— Roger, dit-il sur un ton d'autant plus menaçant qu'il parlait doucement et très bas, si jamais il manque, ne serait-ce qu'un cheveu à cette jeune fille, je ne donne pas cher de votre peau !

— N'anticipons pas, Commissaire.

Corbet eut un rire rauque.

Il tourna le dos au commissaire et se dirigea vers la porte. Deux policiers l'attendaient dans le couloir. Corbet leur présenta ses poignets.

Vers midi, un nouveau télex en provenance de Cannes parvint au chef de la commission spéciale « Sonia Bruckmann ». Le secrétaire qui remit le texte du télex ricana silencieusement quand il vit le changement d'expression de son chef à la lecture du nom de la ville de provenance.

— Ce Bouchard veut-il maintenant que nous examinions le bikini de Sonia Bruckmann ? fit le commissaire sur un ton excédé.

— Non, non. Il prétend seulement que les négatifs manquants sont encore à Hambourg.

— Qu'il aille se faire f... avec ses photos ! s'exclama le commissaire en survolant le texte du télex. Beyrouth ? ! Qu'est-ce que nous avons à voir avec Beyrouth ? Quel est l'idiot qui a dit que les négatifs étaient à Beyrouth ? Ils doivent boire un peu trop de vin à Cannes, oui ! Mais enfin, puisque nous sommes censés collaborer, collaborons ! Et en signe de l'amitié franco-allemande nous allons même faire des choses stupides ! Allez ! En avant ! Nous retournons chez les Bruckmann !

Cette fois, Thomas Bruckmann n'était pas seul. Mischa, fatigué, les traits tirés, les nerfs à fleur de peau, lui tenait compagnie. Il n'était resté que quelques heures chez son père.

— Tu l'aimes vraiment, lui avait dit le vieux M. Heideck.

— Oui, papa... J'ai l'impression que mon cœur a cessé de battre. — Il avait levé des yeux hagards sur son père. — Que... que vais-je devenir s'il est arrivé quelque chose à Sonia ?

M. Heideck s'était tu. Il aurait pu lui répondre : « Tu t'en remettras, Mischa. Le temps atténue toute douleur, aussi grande soit-elle. Et la vie continue, tu verras. Ce n'est pas parce qu'une personne disparaît que la terre cesse de tourner. »

Mais il n'avait rien dit. Il serait bien temps d'avoir recours à ces piètres paroles de consolation s'il était réellement arrivé quelque chose à Sonia.

Mischa était retourné chez les Bruckmann. Il se tenait alternativement dans le salon avec Thomas ou dans la chambre d'Irène. Plus personne n'osait parler dans la maison de peur de trahir ses sentiments. Le plus difficile à accepter était cette incertitude désespérante que rien ne semblait devoir dissiper.

L'apparition de la police mit toute la maison en émoi. Thomas

Bruckmann se hâta à la rencontre du commissaire.

— Si vous savez quelque chose, le supplia-t-il à voix basse, je vous en prie, ne dites rien à ma femme. Inventez n'importe quoi, mais ne dites rien. Elle ne supporterait pas la vérité.

— Nous ne savons, hélas ! toujours rien, dut avouer le commissaire à contrecœur. Nous désirons seulement fouiller une nouvelle fois la chambre de votre fille. Les négatifs manquants doivent encore s'y trouver.

— Je vous en prie, montez, fit Bruckmann en désignant l'escalier.

Mischa Heideck regardait le commissaire en plissant le front.

— De quels négatifs parlez-vous ? demanda-t-il.

— Ah ! Mischa, c'est vrai, j'ai oublié de t'en parler. — Thomas Bruckmann hocha la tête d'un air las. — La police a emporté toutes les photos de vacances de Sonia. Les tirages et les négatifs.

— Le commissariat de Cannes nous en avait priés, intervint le commissaire en haussant les épaules. Et ils ne nous laissent pas en paix là-bas. Il manque cinq négatifs, et ils n'ont de cesse que nous les retrouvions.

— Ah ! c'est donc ça ? — Mischa eut un mince sourire. — C'est moi qui les ai, ces négatifs. Je voulais en faire des agrandissements pour une exposition.

— Dieu soit loué. Où sont-ils ?

— Chez moi. J'ai aménagé un petit labo-photo dans la cave.

— Allons-y immédiatement et... au fait, pourriez-vous nous en faire quelques tirages tout de suite ?

— Mais oui, bien sûr.

— Formidable ! Comme ça, je vais pouvoir les envoyer par téléphotographie à Cannes et je serai enfin débarrassé de ce Bouchard ! Je me demande bien ce que ces photos représentent...

Mischa s'arrêta et regarda le commissaire en haussant des sourcils étonnés.

— Mais je peux vous le dire tout de suite : une petite crique avec un yacht blanc et au premier plan deux hommes en train de parler sur la plage.

— Deux hommes ? — Le chef de la commission spéciale en resta bouche bée. — Mon Dieu ! Mon Dieu ! Vite, jeune homme, nous n'avons plus une seconde à perdre. Parfois on se demande vraiment ce que l'on a devant les yeux !

CHAPITRE XII

Avec quelques malheureux francs en poche, trois ridicules petits litres d'essence dans le réservoir et la peur qui vous serre le cœur rien qu'à la pensée d'un monstrueux M. Zéro qui est l'incarnation même de la sévérité et de la cruauté, la vie n'a vraiment plus rien d'agréable. Ainsi en allait-il pour Ricardo Bombani. Il était réellement à plaindre et c'est bien le sentiment qu'il inspirait lorsqu'il sortit de la cabine téléphonique pour revenir dans la voiture à côté de Sonia.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi fais-tu cette tête-là ? demandait-elle. Tu n'as pas pu changer l'argent ?

— L'argent ! – Bombani émit un grognement qui signifiait qu'il n'en avait plus. – J'ai téléphoné à Cannes.

— Hum hum, je comprends. Et maintenant, nous sommes fauchés comme les blés ?

— On m'a traité de pauvre imbécile.

— Vos amis m'ont l'air d'être de fins psychologues ! – Sonia éclata de rire en se laissant retomber contre le dossier. Tout d'abord elle avait eu peur de Bombani, puis cette peur s'était transformée en curiosité et maintenant c'est de la pitié qu'elle éprouvait à son égard. Le poursuivant était lui-même devenu poursuivi et cela uniquement parce qu'il avait capitulé devant la beauté d'une jeune fille. – Alors ça continue ?

— Je ne sais pas. – Bombani haussa les épaules. – J'ai l'impression qu'il s'est passé quelque chose à Cannes. Corbet avait l'air tellement bizarre au téléphone...

— Qui est-ce, ce Corbet ?

— La seule personne qui connaisse M. Zéro. C'est chez lui que je devais te conduire. Oh ! mon Dieu... qu'allons-nous devenir ?

— Retournons à Hambourg, Ricardo, suggéra Sonia comme si cela allait de soi.

Un soupçon de tristesse perçait tout de même dans son ton. Elle avait eu si souvent l'occasion d'échapper à Bombani au cours des dernières heures ! Un pacte scellé avec un gangster n'a jamais lié personne. Rien qu'ici, devant la banque, trois fois elle aurait pu mettre un terme à cette folle équipée.

La première fois, Bombani venait juste de disparaître dans la banque, un jeune homme s'était approché qui lui avait adressé la parole en se fendant d'un grand sourire séducteur. Sonia s'était renfrognée et avait ostensiblement tourné la tête de l'autre côté. Puis

une voiture immatriculée en Allemagne s'était garée à côté de la grosse Chevrolet vert métallisé. Un jeune couple était assis à l'intérieur. L'homme était descendu pour glisser une lettre dans la boîte apposée contre l'un des murs de la banque. Comme n'importe quel homme qui croise une jolie fille, ses yeux s'étaient attardés sur Sonia. « Attendez, aurait-elle pu crier en sautant hors de la voiture, emmenez-moi avec vous ! j'ai été enlevée ! Prévenez la police ! »

Mais elle était restée muette, se contentant de rendre son sourire à l'homme.

La troisième fois, ce fut carrément un agent de police qui l'interpella. Il s'était approché de la voiture et l'avait saluée en portant la main à son képi.

— Mademoiselle, avait-il dit, puis-je me permettre de vous faire remarquer qu'une grosse branche et des mottes d'herbe sont accrochées à votre pare-chocs arrière ?

Sonia avait rougi, s'était troublée puis avait souri. Rien qu'une petite phrase, s'était-elle dit, et dans cinq minutes Ricardo Bombani a les menottes aux mains. Mais la petite phrase lui était restée au fond de la gorge.

— Ah ! merci me prévenir ! avait-elle alors répondu dans son français hésitant. C'est le camping. Petit déjeuner dans la forêt.

L'agent de police était retourné à l'arrière de la voiture, avait décroché les branches et les mottes d'herbe qui traînaient sous le pare-chocs et s'en était allé comme il était venu.

Sonia avait eu du mal à retrouver son calme. Pourquoi, mais grand Dieu pourquoi n'avait-elle pas saisi ces perches que le destin lui tendait ? À cause de Bombani ? Il était certainement le plus gentil kidnappeur de tous les temps, c'est un fait, mais il n'en demeurerait pas moins un gangster. Elle avait alors compris qu'en dehors de la pitié qu'il lui inspirait ce matin-là, elle s'était réellement prise d'amitié pour lui.

Il était de nouveau à côté d'elle maintenant. Désespéré et à court d'idées, ne sachant plus à quel saint se vouer, regrettant de s'être un jour laissé embringer dans cette affaire.

— Tu me dis cela sur un ton : « Retournons à Hambourg, Ricardo ! » comme s'il suffisait de le vouloir pour y parvenir ! geignit Bombani. Avec le peu d'argent que nous avons ? Et mon idée pour s'en procurer ne te convient pas. Tu trouves cela méprisable. Que dois-je faire alors ? Je t'aime, bella.

— C'est pas ça qui va nous remplir l'estomac, constata froidement Sonia. Laisse-moi appeler mon père. Il viendra tout de suite me chercher.

— Et me mettre en prison ! Ce n'est pas possible. Je suis un homme qui ne peut vivre qu'en liberté. Je suis comme l'aigle qui vole dans

l'azur et ne...

— Holà, holà, ne nous emballons pas, fit Sonia en lui posant la main sur la bouche. – Bombani en profita aussitôt pour couvrir sa main de baisers. – Ce n'est pas le moment de partir dans de grandes envolées lyriques. Nous avons plus urgent. J'appelle Hambourg et je te promets que papa te donnera beaucoup d'argent, qu'il ne te livrera pas à la police et que tu pourras retourner sur la Côte d'Azur.

— La Côte d'Azur, oui, mais pas sans toi ! Je ne veux pas te quitter, bella, jamais ! pleurnicha Bombani en joignant douloureusement les mains vers le ciel.

Sonia secoua la tête.

— Garde les pieds sur terre, Ricardo. Tu sais bien que j'aime Mischa Heideck. Et que tu me sois aussi sympathique n'y changera jamais rien.

— Tu me trouves sympathique ?

— Tu le sais bien.

— Embrasse-moi !

— J'ai parlé de « *sympathie* » Ricardo. Pas d'autre chose ! fit Sonia en repoussant sans ménagements la tête de Bombani. – Bon, alors nous téléphonons à Hambourg ?

— Il faut encore que j'y réfléchisse. Commençons par reprendre notre voyage, nous verrons bien après.

— Chaque kilomètre coûte de l'argent, Ricardo !

Bombani soupira, mit le moteur en marche et sortit du parking.

Ils eurent bientôt traversé Dijon et ils empruntèrent alors l'une des plus belles routes de France pour rejoindre Mâcon, une route de rêve qui traversait les riches vignobles de la Côte-d'Or, une route qui reliait entre elles des villes qui s'appelaient Gevrey-Chambertin, Vougeot, Nuits-Saint-Georges...

Ces noms merveilleusement éloquents pour le grand amateur de vins qu'il était, alliés à la douceur de ce paysage vallonné incitèrent Bombani à ralentir. Oubliant tous soucis, ils ne voyaient plus que les coteaux rougeoyant à l'approche de l'automne, les maisons de contes de fées perdues au milieu des vignes, les auberges accueillantes qui jalonnaient leur route.

Ils flânèrent tant et tant que seul le crépuscule les ramena à la réalité.

— Mon Dieu ! Il est déjà si tard ! s'affola Sonia. Comme le temps passe vite !

Ils avaient mis l'après-midi entière pour parcourir les quelques kilomètres qui séparent Dijon de Beaune, une petite ville renommée aux quatre coins du globe pour ses grands crus.

— Il nous faut trouver quelque chose pour la nuit, constata Bombani d'un ton faussement neutre. – Il s'étira avec volupté. La perspective de

cette nouvelle nuit en compagnie de Sonia le remplissait d'espoir. – Cette fois nous ne risquons pas de nous faire dévaliser... nous n'avons plus rien !

— En tout cas, Ricardo, il n'est plus question que je couche dehors ! l'avertit Sonia en secouant vigoureusement la tête. Une nuit dans la voiture, c'est déjà trop ! Trouve autre chose !

— Avec si peu d'argent ? !

— Tu aurais dû téléphoner à papa. Il serait là depuis longtemps !

La seule pensée d'être séparé de Sonia, de la perdre, le déchirait, aussi Bombani, jouant la politique de l'autruche, s'abstint-il de répondre, mettant ainsi un terme à ce douloureux sujet de conversation. Il entra dans Beaune sans desserrer les dents, se gara devant le célèbre Hôtel-Dieu et se mit en quête d'un toit pour la nuit.

Dix minutes plus tard, il revenait vers la voiture, d'un pas léger, les mains dans les poches, en sifflotant gaiement.

— Si j'en crois ton air triomphant, tu as encore manigancé quelque chose, constata Sonia en fronçant des sourcils suspicieux. – Ai-je le droit de savoir de quoi il s'agit, Ricardo ?

— J'ai trouvé quelque chose ! Pour dix francs seulement ! « Aux trois mendiants ». Il est vrai que ce n'est qu'une petite chambre sous les toits...

— Avec un tel nom, pas étonnant que cela ne coûte que dix francs ! – Sonia descendit de voiture. – Et à part ça ?

— Pour dix francs, hélas ! je n'ai pu avoir qu'une chambre pour deux personnes. Pour une seule personne, c'était sept francs. Comme multiplié par deux, cela fait quatorze, j'ai pensé que c'était plus raisonnable...

Bombani souriait candidement mais Sonia ne fut pas dupe. Elle pinça les lèvres.

— Tu es un sacré filou, Ricardo ! Mais avant même de voir à quoi ressemble tes « Trois mendiants » je tiens à te prévenir que si jamais tu empiètes d'un seul centimètre sur ma moitié de lit, je hurle comme si tu voulais m'égorger ! C'est clair ?

— Très clair !... Tu n'as pas de cœur.

— Je suis seulement une jeune fille bien élevée et fidèle.

— Il n'y a qu'à moi qu'il arrive des choses pareilles...

Bombani soupira et se laissa aller à un geste théâtral d'une telle emphase que tous deux éclatèrent de rire. Puis Sonia prit son sac à main et ils se dirigèrent vers la vieille auberge envahie par le lierre.

Une enseigne en fer forgé se balançait au-dessus de la porte : « *Aux trois mendiants* », maison fondée en 1349.

Bombani et Sonia grimpèrent directement au grenier, fermèrent à double tour la porte de leur minuscule mansarde et considérèrent – Bombani d'un œil pétillant, Sonia quelque peu décontenancée – le

grand lit à deux personnes qui prenait toute la place.

Puis Bombani commença à se déshabiller.

— Qu'est-ce qui te prend ? fit Sonia horrifiée. Arrête immédiatement ou je crie !

— Voyons, Sonia, tu as seulement parlé d'une histoire de centimètres à ne pas franchir. Il n'a jamais été question que je dorme tout habillé.

— L'un ne va pas sans l'autre ! Tu dormiras tout habillé ! C'est un ordre !

— Je me sens trop à l'étroit dans des vêtements pour pouvoir fermer l'œil, expliqua hypocritement Bombani.

— Vraiment ! La nuit dernière, cela ne t'a pas gêné !

— Ce n'était pas la même chose. Ce soir nous avons un vrai lit. Et les lits exercent sur moi un irrésistible attrait !

— Eh bien, bois un grand verre d'eau fraîche et prends une douche glacée ! Ça te calmera !

Sonia ouvrit le lit et se coucha telle quelle sur l'épais matelas. Bombani, à contrecœur suivit son exemple, mais il ôta auparavant ses chaussures.

— Tu n'exiges tout de même pas que je garde mes chaussures, n'est-ce pas ? s'assura-t-il cependant avant de se glisser sous les couvertures ?

« Qui ne dit mot consent »... Sonia ne répondit pas.

Bombani, tout fier d'avoir réussi à marquer un point, s'enfonça sous les couvertures jusqu'au menton.

Il dormait depuis longtemps déjà, ronflant à en réveiller les morts, que Sonia, les yeux toujours grands ouverts et les idées parfaitement claires, fixait rêveusement le rectangle plus clair de la fenêtre. Dehors, la lune s'était levée.

Elle laissait vagabonder son esprit, revivant la journée écoulée, pensant à Bombani et peu à peu elle sentit monter en elle un sentiment de tristesse. Demain tout sera fini, songea-t-elle. Demain nous téléphonerons à papa. Puis la tristesse et les regrets firent place à la peur. Mon Dieu, quelle chance j'ai eue d'être tombée sur quelqu'un comme Bombani ! Que se serait-il passé si j'avais été enlevée par un véritable gangster ?

Elle frissonna sous ses couvertures et ferma les yeux pour chasser cette idée qui la terrifiait rétrospectivement. Elle ne les rouvrit que lorsque Bombani la réveilla. Il faisait grand jour. Elle avait glissé dans le sommeil sans s'en rendre compte.

Le soleil de Bourgogne, déjà haut dans le ciel, dispensait à nouveau sa bienfaisante chaleur sur les coteaux plantés de vignes. Des camions passaient devant l'auberge en faisant trembler les vitres. Des éclats de voix lui parvinrent du rez-de-chaussée qu'entre-coupait le grondement

sonore de tonneaux de bois vides que l'on roulait sur les pavés de la cour.

— C'est fini ! annonça lugubrement Bombani en lançant le journal sur le lit. – Tout est fini ! Le temps a été plus fort que nous...

Il alla à la fenêtre, lui tournant le dos pour cacher pudiquement sa tristesse. Puis tout à coup il fit volte-face, bondit sur Sonia qu'il arracha du lit, la prit dans ses bras et la fit tourner dans l'air en la couvrant de baisers avant même qu'elle ait pu esquisser le moindre geste de défense. Il ne la reposa sur le sol que pour lui mettre le journal entre les mains et entamer une danse effrénée autour de la pièce que punctuaient de grands « youhou ! youhou ! » de joie.

Sonia, se demandant si elle n'était pas encore en train de rêver, abaissa les yeux sur le journal. C'était *Le Progrès* de Lyon. Sa photo, sa photo de la petite crique près de Saint-Raphaël, s'étalait sur cinq colonnes à la Une. Dans le coin en bas à droite, un encadré représentait un agrandissement du visage des deux hommes qui discutaient sur la plage. Et en dessous, une légende en caractères gras expliquait : « Le mystérieux chef du plus grand réseau de drogue d'Europe enfin démasqué ! »

— C'était donc ça !..., murmura Sonia en se laissant retomber sur le lit de stupeur.

Elle tremblait comme une feuille. Bombani, de la fenêtre, acquiesça. La joie le transfigurait.

— Et oui, vous avez surpris le big boss en pleine conversation « professionnelle » ! Cette photo n'avait pas de prix pour lui. Mais maintenant c'est trop tard, maintenant le monde entier le connaît ! Et je suis libre ! Libre ! Je n'ai plus besoin d'avoir peur !

Il était à nouveau à côté de Sonia. Il lui arracha le journal des mains et l'ouvrit à la deuxième page.

Sonia découvrit alors une photo d'elle. Un portrait que son père avait fait l'hiver dernier.

« Cette jeune Allemande de dix-sept ans, Sonia Bruckmann, est actuellement activement recherchée par la police. Elle est l'auteur de la photo de la première page et a vraisemblablement été enlevée par l'un des membres de ce réseau de trafiquants de drogue. Toute personne susceptible de fournir des renseignements est priée de se mettre en rapport avec la gendarmerie de Cannes ou bien le commissariat de police de... »

Sonia laissa retomber le journal. Ses grands yeux bleus étaient horrifiés.

— Tu... tu sais ce que cela veut dire, Ricardo ?

— Oui, je sais. On va m'arrêter. Tu as gagné sur toute la ligne, bella.

— Je t'assure, Ricardo, jamais je n'ai voulu ça. Jamais.

Elle sauta sur ses pieds, se rua sur le lavabo, s'aspergea le visage

d'eau glacée, se brossa succinctement les cheveux, remit de l'ordre dans ses vêtements froissés et lança un « Allez ! On y va ! » si impératif et si décidé que Bombani en resta cloué sur place.

— Où ça ?

— Je ne sais pas, moi ! N'importe où ! Nous devons nous cacher !

— Mais Madonna, nous avons toute la France contre nous !

— Ce n'est pas une raison pour attendre que « Toute la France » arrive jusqu'à cette chambre ! Nous allons appeler Hambourg et patienter jusqu'à ce que papa vienne nous chercher. Nous réussirons bien à téléphoner de quelque part. Il faut seulement que la police ne nous trouve pas. Qu'elle ne te trouve pas ! Tu n'es pas bien méchant. Tu es seulement le plus stupide de tous les ravisseurs que l'humanité ait jamais engendrés.

— O bella ! s'émut Bombani en ouvrant les bras. C'est une déclaration d'amour. Puis-je t'embrasser ?

— Plus tard, Ricardo ! Pour le moment nous avons mieux à faire. Nous devons fuir avant que l'aubergiste ne prévienne la police !

Ils s'étaient affolés inutilement. Tout se passa le mieux du monde. Bombani régla la chambre, et il eut même l'audace d'acheter encore du pain, un camembert et une miche de pain à l'aubergiste avant de courir rejoindre Sonia, qui cachée derrière de grandes lunettes de soleil, l'attendait dans la voiture.

Il démarra sur les chapeaux de roue et bientôt Beaune ne fut plus qu'un lointain souvenir.

Quand à l'heure du déjeuner l'aubergiste des « Trois mendiants » ouvrit son journal, reconnut Sonia, en envoya son béret basque contre le mur puis se précipita à toutes jambes à la gendarmerie, Bombani et sa « victime » étaient déjà loin.

La grosse limousine vert métallisé filait sur une petite route de campagne en soulevant des nuages de poussière sur son passage.

Quand les photos lui parvinrent de Hambourg, la première réaction du commissaire Jean Bouchard fut de s'asseoir et de se caler bien confortablement dans son fauteuil.

Comme tout bon policier français qui se respecte, Bouchard avait une bouteille de cognac sur son bureau. Il s'en servit une bonne rasade avant de se pencher sur les clichés.

Puis il décacheta l'enveloppe que le planton de service lui avait remise.

...

— Quoi ? ! Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! gémissait le commissaire Bouchard atterré.

Et pourtant si – même après un cognac bien tassé, il n’y avait pas à s’y tromper. Bouchard glissa les photos dans une chemise cartonnée rouge vif, la coinça sous son bras et dévala les escaliers du commissariat quatre à quatre.

Peu après, il s’engouffrait dans le hall de la préfecture comme un ouragan. L’entrevue allait être pénible. Bouchard était encore le seul à savoir que les Alpes-Maritimes auraient bientôt un nouveau préfet.

— Nous avons le chef du réseau, annonça-t-il en posant la chemise cartonnée sur le bureau d’acajou de son chef. Voilà les photos. L’un des deux hommes est déjà sous les verrous, c’est Roger Corbet. L’autre... si vous voulez bien jeter un œil sur les photos, Monsieur le Préfet.

Le préfet ouvrit la chemise cartonnée. Un silence gêné s’installa dans la pièce. Le visage du préfet se décomposa, il blêmit, ses lèvres tremblèrent.

— Charles... – Sa voix se brisa. – Charles... Charles du Boncourt, répéta-t-il. Est-ce vrai, Bouchard ?

— Tout ce qu’il y a de plus vrai, Monsieur le Préfet. Charles du Boncourt, président-directeur général de la banque du Midi, il y a cinq minutes encore considéré par tous comme un citoyen au-dessus de tout soupçon, un homme respecté, aimé, un gentleman richissime et généreux, une figure de proue de la haute société de la Côte d’Azur...

— Vous oubliez une chose, Bouchard... par délicatesse je pense : le meilleur ami du préfet !

— Il nous a tous trompés, Monsieur le Préfet.

Le préfet hocha la tête en signe d’assentiment. Il était accablé. Il avait l’impression d’avoir été parachuté au milieu d’un désert hostile, seul, abandonné de tous, sans espoir de retour. Il signa d’une main dont il ne parvenait pas à réprimer le tremblement le mandat d’arrêt que Bouchard avait posé sur son sous-main.

— Faites votre devoir, Commissaire, dit-il alors. Et... je vais rédiger un rapport sur vous. Un rapport très favorable, vous le méritez...

Quand le lendemain matin les photos parurent dans les journaux, le préfet avait déjà demandé à être suspendu de ses fonctions. Il avait pris le premier avion pour Paris, où il comptait – disait-il – se reposer quelque temps.

Quant à Bouchard, il fulminait. Pour essayer de se calmer les nerfs il était allé rendre visite à Roger Corbet dans sa cellule.

M. Zéro, le big boss, avait disparu. Quand Bouchard s’était rendu à son domicile pour l’arrêter, il n’avait trouvé que ses employés de maison. Charles du Boncourt était parti en voyage. À Marseille. Et à Marseille, apprit le commissaire Bouchard, il s’était envolé pour Tanger en empruntant, comme le plus innocent des voyageurs, la ligne

régulière d'Air France. À Tanger, même avec toutes les polices du monde et Interpol à ses trousses, il était en sécurité. À Tanger, M. Zéro avait beaucoup d'amis qui ne demanderaient pas mieux que de le cacher jusqu'à ce que l'affaire soit depuis longtemps oubliée, jusqu'à ce qu'il puisse resurgir en un quelconque point du globe sans être inquiété.

Avait-il été averti ? Possédait-il, comme certains animaux, cet instinct inné du danger ? Personne n'aurait pu le dire.

La trace de M. Zéro se perdait dans les ruelles grouillantes de Tanger. Le continent africain se referma derrière lui...

— Maintenant, vous allez être seul à casquer pour toute la bande, Corbet, ragea le commissaire Bouchard. Et si jamais il est arrivé quelque chose à la fille...

— Des preuves, Commissaire, des preuves ! – Corbet, apparemment très peu affecté, souriait. – J'ai rencontré cet homme tout à fait par hasard sur la plage. Il se promenait, m'a aperçu de loin et est venu me demander du feu. Quand après coup j'ai appris qu'il était cet illustre personnage, je me suis senti très flatté d'avoir échangé trois mots avec lui.

Bouchard quitta la cellule sur un juron fort peu élégant. Ces gros truands sont comme les anguilles, pensa-t-il. Ils vous glissent entre les doigts.

Le lendemain matin, sur la terrasse ensoleillée de l'hôtel Oasis, en plein cœur de Tanger, un homme d'une cinquantaine d'années, très élégant dans son costume blanc, lisait le journal en buvant paisiblement son thé à petites gorgées. Il considéra avec intérêt la photo d'un certain M. du Boncourt, sur la première page, puis il replia le journal et laissa son regard errer sur la ville toute blanche de soleil à ses pieds et la mer qui scintillait au loin.

Le patron de l'hôtel sortit sur la terrasse en agitant le journal qu'il tenait lui aussi à la main. Il riait.

— C'est une bonne photo ! dit-il. Mais si vous vous faites teindre les cheveux, vous laissez pousser la barbe et ne marchez plus qu'avec une canne, personne ne vous reconnaîtra.

— Et en outre, je m'envole après-demain pour Hong Kong où je compte passer deux ans... Histoire de surveiller le marché d'un peu plus près.

— C'est une bonne idée, Monsieur.

Charles du Boncourt, le grand M. Zéro, reporta son regard sur la mer. Il était malgré tout content. La liberté valait bien quatre chargements d'héroïne.

Il ferma les yeux et offrit son visage au soleil. Dans quelques minutes il ferait quelques traversées de bassin dans la piscine pour garder la forme. Ici, à l'hôtel Oasis, il était en sécurité. Ici, personne ne le trahirait.

L'hôtel lui appartenait.

Le fond d'essence qu'ils avaient encore dans leur réservoir leur permit d'atteindre Mâcon, puis le moteur toussa et finalement s'arrêta complètement. Bombani prit un jerrycan vide et marcha jusqu'à la première station service où il acheta deux litres de super. Il revint lentement, redoutant d'entrer dans cette ville qui marquerait sa séparation d'avec Sonia.

— C'est la fin, dit Bombani en passant un bras autour des épaules de Sonia. — La poste est juste en face. Va vite téléphoner à ton papa. Ah ! une chose encore : combien, penses-tu qu'il va me donner ? — Il baissa le nez, honteux, puis lâcha Sonia et commença à dessiner des ronds sur l'asphalte avec la pointe de sa chaussure pour se donner une contenance. — En fait, quand j'ai compris, après être tombé amoureux de toi que, de toute façon, M. Zéro ne me pardonnerait pas ma conduite, j'ai décidé de travailler pour mon propre compte. Je pensais à cent mille marks. Ça fait un peu moins de vingt millions. C'était honnête, non ?

— Tu es vraiment un escroc ! le sermonna Sonia en s'efforçant de garder son sérieux. Et pourquoi as-tu changé d'avis ?

— Parce que je suis un bien mauvais escroc ! — Bombani s'emplit les poumons d'air. — Je t'aime trop pour te vendre.

— Cette attitude t'honore, Ricardo. — Cette fois Sonia ne put réprimer un sourire. Comment diable un gangster peut-il être aussi humain, pensa-t-elle. Il est vraiment attendrissant. C'est tout juste si l'on n'a pas envie de le prendre dans ses bras et de le câliner comme on câline un enfant qui vient de se faire mal en tombant. — Allez, je téléphone à papa maintenant.

Bombani acquiesça. Il avait la gorge serrée. Bien que dès le début il eût su que son amour pour Sonia était sans espoir, maintenant que la séparation était imminente il avait l'impression de perdre son trésor le plus précieux. Il entra avec elle dans la poste et s'appuya contre un mur pendant que Sonia, au guichet, attendait que la communication avec Hambourg soit établie.

— Cabine 1, Mademoiselle !

Le téléphone sonnait. Les doigts tremblants, elle décrocha.

— Allô ? fit-elle timidement. Allô ? Qui est à l'appareil ?

Loin, loin, très loin à Hambourg, un cri lui répondit.

— Sonia ! Sonia ! Mon Dieu, où es-tu ? D'où nous appelles-tu ? Comment vas-tu ? Sonia...

— Mischa... — Sonia appuya son front contre le métal glacé de l'appareil et tout à coup des larmes jaillirent de ses yeux. Elle sanglotait, incapable de refouler ses larmes alors qu'elle aurait du rire au lieu de pleurer. — Mischa... Je... Je vais bien... Où est papa ?

— À côté de moi... je te le passe...

— Sonia, ma douce... — C'était la voix de Thomas Bruckmann. La voix de son père que Sonia ne reconnaissait pas tant il était ému. — Ma chérie, où es-tu ?

— Ah ! papa... papa, où est maman ?

— Elle est couchée. Elle a eu un grand choc, tu sais. Mais dis-moi où tu es, Sonia.

— Pauvre maman. — Sonia ferma les yeux. De grosses larmes roulaient sur ses joues. — Tout va bien, papa. Dis-le à maman. On m'a enlevée à cause d'une photo. Mais vous connaissez toute l'histoire maintenant... Viens me chercher, papa. Je suis à Mâcon.

— Où ça ? s'exclama Thomas Bruckmann. À Mâcon ?

— Oui. Un peu plus bas que Dijon... en France, en Côte-d'Or. C'est plein de vignes ici, tu sais. Et puis il fait beau. Les gens sont gentils. Viens me chercher, papa ! Nous... nous sommes sur la place du marché. Nous avons une grosse voiture américaine vert métallisé... avec une plaque du Corps Diplomatique. Au revoir, papa !

Elle raccrocha. Elle ne se sentait plus la force d'affronter de nouvelles questions. Elle pleura encore un peu puis sortit de la cabine, le visage bouffi de larmes.

— Dix-neuf francs ! fit la préposée d'une voix neutre.

Bombani paya, puis prenant Sonia par le bras, il l'entraîna dehors.

— Nous sommes au bord de la faillite, maintenant, dit-il d'une voix à peine audible. Je n'ai plus que quatre francs et onze centimes.

— Cela ne suffit pas pour déjeuner, n'est-ce pas ?

— Nous avons tout juste de quoi nous offrir un café et un croissant chacun.

— Que demander de plus ? Ce soir, papa sera là !

— Une perspective peu réjouissante, soupira Bombani en s'asseyant à l'intérieur de la voiture. Il me faudra des mois pour t'oublier...

— Mais il le faut, Ricardo, dit-elle doucement en ébouriffant ses boucles brunes.

Elle avait l'impression de consoler un petit garçon qui pleurait.

D'un commun accord, il fut décidé que Mischa irait seul à Mâcon.

Irène Bruckmann était encore trop faible pour se lever ; quant à son

mari, il n'était guère mieux en point. Le choc émotif provoqué par le coup de téléphone de sa fille avait été tel qu'il avait eu une attaque cardiaque. Il eut beau supplier, implorer, promettre de ne pas se laisser surprendre une seconde fois, le médecin, inflexible, le condamna au repos le plus complet. Le convaincre n'avait pas été une mince affaire et seule la menace de l'envoyer à l'hôpital avait eu raison de son entêtement à partir pour la France. Il se résigna donc, de fort mauvaise grâce, il est vrai, à ne pas quitter son fauteuil et pria Mischa d'aller chercher Sonia à sa place.

Mischa partit aussitôt pour l'aéroport, sans même prendre le temps de passer chez lui auparavant, et sauta dans le premier avion en partance pour Paris. Deux heures plus tard, il atterrissait à Orly. Il remua ciel et terre pour se trouver un avion-taxi et bientôt il s'envolait pour Lyon à bord d'un biplace avec un pilote chevronné aux commandes. À Lyon, il loua une voiture de sport et il n'était pas cinq heures de l'après-midi que déjà il remontait l'autoroute du sud en direction de Mâcon.

Il roulait à tombeau ouvert, tous phares allumés, la main toujours prête à actionner le klaxon, le clignotant impératif. Il ignorait royalement la limitation de vitesse tout comme la campagne vallonnée qui se profilait à l'horizon. Les gendarmes, les vignobles, le soleil, le ciel bleu et les petits oiseaux, il n'en avait que faire.

Pendant ce temps-là, Bombani et Sonia qui n'avaient pu résister à l'envie de s'asseoir à la terrasse d'un café – au mépris des plus élémentaires règles de sécurité – vivaient le plus agréablement du monde les dernières heures qu'ils passaient ensemble. Bombani, dont le talent de conteur était au moins à la hauteur de ses dons de séducteur, faisait rire Sonia aux éclats en lui racontant les épisodes piquants de sa turbulente vie amoureuse.

Mâcon était une petite ville de province paisible, personne ne semblait les reconnaître, il faisait bon au soleil sur la terrasse et Sonia riait, riait d'un rire clair et juvénile qui emplissait Bombani de bonheur.

Puis tout à coup Mischa fut là. Il déboucha sur la place du Marché comme un fou et s'arrêta à trois centimètres de la terrasse du café en faisant hurler ses pneus à vous en déchirer les tympans.

Bombani avala de travers. Sonia en laissa tomber son croissant dans sa tasse de café.

— C'est Mischa ! s'exclama Sonia.

— Oui, c'est Mischa, lui fit lugubrement écho Bombani. C'est le commencement de la fin.

Déjà Sonia volait à la rencontre de Mischa. Il lui ouvrit les bras et elle s'y jeta fougueusement, toute tremblante du bonheur de l'avoir retrouvé. Ils s'enlacèrent et la douleur de l'absence, la peur, l'angoisse

des jours passés s'évanouirent dans un long et tendre baiser.

— Mischa... murmura Sonia dans un souffle. Ô Mischa !

— Sonia, ma Sonia ! Mon Dieu, comme je t'aime...

Ils s'embrassèrent à nouveau, au beau milieu du trottoir comme s'ils étaient seuls sur la terre, forçant les passants – parfois étonnés, parfois attendris – à faire un crochet pour les éviter.

— Il est heureux, lui, se dit tout bas Bombani.

La gorge serrée il les regardait s'embrasser et, malgré toute sa bonne volonté, il n'arrivait pas à se réjouir du bonheur de Sonia. Il se sentit soudain terriblement seul, mais son amour pour elle était trop sincère pour qu'il puisse éprouver une animosité quelconque à l'égard de Mischa.

En fin de compte, rien ne se passa comme Bombani l'avait imaginé. Mischa les écouta raconter leur folle aventure, puis, contre toute attente, quand ils en arrivèrent au récit des événements du matin, Mischa tendit ses deux mains à Bombani.

— Finalement, je crois que s'il n'est rien arrivé à Sonia, c'est grâce à vous, dit-il chaleureusement. Pas plus tard que tout à l'heure, quand je suis arrivé, je n'avais qu'une idée en tête : vous casser la figure, mais maintenant... Vous faites vraiment un bien mauvais gangster ! Et si vous saviez comme je m'en réjoui ! Je tiens à vous remercier. Réellement. Combien voulez-vous ?

Bombani, offusqué, blêmit. Ses narines frémirent. Ses yeux plus noirs que jamais, lancèrent des éclairs.

— Comment ? Vous voulez me *donner* de l'argent ? À moi ? Monsieur, si vous n'étiez pas le fiancé de Sonia, je vous ferais mordre la poussière ! Un Bombani *gagne* son argent ! – Puis il comprit que Mischa avait pensé lui faire plaisir et il se radoucit. – Alors comme ça vous êtes venu racheter votre petite femme, hein ? Bon. Combien m'en donnez-vous ?

Mischa, amusé, joua le jeu.

— À votre avis, mon ami, combien vaut-elle ?

— J'avais pensé à... mais cela ne veut plus rien dire. Dites-moi plutôt de combien vous, vous auriez besoin par exemple pour redémarrer dans la vie. À titre indicatif, disons que, pour ma part, j'ai besoin de trois nouveaux costumes, de six paires de chaussettes et trois paires de chaussures assorties, quatre chemises, six belles cravates, des sous-vêtements, de l'after-shave et de l'eau de Cologne. En outre il me faudrait de quoi m'offrir une semaine dans un hôtel – de luxe, cela va de soi – et de quoi payer la location d'une voiture de sport. Avec ce capital de départ je devrais réussir à faire quelques intéressantes connaissances sur la Riviera et ensuite... plus de soucis !

— Il est incorrigible ! s'esclaffa Sonia. Ces hommes alors !

— Cinq mille marks, cela vous suffit-il ? proposa Mischa.

— J'accepte. Encore que je ne puisse pas dire que ce soit de gaieté de cœur. Mais c'est la vie ! – Bombani se rassit. – Monsieur, vous êtes un homme du monde, vous savez vivre, cela se voit tout de suite. Je suis heureux que ce soit vous qui épousiez Sonia.

C'était le plus beau coucher de soleil que Sonia ait jamais vu. Tout le paysage était baigné d'or et de pourpre. Ils reprirent la route pour Lyon où l'avion-taxi que Mischa avait loué à l'aller les attendait pour les conduire à Paris. Bombani les suivait dans sa Chevrolet et quand Mischa bifurqua vers l'aéroport, Bombani donna un bref coup de klaxon et leur adressa un sourire fugitif en les doublant.

Addio, bella bionda. Addio pour toujours... Il appuya à fond sur l'accélérateur. Si seulement la vitesse pouvait lui faire oublier Sonia plus rapidement !

Mischa, lui, ralentit. Ils approchaient de l'enceinte de l'aéroport. Le ciel flamboyait.

— C'était ta première et dernière escapade en solitaire dans le monde, dit-il doucement. À partir de maintenant, je ne te quitte plus. Nous nous marions dans six semaines.

Sonia sourit, trop émue pour prononcer ce « oui » qu'elle aurait voulu crier. Elle posa la tête sur l'épaule de Mischa. Elle était heureuse. Une nouvelle vie l'attendait qui commençait comme un conte de fées.

*Achevé d'imprimer le 20 mars 1979
sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)
pour le compte de France Loisirs
123, boulevard de Grenelle, Paris*

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1979.
– N° d'édit. 4237. – N° d'imp. 610. –

Imprimé en France

A dix-sept ans, Sonia découvre Saint-Tropez
pour les vacances.
Mais aussi tout ce qu'elle n'avait pas prévu :
une bande de trafiquants de drogue,
une rivale perfide,
un dangereux homme de l'ombre
— tout ce qui fera pour elle
« un été pas comme les autres ».